

JOURNAL OF THE SOCIETY OF ORIENTAL RESEARCH

EDITED BY JOHN A. MAYNARD, NEW YORK CITY

FOUNDED BY SAMUEL A. B. MERCER

PROFESSOR OF SEMITIC LANGUAGES AND EGYPTOLOGY, TRINITY COLLEGE
IN THE UNIVERSITY OF TORONTO, CANADA

Volume XIII

JANUARY-APRIL, 1929

Numbers 1-2

ETUDES SUR LES ORIGINES DE LA RELIGION DE L'EGYPTE

Par SAMUEL A. B. MERCER, Trinity College, University of Toronto

AVANT-PROPOS

Après Champollion, Gaston Maspero est le plus grand des égyptologues. Il s'est intéressé à tous les aspects de l'égyptologie et il a écrit sur tous, mais d'une manière toute particulière, il a pris intérêt aux origines de la religion de l'Egypte. Ayant été son élève pendant un temps trop court, je fus frappé de sa connaissance remarquable de tout ce qu'on savait alors de la religion égyptienne.¹ Pendant ses longues années de recherche scientifique, il avait accumulé un nombre immense de fiches sur la religion de l'Egypte. Il me donna une partie de ses notes. Depuis 1917, je les ai étudiées. Naturellement beaucoup de ces fiches donnent des opinions abandonnées longtemps avant même la mort de Maspero, et il était tout le premier à s'en rendre compte. Toutefois un grand nombre de ces fiches ont une grande valeur. Elles sont rédigées d'une manière imparfaite et souvent ne contiennent aucune référence. Il est évident que le Maître se fiait beaucoup à sa mémoire et à sa connaissance extraordinaire des textes. Ses fiches n'étaient pour lui qu'un aide-mémoire. Il y a quelques années, je formai le plan de publier ces fiches et je découvris bientôt qu'il était impossible de les transcrire telles quelles, même avec les explications et références nécessaires. Les notes de Maspero étaient trop fragmentaires et dépourvues de suite. Par conséquent, je me décidai à étudier à nouveau certains problèmes qui avaient intéressé Gaston Maspero et à incorporer dans cette étude telles opinions de Maspero que je pus trouver, soit dans ses notes, soit dans les notes que j'avais prises lorsque j'étais son élève. Il est évident que tout

¹ A. Moret, *Maspero et la religion égyptienne*, Revue de l'hist. des relig., t. 74, 1916, pp. 264-310.

cela doit être fort mélangé à des opinions qui sont les miennes et à des résultats dont je suis responsable, mais ici encore, je dois bien admettre que le Maître de la science égyptologique n'y est pas entièrement étranger. Il est en effet un de ceux à qui l'on doit beaucoup, même inconsciemment — et même lorsqu'on appartient à un camp opposé.

Pour le moment, j'ai décidé de me limiter aux origines de la religion égyptienne, et plus particulièrement à une étude des quatre grands dieux, Horus, Seth, Osiris et Re, avant la période des Textes des Pyramides. J'espère qu'il me sera possible de faire usage plus tard d'autres notes de Gaston Maspero.

Beaucoup de ce que j'ai écrit, et qui est basé en partie sur les fiches de Maspero, restera pendant longtemps encore dans la sphère de l'hypothèse parce que nos sources sont rares et imparfaites avant les Textes des Pyramides. Mais il demeure établi que les hypothèses sont nécessaires au début des recherches scientifiques et même plus tard, afin qu'il y ait progrès. J'ai essayé de décrire aussi bien que possible la religion primitive de l'Égypte. Le temps montrera si l'œuvre a été bien faite. L'auteur sera surpris moins que personne, et heureux plus que tout autre, lorsque le progrès de nos connaissances montrera où il a erré dans ses déductions. Il croit qu'il les a formées sur la base d'une recherche vraiment scientifique, et qu'il n'a laissé de côté aucun document littéraire ou archéologique. Il espère que dans son étude de ses documents, il a été animé par l'esprit du grand savant à qui il a dédié ces Etudes.

Cet esprit de Maspero est celui de toute la science moderne, celui qui accepte l'évolution dans l'étude de la religion. Maspero l'établit en égyptologie par son grand ouvrage en deux volumes, *Etudes de mythologie et d'archéologie égyptiennes*, Paris, 1893. Il a droit au titre qui lui fut donné de « first correct student of Egyptian Religion ». Contre de Rougé, Pierret et Brugsch, Maspero aidé par Pietchman, Ed. Meyer et Tiele, a fait triompher l'hypothèse de l'évolution religieuse, que tous les égyptologues acceptent maintenant.

Tout notre désir est que ces Etudes qui lui doivent tant, ne soient pas sous la forme que nous avons dû leur donner, trop indignes de celui à qui nous les dédions. Nous avons voulu qu'elles aient été dans cette langue française que Maspero maniait si bien afin que le libellé même de ses fiches y soit autant que possible conservé.

Pernelm,
Grafton, Mass., U.S.A.
7 Juin 1928
Samuel A. B. Mercer

I

L'EGYPTE AVANT LA PÉRIODE DES TEXTES DES PYRAMIDES

La géologie, lorsqu'elle parle de temps, compte en millions d'années. Elle commence en général avec l'âge azoïque ou archéen, c'est-à-dire de 80 à 800 millions d'années avant notre ère. Peut-être à cette époque lointaine, la terre était-elle amorphe. Passant par l'âge protérozoïque et paléozoïque ancien et récent, nous arrivons à la période mésozoïque ou tertiaire, ou règne des grands sauriens. On pense que cette période s'étend de 140 à 14 millions d'années avant notre ère, ces chiffres variant selon les opinions diverses des géologues. La période suivante est le règne des mammifères, l'âge des grandes herbes et des forêts, que l'on appelle période cainozoïque et qui s'étend de 40 à 4 millions avant l'histoire.

Vers le milieu du mésozoïque, pendant la période que les géologues appellent le jurassique, se produit l'émersion progressive de trois grands et de deux petits continents et d'environ neuf îles importantes. Le grand continent septentrional occupait d'une manière générale ce qu'on appelle maintenant les Etats-Unis, le Canada Oriental, le Groenland, l'Islande, et une grande partie de l'Atlantique. Le second grand continent occupait ce qui est de nos jours l'Amérique du Sud, la partie méridionale de l'Atlantique, l'Afrique, Madagascar et l'Océan Indien. Le troisième continent se trouvait là où nous avons aujourd'hui la Chine, le Japon, la Malaisie et l'Australie. Le premier des deux petits continents était la Scandinavie, le second la Russie méridionale. Quatre des îles formaient les Iles Britanniques, une l'Espagne, et les quatre autres différentes parties de l'Europe et de la Russie du Sud-Ouest.

Pendant les six séries géologiques suivantes infracrétacée, supra-crétacée, éocène, oligocène, miocène et pliocène, la surface solide du globe devint à la suite d'émersions, d'effondrements et d'invasions marines, à peu près ce qu'elle est aujourd'hui.

La fin du pliocène et le commencement du pléistocène, ou quaternaire, sont datés environ 550.000 ans avant l'ère actuelle. La première période glaciaire commença il y a environ 500.000 ans, et la quatrième et dernière période glaciaire, environ 35.000 avant notre ère. Cette quatrième période glaciaire est celle de l'homme de Néanderthal. A cette époque la glace va jusqu'au Centre de la France. L'Espagne et l'Afrique sont réunies par un isthme ; le Nil

existe déjà ; la Mer Rouge est un grand lac ; la Méditerranée est une mer intérieure, peut-être partagée en deux mers par un isthme entre l'Italie et l'Afrique. Dans la mer orientale débouchaient le Nil, un fleuve qui est maintenant l'Adriatique, un autre qui servait de déversoir au lac de la Mer Rouge, et probablement un quatrième fleuve, qui servait lui aussi de déversoir aux eaux de la grande Mer Intérieure de l'Asie Centrale. Telle était la forme de la surface solide de la terre pendant le paléolithique ancien qui comprend le pléistocène et les quatre périodes glaciaires de l'an 550.000 à l'an 35.000 avant l'ère actuelle.

La période du paléolithique ancien dure en moyenne de l'an 35.000 à l'an 15.000 avant l'ère présente. Pendant cette époque la surface de la terre change assez peu. En Europe, les glaciers couvrent seulement la Scandinavie. Cette période est suivie de l'âge rupestre et fluvial, une époque de transition qui dure environ trois mille ans. Durant cette période, la Méditerranée prend à peu près ses contours actuels, sauf que peut-être l'isthme hispano-africain existe encore et la Mer Rouge est encore un lac. Pendant l'âge néolithique, c'est-à-dire de 12.000 à 5.000 avant notre ère, la surface solide de la terre prend sa forme actuelle, et dans un paysage qui ne changera plus guère, on trouve la flore et la faune d'aujourd'hui.

L'Egypte a donc été affectée tout spécialement par les transformations de l'écorce terrestre. Elle se présente à nous aujourd'hui, comme un grand plateau formé par des terrasses calcaires stratifiées qui ont émergé uniformément il y a plusieurs millions d'années. En dépit de cette uniformité générale la surface du plateau est inclinée légèrement vers le nord. De plus la base du plateau égyptien est plissée vers l'Est et forme la chaîne de montagne assez déchiquetée, qui sépare la Mer Rouge de la vallée du Nil. Le plissement du coin d'un continent nécessite une énergie immense. Il semble donc que le plissement doive être contemporain des phénomènes géologiques qui ont produit les Alpes, les Carpathes, les Himalayas et autres grandes chaînes de montagnes. En Egypte même, la vallée du Nil n'existait pas tout d'abord. Il y avait seulement un grand plateau. Il tombait des pluies abondantes dont les eaux s'écoulaient vers le Nord à cause de l'inclination générale du plateau. Par érosion, une ou plusieurs rivières se formèrent. Le Nil est la seule de ces rivières qui existe aujourd'hui. Le travail de l'érosion continua jusqu'à ce que dans la vallée du Nil, toute la couche calcaire ait été attaquée et le lit du

fleuve entamât même l'ancienne surface marine. Des rivières tributaires débouchaient sur les flancs de la vallée, formant un système complet de drainage du plateau.

Pour quelque raison qui nous échappe encore, toutes les autres rivières d'Egypte cessèrent d'exister à l'exception du Nil. Tout cela se produisit avant la fin du pliocène et l'apparition de l'homme. Au début de la période humaine, l'Afrique du Nord s'élève de nouveau lentement, et les géologues peuvent suivre en détail la naissance des torrents, la formation de conglomérats de graviers, la destruction d'assises géologiques anciennes, et les grands cycles d'érosion et de dépôts alluviaux dans la vallée du Nil. Les géologues ont démontré que pendant le paléolithique ancien, l'Egypte n'était pas un désert, mais qu'elle recevait des pluies abondantes à des périodes régulières. Ces périodes pluviales amenaient des périodes d'activité plus intense du fleuve, lesquelles créaient des érosions et des conglomérats de galets. Ces périodes d'activité étaient suivies de périodes de repos. Parmi les graviers on a trouvé des objets que l'on peut classer d'après les périodes de culture humaine.

Après le paléolithique, l'Egypte devient graduellement un pays désertique traversé par le ruban vert et argent de l'étroite vallée du Nil. En même temps l'érosion a virtuellement cessé avec l'absence presque absolue de pluie. A peu d'exception près, l'Egypte actuelle est foncièrement l'Egypte de la fin du paléolithique.¹

Les outils les plus anciens qui nous soient connus sont du type commun du paléolithique ancien. Ces outils de silex de forme pointue ont été décrits par de Morgan. On les a trouvés sur, ou dans, les terrasses des rivières. Plus tard, l'homme demeura dans des cavernes plus ou moins ouvertes et c'est là que l'on trouve le plus fréquemment les résultats de son travail et les marques diverses de son passage. A cette époque l'évolution du système fluvial était complète dans ses grandes lignes.

Pendant la quatrième période glaciaire et la période qui suivit le retrait de la glace, les chasseurs primitifs qui occupaient l'Egypte avaient la vie plus facile que les habitants des cavernes de l'Europe, qui étaient peut-être ces hommes du type de Néanderthal, dont les outils en forme de semelle sont si bien connus. Le climat de la vallée

¹ Nous avons basé plusieurs de nos conclusions sur le travail de K. S. Sanford et W. J. Arkell, *First Report of the Prehistoric Survey Expedition*, Oriental Institute of the University of Chicago, Chicago, 1928.

du Nil était encore agréable, et de très grands espaces qui devinrent plus tard des déserts, étaient encore boisés et formaient d'excellents terrains de chasse. Partout, le gibier abondait, et il y avait, naturellement, beaucoup de poisson dans le Nil. L'époque paléolithique récente nous est connue par des restes de plus en plus abondants de l'activité humaine et en particulier par une quantité de pierres taillées de petite dimension. On a trouvé de ces outils de silex en très grand nombre sur les anciennes terrasses du Nil, où les chasseurs d'autrefois campaient à une époque où le Nil coulait à un niveau beaucoup plus élevé qu'aujourd'hui. Ces chasseurs étaient continuellement en migration, ayant à suivre le gibier qui était essentiel à leur nourriture.

Pendant la période forestière fluviale, ou de transition, l'homme apprit à fabriquer de meilleurs instruments, tels que des hameçons en os ; il apprit aussi de plus en plus à orner ces instruments de manière artistique. Les parois des cavernes où il habitait sont couverts par endroits d'images de bateaux, de girafes, d'autruches et d'autres animaux. Le caractère magique et même religieux de ces images semble certain. Il est possible que les hommes à qui nous devons de tels remarquables progrès, appartenaient aux débuts de la race que nous appelons maintenant « méditerranéenne ». L'habitat de cette race s'étendait de l'Ouest de l'Europe à l'Inde. Il comprenait tout le Nord de l'Afrique, les rivages septentrionaux de la Méditerranée, l'Asie Occidentale et l'Arabie.

Dès la quatrième période glaciaire le Nil déposait les alluvions qui devinrent plus tard le sol extrêmement fertile de l'Egypte. A l'époque néolithique, l'homme abandonna presque entièrement ses cavernes, et donna de plus en plus son attention à l'agriculture et à l'élevage du bétail. On fabriquait de la poterie, et on s'adonnait de plus en plus aux arts et à ce qui constitue les besoins et les joies d'une civilisation encore primitive. Il en résulta que les peuples devinrent de moins en moins nomades, de plus en plus sédentaires. Avec le commencement de l'agriculture, la population de l'Egypte augmenta beaucoup avec le progrès. En Egypte en tout cas, il est certain que ces développements sont dûs à une branche de la race méditerranéenne, dont nous avons les outils de pierre polie et la poterie d'argile. On voit que la vallée du Nil et les marges des plateaux de chaque côté de ce fleuve ont été occupés par l'homme dès le commencement du pléistocène.

L'Egypte proprement dite est la vallée même du Nil de la première cataracte jusqu'à la Méditerranée, une distance d'environ douze cents kilomètres. Le Nil y coule aujourd'hui entre des collines stériles, mais qui ont été autrefois boisées et giboyeuses. A certains endroits la vallée n'est guère plus large qu'une route ; ailleurs il y a plus de trente kilomètres entre les collines de la rive gauche et celles de la rive droite. Après de deux cent kilomètres de la mer, le Nil se divise en deux branches principales, entre lesquelles se trouve le triangle fertile, que l'on appelle le Delta. Ce même point marque une division historique naturelle de l'Egypte, la Haute- et la Basse-Egypte dont les destinées ont été unies presque toujours depuis le commencement de l'histoire.

En étudiant les plus anciens restes de civilisation humaine en Egypte, il faut se souvenir que la pente générale du plateau égyptien et la masse d'alluvions du Delta ont eu au point de vue archéologique un résultat fort important. Toutes les traces de l'homme ancien dans le Delta, sont enterrées à une très grande profondeur. Il est possible même que tous ces vestiges aient été complètement balayés. En fait, aucun vestige de l'homme préhistorique n'a été jusqu'ici trouvé dans le Delta. Cela ne veut pas dire qu'on n'en trouvera jamais. Encore moins peut-on en conclure que les hommes n'habitaient point la Basse-Egypte. Au contraire, on a soutenu que le Delta pourrait avoir été un foyer de civilisation primitive avant la Haute-Egypte elle-même. Tout au moins les conditions de l'existence dans le Delta étaient telles qu'on peut concevoir que l'agriculture s'y serait développée plus facilement que dans toute autre partie de l'Egypte. Toutefois, prudence et nécessité nous obligent à commencer notre étude des origines de la civilisation égyptienne dans la Haute-Egypte puisque c'est cette région qui nous donne les plus anciens vestiges de culture humaine.

Certains de ces vestiges, mais en très petit nombre, appartiennent au paléolithique. Ils deviennent de plus en plus nombreux dans la période néolithique jusqu'à la période prédynastique et finalement à l'ère des premières dynasties, à laquelle nous devons nous limiter puisque le témoignage littéraire et extrêmement riche des Textes des Pyramides est en dehors des limites de notre recherche et ne peut être utilisé que partiellement et en tenant compte de l'évolution religieuse.

Dans la Haute-Egypte l'œuvre des fouilles archéologiques a été fort bien faite pendant ces dernières années. Les résultats de ces

fouilles nous donnent nos sources. Il nous faut citer en particulier les fouilles d'Amélineau, de de Morgan et de Petrie, de 1895 à 1900 parmi les tombes royales prédynastiques et de la première dynastie dans la nécropole Thinite près d'Abydos. On a aussi accompli des fouilles dans des centres anciens tels que Naqada, Ballas, Diospolis, El-'Amra, Maḥasna et Abydos, et des localités moins anciennes telles que Ṭarkhān, Beit-Khallāf, Hiérakonpolis, Ṭoura, Naga ed-Der, Gaou el-Kebir, Abousir el-Meleḳ, Harage et Gerze. Malheureusement les résultats des fouilles faites à El-Aḥaiwa n'ont jamais été publiés et El-Khozan n'a jamais été étudié à fond. Ces deux localités étant très anciennes devraient avoir une réelle importance archéologique. Pour des périodes plus récentes, nous avons des résultats importants à Abydos, Hiérakonpolis, Gizeh et Sakkara. Mentionnons aussi les inscriptions sur les rochers du Sinaï, les temples et les pyramides des rois des premières dynasties dont Zoser est le premier, les bas-reliefs découverts récemment dans le temple-pyramide de Sahoure à Abousir, les bas-reliefs d'un autre roi de la cinquième dynastie, Rathoures (Neouserre An) lesquels représentent la fête du Sed. Il faut aussi parler de bien des découvertes faites ça et là, comme celles des statues brisées de Min à Koptos. Toutes ces découvertes nous ont donné de très importants matériaux d'étude, des poteries avec leurs marques, des vases de pierre souvent aussi marqués, des sceaux de vases à conserver le vin, des tablettes de bois ou d'ivoire, des stèles dans les tombes de rois ou de personnages importants. Nous ne manquons pas non plus d'inscriptions à l'époque même dite pré-historique, car déjà on commençait à y faire un peu d'histoire contemporaine. Nous avons par exemple la masse du roi « Scorpion », la grande palette d'ardoise de Narmer, un fragment de palette maintenant au Louvre, une troisième palette représentant des girafes de chaque côté d'un palmier, une palette du Caire représentant une campagne militaire en Libye, d'autres palettes encore, le fameux manche de couteau en ivoire du Jebel el-'Arāk, un cylindre d'ivoire d'Hiérakonpolis sur lequel on voit Narmer victorieux de Libyens Barbus, sous le regard bienveillant du dieu-faucon et de la déesse-vautour. Il ne manque pas non plus d'outils en silex conservant la technique paléolithique, et certainement antérieurs aux tombes les plus anciennes.

Les Textes des Pyramides ont une importance de premier ordre pour l'étude des origines de la religion égyptienne. On désigne sous

ce nom une série de textes religieux et mortuaires que l'on a découverts gravés sur les murs de cinq pyramides formant un groupe à Sakkara près de Memphis. Ces pyramides étaient les tombes du roi Unis, le dernier Pharaon de la cinquième dynastie, de Teti, Pepi I, Mernere I et Pepi II, quatre rois de la sixième dynastie que l'on date de 2650 à 2475. Ces pyramides furent découvertes par Mariette en 1880 et leurs inscriptions furent éditées par Maspero dans son *Recueil de Travaux* de 1882 à 1892. Il semble que ces textes ont été compilés et rédigés à Héliopolis. Ils sont basés sur un fonds de légendes et de traditions anciennes, dont certaines même sont certainement pré-dynastiques. Ils nous donnent la source littéraire de beaucoup la plus importante dans notre étude de la religion égyptienne ancienne.

Nous attachons naturellement une grande importance aux quatre grandes listes royales, la liste des rois par Seti I et Ramses II à Abydos, et son second exemplaire incomplet, une liste de rois trouvée dans la tombe de Thunury à Sakkara, le papyrus de Turin et enfin une liste de rois dans le temple de Thutmose III à Karnak. Les trois premières listes proviennent du temps de Seti I et de Ramses II. Il existe aussi des listes plus courtes. Il faut aussi mentionner la célèbre pierre de Palerme, et ses fragments, qui nous donnent en particulier les noms de sept rois de la période prédynastique. Enfin, il ne faut pas négliger les données plus ou moins authentiques qui nous ont été conservées par divers auteurs classiques, Hérodote, Manétho, Diodore de Sicile, Eratosthène de Cyrène, Strabon et Plutarque. Leur valeur est fort inégale.

L'Egypte est, et a toujours été une partie intrinsèque du monde méditerranéen. Au point de vue ethnique, les Egyptiens appartiennent à la race méditerranéenne, au point de vue géographique, leur pays est nord-africain, au point de vue culturel, leur civilisation a toujours été associée à celle de la Palestine, de la Syrie et des îles de la Méditerranée orientale.

Ces Méditerranéens appartiennent naturellement à la race blanche, quoiqu'ils diffèrent profondément soit des Nordiques, soit des Alpains et Arménoïdes. Leur habitat est l'Afrique du Nord, les pays qui bordent la Méditerranée, la péninsule ibérique, l'Ouest de la France, les Iles Britanniques, l'Asie Mineure, la Syrie, la Palestine, l'Arabie, la Nubie septentrionale, et jusqu'à l'Abyssinie. Ces Méditerranéens sont dolichocéphales, leur épiderme est brun, leur chevelure noire ou brune; le système pileux est modérément développé, la barbe

n'est pas très fournie, le front est droit, la figure ovale, les yeux grands, le profil agréable, les lèvres sont parfois charnues, le menton est régulier, le corps lui-même de taille moyenne, la musculature modérément développée. On distingue deux subdivisions ethniques : la première est celle des Méditerranéens orientaux parmi lesquels on classe les Sémites d'Arabie, de Mésopotamie, de Syrie et de Palestine, et aussi les Européens du Sud et de l'extrême Ouest de l'Europe. La seconde subdivision ethnique est appelée africaine ou hamitique. Elle comprend les Egyptiens, les Libyens, et les Nubiens de race pure. Les plus anciens squelettes d'Egypte montrent très nettement les caractères bien connus de la race méditerranéenne. La similarité avec les Libyens est tout particulièrement évidente.

Néanmoins, en Egypte même, on distingue diverses sous-variétés ethniques, dues au mélange d'éléments étrangers. On trouve par exemple un type méridional à tête petite, ressemblant aux Gallas du pays Somali et aux habitants de l'Arabie méridionale. On trouve un type sémito-libyen à grosse tête et nez crochu, tel qu'on le voit représenté sur les palettes. On rencontre un autre type d'Egyptien du Nord, de taille plus grande, avec la tête presque ronde et le nez court et droit.

Les monuments égyptiens nous montrent quatre types généraux, dont trois sont méditerranéens et le quatrième négroïde. Le premier de ces types est le *Romet*. Il est caractérisé par un épiderme jaunâtre, des cheveux noirs et même parfois crépus, la figure de longueur moyenne, le profil régulier, le crâne allongé. Ce type Romet est devenu général en Egypte par suite de mélanges ethniques avec d'autres variétés de la race méditerranéenne et d'éléments négroïdes. Le second type est nommé *Amou*. Sur les monuments, les Amou sont représentés avec l'épiderme jaunâtre, les cheveux noirs ou rouges, la face longue, le nez proéminent. Ce sont des Sémites. La troisième classe est celle des *Temehou*. Ils ont la peau rose ou blanche, les cheveux blonds, les yeux bleus, la figure longue, le nez aquilin, le crâne allongé. Ce sont les Libyens. Enfin le quatrième type est celui des *Nehesi*. Ils ont la peau noire, les cheveux noirs, la figure large, les lèvres charnues, le nez plat, le crâne allongé. Ce sont les noirs d'Afrique.

Les Egyptiens ne distinguaient pas toujours entre les différentes catégories d'étrangers, tout au moins parmi le peuple, et dans la conversation courante. Dans les documents littéraires et historiques, on trouve des classifications assez détaillées. On y parle, par exemple,

d'un « peuple de la Terre du Nord » en qui nous voyons les Syriens, de « peuples de la Terre du Midi » qui sont les Nubiens. On y nomme les *Intiou*, ou Arabes, les *Montiou de Setet* ou habitants de la péninsule sinaïtique, les *Hanabou* ou *Keftiou*, qui viennent des îles méditerranéennes, les *Tehenou* ou Libyens, les *Sekhthiou-am* des oasis du désert de Libye, les *Shatjou* et *Pezthou-chou* qui sont des Bédouins.

On voit donc que c'est avec raison que Maspero a insisté² sur le fait qu'au début de l'histoire, l'Egypte est unifiée au point de vue ethnique et au point de vue de la langue. Mais il ne faut pourtant pas oublier qu'auparavant, les Egyptiens avaient été profondément influencés par d'autres peuples, Méditerranéens ou non, et que cette influence s'est exercée depuis, à plusieurs reprises, et même très profondément.

Actuellement, notre connaissance d'une civilisation vraiment égyptienne est très limitée même pour ce qui concerne la période néolithique. Nous savons toutefois que des stations néolithiques se trouvaient le long de la vallée du Nil, à l'orée des sables. On a étudié plusieurs de ces stations, par exemple à Naqada, à Abydos et à El-'Amra. Elles appartiennent à la fin du néolithique égyptien, c'est-à-dire environ six mille ans avant notre ère. Les fouilles y ont donné des résultats très importants au point de vue de l'ethnographie. Elles ont conduit à la découverte d'un nombre très important de cadavres fort bien conservés. Ces derniers avaient été en général placés la tête vers le Sud et la figure tournée vers l'Est. On les trouve enveloppés dans des peaux ou dans de grandes pièces de cuir. Ils sont quelquefois deux ou trois dans la même tombe, et même accompagnés de leurs chiens. Ces hommes étaient grands et forts, dolichocéphales ; ils avaient la figure petite, le nez fin et petit, les cheveux blonds, les yeux bleus, la peau blanche, et étaient apparentés aux Libyens qui font partie, comme on sait, de la branche hamitique de la race méditerranéenne. Ces Hamites s'étendaient au Sud jusqu'en Nubie, avant la venue des nègres. Il y a donc au moins analogie physique entre ces habitants de l'Egypte et les Nubiens purs.

Ces fouilles nous révèlent aussi l'existence d'un peuple dont la civilisation était déjà relativement avancée. On a trouvé sa poterie vraiment intéressante au point de vue artistique, avec ses bandes noires, et ses dessins en blanc sur un fond rouge poli. Ces dessins

² *The Dawn of Civilization*, Londres, 1922, p. 46.

représentent parfois des chiens et des hommes. On trouve aussi des vases de pierre et des palettes à rouge. On fabriquait avec de l'ivoire ou de l'os des peignes à longues dents, des amulettes et des idoles barbuës. On avait appris à sculpter d'autres figures humaines. On fabriquait encore naturellement divers outils de silex. On avait domestiqué les chèvres, les moutons et les chiens. On chassait le gibier avec l'arc. Toutefois on dépendait surtout de l'agriculture qui n'était plus affaire aussi simple qu'autrefois.

On cultivait le sol qui produisait du blé, du seigle et du millet. On avait du bétail. On habitait dans des lieux à l'abri de l'inondation des villages formés de huttes. On voyageait souvent en bateau. Les dessins d'alors qui sont les premiers vestiges de l'écriture humaine en Egypte représentent ces huttes et ces bateaux avec des enseignes ou étendards, représentant le faucon, l'éléphant, le disque solaire, des flèches croisées, une chaîne de montagnes. Ces enseignes sur lesquelles nous reviendrons ont évidemment une signification ethnique sinon religieuse et leur présence témoigne de l'existence de groupes humains distincts.³

L'âge de cuivre a été placé quelquefois à une époque aussi tardive que celle de la quatrième dynastie. Il est certain toutefois que, dès le néolithique récent, on connaissait déjà le cuivre en Egypte, puisqu'on trouve des vases de cuivre aussi bien que des bijoux d'or dans la Haute-Egypte parmi les populations que nous venons de décrire.⁴

La civilisation de l'Egypte méridionale a été nommée la « première civilisation » égyptienne. Son centre était Naḳada la plus importante et la plus significative des localités préhistoriques qui ait jamais été étudiée. Ce n'est pas par accident que Naḳada est situé près d'Ombos (Ballas), la vieille ville du dieu Seth. Nulle part les conditions naturelles n'étaient aussi propices au progrès d'une société humaine, aussi aucune industrie néolithique ne peut être comparée au point de vue d'une parfaite technique avec celle de l'Egypte méridionale.⁵

³ Cf. V. Loret, *Les Enseignes Militaires des Tribus*, Rev. Eg. 10, 1902, pp. 94-101.

⁴ Même à Badari, que l'on suppose être plus ancien. G. Brunton, *Early Man in Egypt*, Man, XXV, 1925, p. 168.

⁵ Il faut lire les descriptions de Petrie, *Prehistoric Egypt*, Londres, 1890, p. 47, G. Elliot Smith, *The Ancient Egyptians*, Londres, 1911, et plus récemment de Morgan, *La Préhistoire orientale*, que nous n'avons malheureusement pu utiliser dans cette étude qui était déjà achevée lorsque nous avons pu consulter cette œuvre posthume d'un savant de premier ordre. On peut quelquefois différer d'opinion avec lui, mais on doit toujours compter avec son opinion. Nous avons toutefois consulté les ouvrages qu'il avait publiés lui-même.

Tout récemment des fouilles faites dans la région de Badari, environ cinquante kilomètres au Sud d'Assiout, nous ont révélé l'existence d'une culture de Badari, que l'on a tendance à considérer comme un stage antérieur à la première civilisation.⁶

Cette culture ressemble beaucoup à celle de la Nubie. Son caractère et sa date même devront toutefois être étudiés plus à fond avant que l'on puisse la classer en toute certitude dans le développement de la civilisation égyptienne.

Une « seconde civilisation » de la Haute-Egypte, préhistorique elle aussi, nous est connue par les fouilles d'Abousir el-Meleḳ, de Gerze, de Harage, de Ṭarkhān et de Ṭoura, dans l'Egypte moyenne, près de Memphis et du Fayoum.

La zone de la première civilisation s'étendait, d'après nos connaissances actuelles, de Gaou el-Kebir au Nord à Silsile au Sud. Celle de la seconde civilisation s'étendait de Ṭoura, près de Memphis, à Harage juste au Sud du Fayoum. On n'a pas jusqu'ici étudié la région intermédiaire au point de vue de la civilisation préhistorique.

Les hommes à qui nous devons cette seconde civilisation étaient dolichocéphales, avec le front fuyant, le nez long et pointu, et une barbe assez peu fournie se projetant en avant. Les squelettes de ces hommes étaient souvent enterrés la tête du côté du Nord, la figure tournée vers l'Est. Il y a toutefois des exceptions nombreuses. Leurs tombes ont des murs en briques, les cadavres sont enveloppés de nattes ou d'étoffe, mais jamais de peaux ou de pièces de cuir. Il n'y a jamais qu'un cadavre dans une tombe. La poterie a des dessins en rouge, et souvent des bandes noires, mais jamais de dessins en blanc. Il y a, moins fréquemment que dans le Sud, des marques sur la poterie. Sur quelques vases, on trouve un type de bateau assez grand, tel qu'on devait les employer dans les branches et les bouches du Nil. La poterie est polie, de couleur rouge et plus souvent encore noire. On fabriquait des vases de pierre de différentes couleurs et des palettes à rouge de granit ou d'autres pierres. On trouve du verre qui est maintenant violet et opaque. On employait l'or et l'argent pour faire des perles et on trouve, pour la première fois, des perles de fer. Le cuivre est plus abondant. On en faisait des haches, des poignards triangulaires, des couteaux à dépecer. Il y avait des cuilliers et des peignes aux dents courtes. Il est étrange que l'on ait trouvé

⁶ Petrie, *Early Man in Egypt*, Man, XXV, 1925, pp. 129-130; G. Brunton, *Early Man in Egypt*, Man, XXV, p. 18.

si peu d'armes et de figurines humaines de cette culture. Toutefois, on savait alors reproduire sur la poterie des bateaux, des hommes, des flamants et des antilopes. On faisait des amulettes montrant des têtes de taureau ou de faucon, ou la tête de vache d'Hathor. On employait le lapis-lazuli et l'obsidienne, la faïence et le fer. On se servait de cornes pour faire des réceptacles. On fabriquait des briques d'argile pour les tombeaux et les maisons ; on se servait de bateaux plus grands que par le passé. On avait des étendards, tels que le faucon se tenant sur un croissant, insigne de la royauté ; le roi portait une coiffure qui est devenue la couronne de la Basse-Egypte.

Cette seconde civilisation est ainsi nommée parce qu'il est à peu près certain qu'elle est postérieure à celle que nous avons nommée la première. Les fouilles à venir détermineront sans doute ce point avec certitude. Nous pensons que cette seconde civilisation était plus virile que la première, et qu'elle s'étendit vers le Sud jusqu'à Assouan, dans la zone de la première civilisation, qu'elle semble avoir supplantée et absorbée entièrement, car depuis Toura jusqu'à une distance de huit cent kilomètres vers le Sud, la civilisation pré-dynastique est entièrement unifiée au point de vue des goûts, des motifs de décoration et des matériaux employés et semble-t-il des idées même. La civilisation de Nubie, apparentée à la première civilisation, me semble pas avoir été influencée par la seconde civilisation.

Nous connaissons bien la Haute-Egypte préhistorique parce que nous avons trouvé ses cimetières. Dans la Basse-Egypte, on ne les a pas encore trouvés et on n'a même pas trouvé de stations anciennes, et jusqu'ici on n'a pas découvert quoique ce soit ressemblant à une inscription préhistorique. Les plus anciens hiéroglyphes nous viennent des tombes royales d'Abydos, et les plus anciennes inscriptions sont sur les palettes d'ardoise et les masses d'armes qui commémorent la victoire de la Haute-Egypte sur la Basse-Egypte.⁷ Ce que nous savons de la Basse-Egypte est en majeure partie dû à ce que nous inférons de notre connaissance de la Haute-Egypte. Et pourtant on suppose généralement que la civilisation de la Basse-Egypte est plus ancienne que celle de la Haute-Egypte,⁸ tout d'abord parce que le Nord est

⁷ J. E. Quibell, *Hierakonpolis*, première partie, Londres, 1902, planches 26 et 29.

⁸ Il est certain que, dès la première civilisation de la Haute-Egypte, on y connaît la couronne rouge du Nord qui se trouve représentée sur un fragment de poterie de Nakada. Cf. G. A. Wainwright, *The Red Crown in Early Prehistoric Times*, J. E. A. 9, 1923, pp. 26 ss.

plus fertile et a dû être cultivable, apparemment à une date plus ancienne, ensuite parce que les légendes égyptiennes nous disent que le Nord est l'habitat des grands dieux en général. Enfin, ainsi que Sethe l'a démontré, les Egyptiens qui découvrirent le système d'écriture hiéroglyphique s'orientaient en regardant le Midi, puisque « droite » veut dire « Ouest » et « gauche » signifie « Est ».⁹ Il faut d'ailleurs remarquer que l'on n'a trouvé aucune inscription hiéroglyphique dans les nombreuses tombes préhistoriques de la Haute-Egypte, bien que les fouilles d'Hiérakonpolis et d'Abydos nous aient montré ce système d'écriture déjà développé au début de la première dynastie. De plus, les Egyptiens nous rapportent que Thot, dont l'habitat primitif était le Delta, avait découvert l'art de l'écriture. Un autre argument en faveur de l'ancienneté de la civilisation encore inconnue du Delta est que la pierre de Palerme nous montre que plusieurs rois y ont régné avant l'union des deux pays.

Ceux qui prétendent encore que la civilisation égyptienne s'est développée tout d'abord dans le Sud, se basent sur le fait que l'on y a trouvé des restes abondants de civilisation prédynastique. Mais c'est seulement à cause de difficultés pratiques spéciales, que nous ignorons la nature de la civilisation de la Basse-Egypte. Son existence même nous semble certaine, bien qu'elle soit encore dans le domaine de l'hypothèse. Ce n'est pas en vain que l'histoire nous montre que la civilisation égyptienne a toujours progressé du Nord vers le Sud.¹⁰

Nous basant sur les données que nous ont laissées les fouilles faites dans la Haute-Egypte, et prenant comme bases de nos hypothèses les noms des nomes de la Basse-Egypte et le symbolisme de leurs étendards, nous pouvons reconstituer le développement de la civilisation du Delta depuis ses origines jusqu'à l'union du Nord et du Sud.

Le Delta se partage naturellement en deux régions principales, l'Est et l'Ouest. Le Delta occidental faisait partie de ce qu'on appelait Terre de Tehenou. C'était un pays fertile et prospère qui s'appelait, dès avant l'histoire, la terre des olives (ta Tehenou) comme nous l'inférons d'une tablette d'ardoise prédynastique. On y élevait du gros et du petit bétail et des ânes. Les habitants du Delta occidental,

⁹ Sethe, *Die ägyptischen Ausdrücke für rechts und links und die Hieroglyphenzeichen für Westen und Osten*, Nachrichten von der K. G. d. Wiss. zu Göttingen, 1922, Heft 2, pp. 197-242. Cf. aussi Newberry, P. S. B. A., 1906, p. 69.

¹⁰ Newberry, *Egypt as a Field for Anthropological Research*, Smithsonian Report de 1924, pp. 435-459, Washington, 1925, p. 443.

et aussi ceux d'une grande partie du Delta oriental, à l'époque pré-dynastique étaient des Méditerranéens, apparentés à la branche libyenne de la sous-race africaine ou hamitique.

A l'époque la plus ancienne qu'il nous soit possible d'étudier, l'Égypte était divisée en districts que les Égyptiens donnaient le nom de *hsp* et que les Grecs appelaient νόμος, dont nous avons fait « nome ». La liste la plus ancienne de ces nomes est donnée dans un décret que l'on attribue à un roi de la huitième dynastie.¹¹ Mais dans les pyramides de la sixième dynastie et sur les murs des tombes de Memphis, on trouve déjà le nom de plusieurs nomes. Pour ce qui concerne la Basse-Égypte, nous n'avons pas de liste officielle, mais les inscriptions que nous venons de mentionner nous font connaître un certain nombre de nomes du Delta. Ces documents nous donnent les conditions existant à la fin de la période Thinite, sinon auparavant. Nous pensons que, vers l'an 3000 avant notre ère, la Haute- et la Basse-Égypte étaient divisées en nomes, dont le nombre était respectivement vingt à vingt-deux pour la Haute-Égypte et vingt pour le Delta. Dans tous les textes, on désigne le nome d'après son étendard symbolique, animal, arbre, ou tel autre objet sur un support placé sur l'hiéroglyphe de pays arpenté. Chacun de ces étendards donne son nom au district. En fait, chacun d'eux est le patron éponyme du nome et l'est resté jusqu'à la fin de la civilisation égyptienne.

Des listes de ces nomes ont été trouvées sur les murs de temples de l'époque gréco-romaine¹² et des auteurs classiques tels que Diodore et Pline nous donnent aussi les noms de ces districts.

L'archéologie égyptienne peut maintenant retracer l'histoire de certains de ces nomes jusqu'à l'époque préhistorique. Sur la poterie que nous avons trouvée dans les tombes préhistoriques, on voit représentés sur des bateaux, des objets cultuels ou des étendards surmontant un manche. On connaît aujourd'hui, à peu près, 170 de ces vases décorés et sur eux, on trouve trois cent fois, le motif d'un bateau surmonté d'étendards. Parmi ces derniers, 124 ont l'insigne du Harpon, 78 de la Montagne, 20 les flèches croisées, 22 l'arbre,

¹¹ A. Morct, *Une liste des nomes de la Haute-Égypte*, Comptes rendus de l'Acad. des Inscr. et Belles-lettres, 1914, p. 565.

¹² Brugsch, *Dictionnaire géographique*, pp. 1358 ss. ; Rochemontaix, *Mémoires de la Mission française*, X, pp. 329 ss. Cf. aussi Ptolemée, *Geographia*, IV, 5, ed. Mercator, pp. 105-108.

10 la foudre, 3 le faucon sur un support courbé, 1 l'éléphant, 1 la chèvre, et 3 le boumérang.¹³ Nous ne savons ce que devinrent à l'époque historique, quatre de ces étendards symboliques, mais la plupart d'entre eux survécurent, le Harpon comme insigne cultuel des habitants de la région du lac Mareotis, la montagne et les flèches croisées comme symbole religieux des habitants de la rive droite de la branche canopique du Nil. Ainsi, trois de ces étendards, et ceux que l'on trouve reproduits le plus fréquemment sur cette poterie trouvée dans le Sud, appartiennent à la Basse-Egypte. Nous savons, par ailleurs, qu'au début de la période historique, les étendards des habitants du Nord-Ouest du Delta comprenaient le Harpon, la Montagne, les flèches croisées et probablement la hache double et la colombe ou l'hirondelle.

On a trouvé d'autres étendards à l'époque préhistorique, le disque solaire, le vautour, la lièvre, le scorpion, le poisson, la figure humaine.

Tous ces étendards n'ont pas persisté jusqu'à la période historique. Ainsi le disque solaire, la figure humaine, le scorpion, l'éléphant, et certaines plantes n'y sont plus des symboles culturels et protecteurs de nomes. D'autre part, en dehors des étendards mentionnés plus haut, il y survécut en Haute-Egypte le faucon (deuxième nome) et la foudre (neuvième nome). Le faucon survécut aussi dans le troisième nome de la Basse-Egypte.¹⁴ On peut être à peu près sûr que la moitié des quarante ou quarante-deux nomes de l'Egypte historique conservèrent l'étendard de groupes sociaux préhistoriques. Il nous semble certain que ces étendards étaient des symboles ethniques¹⁵ propres à ce que nous appelons des clans. Lorsqu'un clan s'établissait dans un certain endroit et construisait un village, on plaçait l'étendard au-dessus des portes des remparts. Chaque village ou clan était gouverné par un conseil d'anciens nommés Sarou,¹⁶ formant une gérontocratie. Il était très commun que l'agglomération prit le nom de Faucon, Montagne, Harpon, etc.

¹³ P. E. Newberry, *Some Cults of Prehistoric Egypt*, *Annals of Arch. and Anthr.*, V, 1918, pp. 132-142.

¹⁴ On doit remarquer que les rois Thinites de la première dynastie ont créé de nouveaux clans opérant sous l'égide d'étendards nouveaux. Cf. A. Moret, *Des Clans aux Empires*, Paris, 1923, pp. 163 ss.

¹⁵ Loret, *op. cit.*

¹⁶ T. P. 1041.

Plus tard le village ou clan se développait en district ou nome,¹⁷ dont le village devenait habituellement la capitale. L'étendard du village devenait celui du nome et de la capitale du nome. Le même développement, en continuant, donnait naissance à des royaumes, puis à un seul par l'unification du pays.

Nous connaissons mal la religion de ces nomes, leur mythologie et leur rituel. En faisant toutefois nos réserves sur la connotation du mot totem, qui a servi à voiler bien des ignorances et à cacher les infirmités congénitales de bien des théories en histoire des religions,¹⁸ nous pensons que la religion égyptienne ancienne a eu des traits totémiques. C'est ainsi qu'il eut des douzaines d'animaux vénérés par les cultes locaux et quelquefois nationaux, tels que les faucons, les cobras, les scarabées, les guêpes, les chats, les scorpions, les lions, les crocodiles, les jackals, les béliers. Il y avait d'autres totems, les flèches, les harpons. Ce totémisme a pu prendre naissance dans l'idée qu'il y avait parenté entre les tribus et un certain animal ou objet naturel.

La représentation de ces animaux ou objets fut l'étendard des villages puis des nomes. On les adora d'abord comme symboles, puis comme étant des divinités, du moins au point de vue des masses. Puis arrivèrent des peuples étrangers, venus pour la plupart de l'Asie, qui adoraient des dieux anthropomorphiques. Il y eut de bonne heure, un syncrétisme religieux dont le résultat fut la croyance à ce que nous pouvons appeler des totems humanisés, ou des animaux composites en partie humains, tels que le dieu Seth représenté sous la forme d'un homme ayant la tête de l'animal de Seth, Horus à la tête de faucon, Anoubis à la tête de jackal, Hathor à la tête de vache, Khnoum à la tête de béliet, Bast à la tête de chatte, Sekhet à la tête de lionne, Thot à la tête d'ibis. Cette deuxième forme des dieux égyptiens fut suivie d'une troisième forme, celle des dieux cosmiques tels que le dieu-soleil Re d'Héliopolis, ou Noun et Shou, qui ont une

¹⁷ Cf. P. E. Newberry, *Notes on Some Egyptian Nome Ensigns and their Historical Significance*, Ancient Egypt, I, 1914, pp. 5-8.

¹⁸ Nous n'employons pas les mots de totem et de totémisme dans le sens de l'école sociologique de Durkheim dont les méthodes sont, nous en sommes convaincus, entachées de vices d'observation et de méthode. Les Australiens et leurs rituels et symboles plus ou moins truqués ne sauraient guère nous venir en aide en Egypte. Mais il y a un certain totémisme africain, relativement vague, qui est apparenté de bien des manières, ce qui ne doit pas nous surprendre, à la religion égyptienne à ses débuts.

forme humaine ou semi-humaine. A la période dynastique, on trouve finalement des dieux que l'on peut appeler abstraits, tels que Ptah, Hathor, Maat, Sia, Hou, qui toutefois étaient représentés, eux aussi, sous une forme humaine ou composite. Pour ce qui est d'Osiris et d'Isis, on peut les appeler des dieux anthropomorphes quoique cela ne soit pas tout à fait sûr dans le cas d'Osiris. Toutefois, ces divinités sont aussi cosmiques.¹⁹

On est assez étonné de voir que le dieu patron d'un nome ou d'un royaume n'est pas le même que le patron de sa capitale. Cet état de choses vient de ce qu'un royaume a soumis un autre et a imposé son dieu à la capitale du royaume unifié, ne laissant au dieu conquis qu'une position subordonnée. Il peut arriver alors que le nom de la capitale soit changé en un nom théophore du dieu des conquérants.²⁰ On peut trouver aussi deux capitales, l'une civile et l'autre religieuse. Ailleurs nous voyons un nome qui a deux patrons, le plus ancien étant le totem local dégradé de son rang primitif, mais vénéré encore comme l'étendard du nome, tandis que le nouveau patron est devenu le dieu de la capitale. Ces deux genres de dieux vivent ensemble avec harmonie, mais ne se confondent pas,²¹ le nouveau dieu ayant vraiment une position supérieure mais pas tellement plus importante pour que l'unification des dieux se soit imposé comme dans le cas d'un grand dieu étranger comme Horus, Re, ou Osiris en présence d'un dieu local dont la renommée avait plutôt à gagner à l'assimilation.²²

Longtemps avant la période dynastique, on organisa plusieurs petits royaumes dans le Delta occidental. C'est ainsi qu'il y avait au Nord-Ouest le royaume du Harpon ; à l'Est de celui-ci était le royaume du Ha-ka, du royaume de la Montagne et du Taureau. Au

¹⁹ Sur la question du totémisme en Egypte, le meilleur exposé est donné dans Moret, *Des Clans aux Empires*, pp. 165 ss. Les animaux totémiques devinrent les ka des dieux. Ainsi Apis est le ka de Ptah, le Phoenix est le ka d'Osiris. Les animaux à tête humaine tels que Horus à tête de faucon, Hathor à tête de vache, etc., apparaissent, tout d'abord, comme animaux. Les dieux-animaux et les dieux à tête d'animal sont un développement semi-théologique des totems des clans. Cf. aussi Hopfner, *Der Tierkult der alten Ägypter*, Vienne, 1913, pp. 23 ss.; Wiedemann, *Der Tierkult der alten Ägypter*, Leipzig, 1912; Muscon, Vol. 6, pp. 113 ss.

²⁰ Ainsi nous trouvons Bousiris, « la Maison d'Osiris », Boubastis, « la Maison de Bast ».

²¹ Cf. T. P. 1522 « tous les dieux des nomes et tout les dieux des villes ».

²² La meilleure étude du sujet est celle de Moret, *Le Nil et la Civilisation égyptienne*, Paris, 1926, pp. 44 ss.

Sud-Est, était le royaume des flèches croisées ou royaume de Neit ; au Sud-Ouest était le royaume Ament ou royaume du Faucon de l'Ouest. Les formes primitives des étendards de ces quatre royaumes se trouvent sur des vases préhistoriques comme un harpon, une montagne, des flèches croisées²³ et un faucon. Ce royaume du Harpon est un des plus anciens et des plus importants de l'ancienne Egypte, ce que l'on peut inférer du fait que son symbole se trouve plus souvent que celui de tous les autres royaumes, sur la poterie décorée préhistorique. Narmer considérait sa conquête du royaume du Harpon comme un titre de gloire tout particulier, et comme le pierre angulaire de son grand œuvre de la conquête du Nord. Aussi s'est-il fait représenter, sur une palette d'ardoise fameuse, dans l'attitude d'un conquérant abattant le chef du royaume du Harpon.²⁴

Le royaume de *Ha-Ka* était formé par l'union de deux petits royaumes plus anciens, *Ha*, le royaume de la montagne, et *Ka*, le royaume du Taureau. On trouve le premier nom comme l'objet d'un culte sous la forme *h*³ ou *ḥw* dans les Textes des Pyramides.²⁵ Ce culte était célébré à *hasouon* que les Grecs appelèrent *χοῖς*.²⁶ A l'époque dynastique, on appelait *ha* le *neb imentet* ou « Seigneur de l'Ouest », et on le considérait comme une sorte de dieu étranger, idée qui est au moins suggérée par la transcription hiéroglyphique de son nom « dieu-montagne ». Le royaume de *ha* resta distinct, longtemps après que fut établie son union avec le royaume du taureau et que le nouveau royaume fut connu sous le nom de *ha-ka*.²⁷

Le nom de *Iment* est très ancien, et se trouve sur une palette des débuts de la période dynastique. Elle représente deux groupes de guerriers, l'un sous la direction de *Iment* (l'Ouest), l'autre sous les ordres de *Iabt* (l'Est). Les temples de la cinquième dynastie préservent la mémoire d'un temps où les troisième et cinquième nomes, ceux d'Imout et de Saïs, avec le septième, ou nome du Harpon (Métélis), étaient réunis sous la domination de la déesse de l'Ouest que l'on représentait comme une femme portant sur la tête une

²³ P. E. Newberry, *The Petty Kingdom of the Harpoon and Egypt's Earliest Mediterranean Port*, *Annals of Arch. and Anthr.*, I, 1908, pp. 17 ss.

²⁴ L. Keimer, *Bemerkungen zur Schiefertafel von Hierakonpolis*, *Aegyptus*, VII, 1926, pp. 169 ss.

²⁵ T. P. 1013, 1712.

²⁶ Brugsch, *Dict. géogr.*, p. 1295.

²⁷ P. E. Newberry, *Two cults of the Old Kingdom*, *Annals of Arch. and Anthr.*, I, pp. 24-29.

plume d'autruche, soit isolée, soit placée en face d'un faucon.²⁸ Derrière elle à la fête de Sed, on voit marcher Horus le Libyen, Neit la Libyenne et Horus de Bouto. Quelquefois, Horus de Bouto tient l'étendard de l'Ouest.²⁹ Le royaume d'Iment semble avoir été assujéti par un royaume du faucon, car nous trouvons l'étendard d'Iment surmonté par un faucon. Ce royaume fut appelé plus tard « le nome de Tehenou ou nome libyen (*t3-tḥnw*) » formant le troisième nome du Delta occidental.

A l'époque préhistorique, les Libyens doivent avoir envahi le Delta. A cette époque, la partie de la Libye qui se trouve à l'Ouest du Delta était sablonneuse, mais elle n'était pas entièrement désertique. Ça et là on y voyait des pâturages sur lesquels vivaient des troupeaux immenses de gros et de petit bétail et d'ânes. Il y avait aussi beaucoup d'arbres. C'était l'habitat des Tehenou, une peuplade semi-nomade, semi-sédentaire, qui se livrait à la chasse, à l'élevage et au service des caravanes. Ces Tehenou étaient armés de l'arc et faisaient aussi usage des boumérangs. Leur invasion du Delta occidental est prouvée par les épithètes données aux dieux des nomes qui sont aux confins de la Libye.³⁰ Les habitants du troisième nome du Delta occidental vénéraient un « Horus de Tehenou qui lève le bras ». ³¹ Dans les quatrième et cinquième nomes la déesse Neit porte une flèche de chasseur et est appelée « la Libyenne ». Ces allusions et d'autres ³² montrent les relations intimes du Delta occidental et de la Libye. Nous reviendrons sur ce point dans notre étude sur Seth, le grand dieu libyen d'Egypte.

Ces petits royaumes étaient souvent en guerre. Naturellement, ils ne nous disent rien de leurs défaites. Un roi victorieux représente symboliquement sa victoire par son étendard placé au-dessus de celui du royaume vaincu. C'est ainsi que l'on voit le faucon perché sur le Harpon. On trouve aussi le faucon debout près du Symbole du royaume d'Iment, ou le Taureau debout près du Symbole du

²⁸ Cette plume était l'ornement national des Libyens. Plus tard on donna l'épithète « Occidental » (*Iment*) à la partie du Delta qui confine à la Libye.

²⁹ Le dieu-loup Oupouat « celui qui ouvre les routes », était né à Bouto (T.P. 1438) et était appelé « celui qui préside sur l'Ouest » (Khenti-Iment). Ce n'est que plus tard que ce titre fut compris comme s'appliquant à l'au-delà.

³⁰ Dans T.P. 908 « les boumérangs qui gouvernent à Létopolis » nous donne une allusion aux Libyens.

³¹ A l'époque grecque on appelle ce nome « libyen ».

³² Cf. Moret, *Le Nil et la Civilisation égyptienne*, Paris, 1926, pp. 58 ss.

Royaume de la Montagne. Il y a là évidemment, non pas le symbole d'une conquête, mais plutôt d'une alliance. On trouve aussi quelque chose de ce genre dans l'étendard du nome de l'Oryx, qui représente une chèvre et un faucon ensemble.

Le royaume de Saïs était peut-être un des plus puissants de tout le Delta occidental. C'était aussi un des plus anciens. Ses rois avaient réussi à soumettre une grande partie du Delta et leur capitale Saïs n'était pas sans importance.³³ Il se pourrait que ce royaume fut celui sur lequel régnaient « les dix-neuf vénérables du Nord » qui sont mentionnés dans le papyrus de Turin. Les noms de sept de ces princes pourraient bien être ceux qui l'on peut lire sur la pierre de Palerme. Weigall croit que cette dynastie saïtique pourrait être celle à qui le papyrus de Turin attribue une durée de 2100 ans.³⁴ Cela n'est qu'une hypothèse.

Le roi de Saïs s'appelait *bity*, « celui du frelon » (*bît*). Plus tard le temple de Saïs s'appela « la Maison du Bity ». Le roi portait la fameuse couronne rouge³⁵ et le trésor royal s'appelait « la Maison Rouge ». A Saïs, on adorait surtout la déesse Neit, dont le symbole était un bouclier et deux flèches croisées.³⁶ Le nom de cette déesse a été trouvé sur des monuments de la période la plus ancienne³⁷ et sur des sceaux cylindriques égyptiens.³⁸ Sur une étiquette du roi Aha (Menes), on a représenté le temple de Neit à Saïs.³⁹ Cette déesse, patronne de Saïs et de Prosopis (quatrième nome), reçoit l'épithète de « Libyenne » et est probablement d'origine libyenne. D'après un texte de la dix-huitième dynastie, Neit apparût à Horus lorsqu'il se préparait à lancer son harpon sur l'hippopotame Seth. Elle se prosterna devant le harpon.

Les sujets du roi de Saïs étaient probablement un mélange de Libyens et d'Égyptiens. Dans un Texte des Pyramides,⁴⁰ Neit est

³³ Petrie, *Royal Tombs*, I, p. 37.

³⁴ A. Weigall, *A History of the Pharaohs*, Londres, 1925, Tome I, pp. 83-84.

³⁵ G. A. Wainwright, *The Red Crown in Early Prehistoric Times*, J. E. A., IX, 1923, pp. 26-33. La couronne rouge est représentée souvent sur la pierre de Palerme. Cf. Schaefer, *Ein Bruchstück altäg. Annalen*, Table I.

³⁶ Petrie, *Royal Tombs*, I, p. 26; Quibell, *Hierakonpolis*, II, pl. LXX-LXXI, fig. 26-32.

³⁷ *Rev. Egypt.*, XI, 1904, p. 76, fig. 7.

³⁸ Newberry, *Scarabs*, Londres, 1906, pl. III, 2, 5, 7, 10.

³⁹ Newberry, *Egypt as a Field for Anthropological Research*, Washington, 1925, p. 452.

⁴⁰ T. P. 1521.

nommée avec Seth comme si elle était son épouse, ce qui n'est guère étonnant puisqu'elle était Libyenne. Toutefois le bouclier qui constitue une partie du symbole de la déesse a la forme du chiffre 8, c'est-à-dire qu'il est analogue à celui qu'employaient les habitants de la Méditerranée orientale au début de l'histoire.⁴¹ C'est pourquoi Newberry a été conduit à dire que les premiers habitants de Saïs pourraient avoir été en partie des hommes venus de la partie orientale de la Méditerranée.⁴²

Le plus important et le plus puissant des royaumes du Delta occidental était toutefois celui d'Horus le dieu-faucon, dont les adorateurs s'établirent à Bouto. Ils s'allièrent avec le royaume de Saïs qu'ils absorbèrent finalement, bien que pendant longtemps Saïs et Bouto aient été deux villes considérées comme capitales du Delta occidental.

Dans un autre chapitre, nous montrons que ce peuple d'Horus s'établit dans la partie septentrionale de la Haute-Egypte dès l'époque préhistorique et y développa vraisemblablement la seconde civilisation néolithique de la Haute-Egypte. Nous montrerons aussi qu'il venait probablement de l'Arabie, par le Ouadi Hammamat surtout, et peut-être aussi par Suez et même par le Pount.

Remarquons d'ailleurs qu'à Létopolis dans le Delta, assez près des frontières de la Haute-Egypte et des centres de la seconde civilisation, il régnait un faucon⁴³ à qui les textes les plus anciens attribuent une épithète de souveraineté, *Hor-Khent-irte*, « Horus qui gouverne sur les deux yeux ».⁴⁴

Plus tard cet Horus fut appelé « Horus l'ancien » (*Hor-our*), un nom que Plutarque connaît et traduit Ὁρος πρεσβύτερος. Ce faucon était toujours regardé comme un dieu de la guerre et il avait même un titre qui consacrait ce caractère, *hr tm³-ʿ*, « Horus au bras qui abat ». D'ailleurs tous les dieux-faucons étaient à l'origine des dieux de la guerre.

⁴¹ L. Messerschmidt, *The Hittites*, Londres, 1903, p. 33, fig. 3 ; Ridgeway, *Early Age of Greece*, p. 455.

⁴² Newberry, *To what Race did the Founders of Saïs belong*, P. S. B. A. 28, 1906, part II, pp. 68 ss.

⁴³ Le faucon a été trouvé pour la première fois sous la forme d'un ancien emblème royal, représentant un faucon debout sur un croissant. Cet emblème est l'étendard d'un bateau sculpté sur un morceau d'os, et provenant de la Haute-Egypte préhistorique. Cf. Petrie, *Prehistoric Egypt*, p. 12.

⁴⁴ T. P. 1670, 2086.

On peut suivre ces peuples du Faucon dans leur invasion du Delta de Létopolis à Iment où le Faucon s'allia au peuple de la Plume, du troisième nome, et à leur déesse Iment « celle de l'Ouest ». Ils allèrent aussi à Métélis, dans le septième nome où le Faucon battit le peuple du Harpon ; ils allèrent à Khois, dans l'ancien royaume de la Montagne et du Taureau, le sixième nome, habitat d'un autre peuple étranger ; ils allèrent à Athribis, dans le dixième nome, l'ancien royaume de *Kem-our* « le grand (taureau) noir », où le Faucon reçut le titre de *Hor-Khenti-khet*, « Horus qui gouverne le corps (divin) » ; de là, ils allèrent à Sebennytos dans le douzième nome, et à Pharboethos, dans le onzième, où Horus devint *Hor Merti*, « Horus aux deux yeux ». Les adorateurs du Faucon qui étaient probablement entrés dans le Delta par l'isthme de Suez s'arrêtèrent sans doute à Sele (Zalou), dans le quatorzième nome, où on construisit une « Maison d'Horus » (*pr hr*). Cela semble prouvé par le fait que Sele fut nommé *Khent-iabte* (point de l'Est), comme étant la première étape des envahisseurs, les serviteurs d'Horus, venus de l'Asie. De là, ils peuvent être allés à Per-Seped, ou Arabie, le vingtième nome dont ce dernier nom semble faire allusion à l'habitat primitif du Faucon. Quoiqu'il en soit, c'est dans ce nome que le Faucon fut nommé *Horus-Seped*, et symbolisé par un faucon momifié, ce qui est sans doute encore une réminiscence de l'Arabie.

Après Létopolis, la ville la plus importante dans l'évolution du culte du Faucon est *Behdet* son ancienne capitale. Malheureusement nous ne savons pas encore où était *Behdet*. On dit en général que cette ville se trouvait à Damanhour dont le nom arabe est tout simplement une forme persistante de l'égyptien « Ville d'Horus ». ⁴⁵ Mais la question n'est pas simple. Faut-il identifier Damanhour avec la ville appelée Hermopolis Parva par les Grecs ou avec Diospolis Parva du dix-septième nome où l'on adorait un dieu-faucon ? ⁴⁶ Si l'on accepte la seconde alternative, il est facile de comprendre comment le peuple du Faucon, venu de Sele, se serait ensuite établi dans le dix-septième nome et Diospolis Parva, si cette ville est vraiment *Behdet*.

⁴⁵  ; Copte ⲙⲓⲛⲟⲡ.

⁴⁶ Cf. A. H. Gardiner, *The Supposed Egyptian Equivalents of the Name of Goshen*, J. E. A., V, 1918, p. 223, note 1, où on défend l'opinion que *Behdet* est le même que *smi-bhdt* et doit être identifié à Diospolis Parva. Cf. aussi M. Kees, *Horus und Seth als Gottespaar*, Leipzig, 1923-1924, II, p. 75.

Brugsch avait même identifié *Behdet* et Sele (*tl*).⁴⁷ Toutefois si l'on veut que *Behdet* soit Hermopolis Parva, on comprend non moins facilement, que le peuple du Faucon, ayant triomphé des royaumes d'Iment et du Harpon, se soit établi dans cette ville et s'en soit servi comme d'une base d'opérations pour préparer la conquête de Bouto et l'alliance avec Neit à Saïs.

Le peuple du Faucon s'établit finalement à Bouto⁴⁸ dans le dix-neuvième nome. Cette ville comprenait deux quartiers : Pe où le peuple du Faucon s'établit d'abord et Dep, la ville sainte de la déesse-serpent Wazet. *Neser*, le palais des rois du Faucon à Pe, et *Nou*, le temple de Wazet à Dep, sont souvent mentionnés dans les Textes des Pyramides.

Le peuple du Faucon s'allia avec les adorateurs de Wazet et Horus devint son fils, si bien que, dans la légende, on en vint à mettre la naissance et l'éducation d'Horus soit à Bouto, soit à Khemmis.

Après s'être établis à Bouto, les adorateurs du Faucon persuadèrent, ou obligèrent, le peuple de Neit à Saïs de faire alliance avec eux. Quoiqu'il en soit, il est certain que Bouto remplaça Saïs comme capitale politique et religieuse du Delta occidental. Les rois-faucons prirent l'ancien titre du roi de Saïs *bity*, le frelon. Ils portèrent la fameuse Couronne Rouge et nommèrent leur trésor royal « la Maison Rouge ». Leurs armoiries furent le papyrus (*waz*) de Wazet et du Nord. La déesse Wazet sous la forme d'un cobra (l'uraeus) devint la protectrice de la maison royale et plus tard le symbole pharaonique de la royauté. Elle devint, pour le rester à jamais, la déesse royale du Nord. C'est ainsi que le Delta occidental laissa sa marque, au moins, sur les signes extérieurs de la monarchie égyptienne. Ce royaume du frelon à Bouto devint très puissant et s'établit fermement dans l'Ouest. Il se pourrait qu'il y ait eu, alors entre le nouveau royaume et la Libye avec son dieu Seth, un accord politique temporaire que la légende transforma plus tard en une période d'amitié entre Horus et Seth. En effet, il est certain qu'après l'alliance d'Horus et d'Osiris qui eut lieu plus tard, les hostilités entre Horus et Seth commencèrent pour ne plus cesser qu'après

⁴⁷ *Dict. géogr.*, pp. 1266 ss. (Cf. p. 542.)

⁴⁸ Ce nom est formé de P et Outo et veut dire la ville d'Outo. Ce mot est l'équivalent grec de Wazet. Le nom se retrouve sous la forme *pr-wdy.t*, la maison d'Outo.

l'union du Nord et du Sud, et une paix à l'avantage d'Horus il est vrai, mais non sans un compromis avec Seth. L'accord dont nous avons parlé perçut sans doute sous le nom d'« Horus Libyen »⁴⁹ acquis maintenant par le dieu-faucon, soit parce qu'il y avait beaucoup de Libyens dans le Delta et qu'on ne voulait ni pouvait les laisser en dehors du culte d'Horus, soit tout simplement parce que le dieu-faucon prit ce nouveau titre simplement par droit de conquête.⁵⁰

Nul ne sait combien d'années dura la suprématie du royaume de Bouto dans le Delta. Son premier roi régna au nom d'Horus le dieu-faucon. Ses successeurs prirent le titre de *Shemsou-Hor* que l'on traduit « ceux qui suivent Horus », « les serviteurs » ou « les adorateurs d'Horus ». Ces rois s'allièrent au peuple d'Osiris et unifièrent ainsi la Basse-Egypte. Ils conquièrent la Haute-Egypte puis reconquirent la Basse-Egypte, unifiant les deux pays. Après la conquête de la Haute-Egypte, toute une série de rois de Bouto abandonna cette ville, et choisit Hiérakonpolis comme capitale. La tradition égyptienne nous rapporte que ces *Shemsou-Hor* sont les premiers rois humains qui aient succédé aux dynasties divines ; elle en fait des serviteurs et adorateurs d'Horus qui ne se faisaient pas difficulté de prendre, eux aussi, le caractère divin du Faucon. Manétho les appelle *νεχρες οἱ ἡμίθεοι*, peut-être par confusion avec l'« Esprit » de Bouto et celui de Nekhen. Notre siècle n'est pas de ceux qui admettent dans l'histoire des rois demi-dieux en tant qu'être divins, mais Manétho avait l'esprit plus romantique. Le papyrus de Turin nous dit que ces rois sont les prédécesseurs immédiats de Menes. Cela non plus n'est guère exact, puisque ces rois ont régné avant et après Menes. La pierre de Palerme les nomme simplement successeurs d'Horus.⁵¹

Dans des textes plus récents, ces successeurs d'Horus devinrent des esprits⁵² de l'autre monde. C'est ce qui explique la citation de

⁴⁹ Naville, *Festive Hall*, pl. VII, 20; Borchardt, *Grabdenkmal des Ne-user-re*, Abb. 71, pp. 93 ss. Les mentions de l'« Horus Libyen », dans les Textes de l'Ancien Empire ont été réunies par Sethe, *Z. Ä.*, XXXV, 1897, p. 5, note 1. D'après Allen, *Horus in the Pyramid Texts*, Chicago, 1916, ce nom d'« Horus Libyen » ne se trouve pas une seule fois dans ces textes.

⁵⁰ Voir plus haut ce qui a été dit du royaume d'Iment.

⁵¹ Sethe, *Die Horusdiener* (Untersuch. z. Gesch. u. Altertumskunde Äg., Vol. III), Leipzig, 1905. Pour d'autres références cf. von Bissing et Kees, *Untersuchungen zu den Reliefs aus dem Re-Heiligtum des Rathures*, première partie, Munich, 1922, p. 13, note 99.

⁵² Ou âmes (*bšw*). Plus tard ces âmes devinrent des enfants d'Horus (*imsty*, *hpy*, *dwti-mout.f* et *kbb-šnw.f*), deux pour chacune des villes de Bouto et Nekhen.

Manétho faite plus haut qui en fait des demi-dieux. Tout naturellement, on leur attribua des règnes excessivement longs. Le Papyrus de Turin nous dit que les prédécesseurs des Shemsou-Hor avaient régné 23.000 ans et les successeurs d'Horus au moins 13.420 ans. Sur le mur de l'hypostyle de Karnak, Ramses II s'est fait représenter avec quinze êtres à tête de faucon qui sont les âmes de Pe et treize hommes à tête de jackal qui sont les âmes de Nekhen. On adorait les âmes de Pe à Bouto et les âmes de Nekhen à Hiérakonpolis.

Horus était un dieu de la guerre et ses successeurs furent naturellement des guerriers. Nous savons qu'Horus était appelé « Horus de *mśn* ». ⁵³ Maspero avait cru que *mśnw* veut dire « forgeron » ⁵⁴ et avait trouvé dans ce mot l'écho d'une légende de la conquête de l'Egypte par des forgerons du Sud. Sethe a démontré depuis que *mśn* ne veut pas dire « forgeron » mais « sculpteur » sur bois ou sur pierre. ⁵⁵ On a dit que les Shemsou-Hor connaissaient le travail du métal et qu'après avoir conquis la vallée du Nil, ils enseignèrent aux indigènes à travailler le cuivre, l'or et le bronze, à bâtir avec les briques et en pierre, et même à écrire. On ne saurait décider actuellement si cette hypothèse est vraie ou fausse. ⁵⁶ Ces *mśnw* accompagnèrent Horus dans ses combats avec l'hippopotame et on a pensé qu'ils étaient des harponneurs. Ainsi « Horus *mśn* » signifie « Horus le harponneur ». Il est possible que cette épithète ait été donnée à Horus après sa conquête du royaume du Harpon. En tout cas, il est intéressant que la légende fasse naître Horus à Khemmis dans le nome du harpon. Toutefois, cela ne va sans difficulté. Le nome du harpon est le septième, dont la capitale est Métélis. Quant à Khemmis, il est loin de ce nome. Les marécages qui se trouvaient près de Métélis étaient, même au temps d'Hérodote et de Pline, fameux pour les chasses à l'hippopotame qu'y faisaient des chasseurs armés de harpons. ⁵⁷ Ce harpon était l'arme dont Horus se servait pour repousser ses ennemis. ⁵⁸ Partout où Seth est représenté sous la

⁵³ Quibell, *Excavations at Sakkarah*, V, p. 31.

⁵⁴ Maspero, *Les forgerons d'Horus et la Légende de l'Horus d'Edfou*, Bibl. Egypte, II, 1893, pp. 313-336.

⁵⁵ Sethe, *Die angebliche Schmiede des Horus von Edfu*, Z. Äg., LIV, 1918, pp. 50-54.

⁵⁶ Cf. de Morgan, *Prehistoric Man*, Londres, 1923, pp. 84-114.

⁵⁷ Hérodote II, 71 ; Pline, *Hist. nat.*, XXVIII, 12, 1 ; Diodore I, 35.

⁵⁸ Schaefer, *Der Speer des Horus als Rückenbrett von Mumien und als Amulett*, Z. Äg., XLI, 1904, pp. 68-70.

forme d'un hippopotame et qu'Horus l'attaque, ce dernier est armé d'un harpon. Toutefois, nous n'avons aucune raison de supposer que Seth et Horus aient été ennemis à l'époque où les premiers Shemsou-Hor envahirent le Delta. Nous pouvons donc admettre que l'histoire du conflit d'Horus et de Seth fut, par suite d'un anachronisme, mise dans le Delta où Horus et les Shemsou-Hor fondèrent leur premier grand royaume. Au contraire, Horus était en bon termes avec l'élément libyen dans le Delta occidental, et on savait comment Neit de Saïs lui était apparue au moment où il allait harponner l'hippopotame.

Ainsi donc l'épithète *mśn* est appliquée à Horus comme étant le harponneur par excellence.

Il y a dans le Delta plusieurs localités appelées *mśn* ou *mśnt*. Comme Horus est appelé « Seigneur de *mśn* », ⁵⁹ Maspero a pensé que ces localités sont des sanctuaires où Horus était adoré ⁶⁰ et qui plus tard devinrent le site légendaire de ses exploits pendant le conflit qu'il soutint contre Seth. Tel serait le cas de Sele, Héracléopolis Magna et Edfou.

Passant maintenant au Delta oriental, nous devons nous souvenir de notre hypothèse de deux routes d'invasion de l'Égypte par les adorateurs d'Horus venus d'Arabie, les uns par Suez ou peut-être par Sele, les autres par Ouadi Hammamat. Ces derniers s'établirent dans la partie septentrionale de la Haute-Égypte. Le groupe des adorateurs d'Horus qui conquiert le Delta était formé par une coalition de ces deux éléments. Nous pouvons donc admettre qu'il n'y avait aucune différence essentielle dans l'organisation des deux parties du Delta. On y trouvait le même système de clans, de nomes et de petits royaumes. On y trouvait, d'après nos sources, Sele le quatorzième nome avec sa « Maison d'Horus », et son *mśnt* ou sanctuaire du « Harponneur », ⁶¹ et le « point de l'Est » (*Khent-iabti*) par lequel les premiers adorateurs d'Horus étaient venus d'Arabie. On y trouvait aussi Patamos, le huitième nome, qui avait été peut-être appelé « Le Harpon oriental » par imitation du royaume du Harpon à l'Ouest. Ce nome fut en bonne relation avec les Sémites (Pithom). Un autre nome, celui d'Arabie, avait sa « Maison d'Horus-Seped », le sanc-

⁵⁹ 

⁶⁰ 

⁶⁰ Maspero, *Les forgerons*, Bibl. Égypte, II, 1893, pp. 313 ss.

⁶¹ Il est possible que ce *mśnt* ait été attribué à Sele après le développement du royaume de Bouto dans le Delta occidental.

tuaire du faucon momifié et rappelait l'Arabie. Athribis avait un autre sanctuaire d'Horus ou plutôt d'Horus *Khenti-Khet* : c'était « le palais de la terre du centre » (*ḥt t'ḥry yb*), peut-être l'endroit où se rencontraient la branche orientale et la branche occidentale du peuple d'Horus dans le Delta. Boubastis, le dix-huitième nome, était voué à l'Horus de Bast ; Pharboethos, le onzième nome, avait un autre sanctuaire d'Horus, en l'espèce « Horus aux deux yeux » (*ḥr-mrty*). On trouvait aussi dans le Delta oriental Mendes, le seizième nome, dont l'emblème était le poisson silure, et dont le dieu fut d'abord Khnoum et plus tard Osiris. Le quinzième nome, à Her-mopolis Para, avait l'« Horus de Thot » ; le douzième à Sebennytos était un autre centre du culte d'Horus. Le plus important de tous les nomes de l'Est était le neuvième, Bousiris,⁶² la Maison d'Osiris, Seigneur du pilier (*pr w'sir nb dd*) dont le dieu fut d'abord Anzti, puis Osiris.

L'étendard de ce neuvième nome était en effet Anzti (*'nd.ty*) nom dérivé de la racine *'nd*, *'d*, « être en bonne forme » avec la terminaison gentilique *.ty*. Ce nom veut donc dire « celui qui préserve en bonne forme ». A l'époque classique, Anzti, étendard déifié est représenté comme une figure humaine debout avec le pied gauche en avant et deux plumes symétriques sur la tête. Dans une main, il a la houlette du berger, dans l'autre, le fouet d'un gardien de gros bétail. C'est évidemment un nomade. Dans les Textes des Pyramides, on le présente de manière hiératique debout sur l'hiéroglyphe qui désigne un district ou nome.⁶³

Cet étendard était probablement un héros déifié devenu le protecteur et le berger de son peuple. Après les Textes des Pyramides, Anzti disparaît entièrement de l'histoire et des inscriptions. Il a été complètement supplanté et absorbé par Osiris.⁶⁴

Osiris venait de l'Est, son habitat était le Delta oriental, et là aussi, il mourut. Nous reviendrons plus loin sur la question de son habitat primitif. C'est Maspero qui a été le premier à montrer que

⁶² Bousiris, Βουσῖρις, Abušîr.

⁶³ T. P. 614 a, 182 a, 220 c, 1833 d. Ces deux plumes devinrent plus tard l'emblème de Thinis dans la Haute-Egypte. Osiris de la Haute-Egypte porta plus tard ces deux mêmes plumes, l'une de chaque côté de la couronne blanche.

⁶⁴ T. P. 614 « Horus t'a fait (Osiris) vivre dans ton nom d'Anzti ». Les textes les plus anciens nomment le neuvième nome Bousiris, « Maison d'Osiris ». Ce déplacement d'Anzti est donc très ancien.

le Delta était l'habitat d'Osiris.⁶⁵ Nous verrons plus tard que la religion d'Osiris était au début un culte du pilier. Ce pilier était l'emblème d'une certaine localité, dont le *šarou*, ou roitelet, fit son emblème personnel. A sa mort, un de ces *šarou*, qui avait été important et généreux, fut déifié et adoré sous le symbole du pilier. Ce caractère humain primitif d'Osiris est unique parmi les dieux du Delta, où il est le seul dieu que l'on représente sous forme entièrement humaine, comme étant un berger.⁶⁶ Osiris succéda à Anzti le berger. Quant à Horus, dieu du nome du Taureau d'Athribis, il devint aussi dieu de l'Ancien Royaume du Taureau, comme Seigneur du Delta occidental.⁶⁷

Le peuple d'Osiris dans son habitat originel, quel qu'il ait été, avait comme étendard le pilier *dd*, que l'on a pris autrefois à tort comme une épine dorsale, ou un nilomètre, mais qui était vraiment un arbre dont les branches ont été émondées.⁶⁸ Cet arbre est un conifère ou un cyprès, peut-être un cèdre, ce qui donnerait à croire que le peuple d'Osiris pourrait bien être venu de Syrie. On trouve ce *dd* pour la première fois sur les piliers de granit du temple de Hiérakonpolis, édifié sous le règne de Khasekamoui, de la deuxième dynastie.⁶⁹ Tandis qu'il n'existe aucun doute que le *dd* a été associé à Osiris dès le début, on ne saurait décider si le caractère originel d'Osiris doit être cherché chez le roi déifié⁷⁰ tout d'abord sous le nom d'Anzti, berger et protecteur de son peuple, « Seigneur du *dd* »⁷¹ ou si l'on doit voir surtout en lui le seigneur-cyprès de Syrie dont la mythologie se rapproche de celle de Tammouz.⁷² Quoiqu'il en

⁶⁵ *L'Aurore de la civilisation*, pp. 4 ss.

⁶⁶ Dans plusieurs nomes de la Basse-Egypte, on adorait un taureau. Il est possible que ces nomes aient été colonisés à l'origine par des adorateurs d'Osiris. Ces nomes sont Memphis, le premier nome où on adorait Ptah, comme le taureau Apis ; Xoïs, le sixième nome, l'ancien royaume du Taureau, qui devint l'allié du royaume de la Montagne, d'origine étrangère ; Athribis, le dixième nome, l'ancien royaume du Grand (Taureau) Noir ; Pharboethos, le onzième nome, habitat du Taureau Heseb ; Sebennytyos, le douzième nome, habitat du Veau ; Héliopolis, le troisième nome, habitat du Taureau de Mnevis, où se trouvait la « Maison de Re ».

⁶⁷ Cf. Newberry, *Egyptian nome signs*, Ancient Egypt, I, 1914, pp. 7-8.

⁶⁸ Cf. T. P. 1751.

⁶⁹ Quibell, *Hierakonpolis*, pl. 2, p. 59.

⁷⁰ Sethe, *Encycl. of Rel. and Ethics*, VI, 648.

⁷¹ T. P. 8 d.

⁷² *Adonis Attis, Osiris*, l'œuvre classique de Fraser, pourrait bien, malgré la faiblesse de méthodologie inhérente à un évolutionisme un peu simpliste, contenir

soit, Osiris en tant que dieu égyptien combine certainement les deux caractères de berger de son peuple et de dieu-pilier.

Bousiris, la ville du *dd*,⁷³ eut le premier sanctuaire d'Osiris en Egypte. De là, le culte se répandit dans les autres villes. Ce dieu n'avait rien de guerrier, semble-t-il, et n'était représenté que comme l'auteur de la prospérité et de la civilisation, un berger et un protecteur dont les sympathies n'avaient rien d'étroit. A Sebennytyos, il s'allia avec Isis et l'épousa. Plus tard il s'allia de même avec le béliet de Mendes, dont il fit son âme.⁷⁴ Il associa ce culte et même cette nouvelle sphère d'action religieuse à Bousiris même, la ville du *dd*.⁷⁵ Il s'allia ensuite avec les divers dieux-taureaux du Delta. L'envahissement du Delta oriental fut pacifique, ce qui était d'ailleurs bien dans le ton de la religion osirienne. Il arriva bientôt que le peuple d'Osiris devint suprême dans le Delta oriental.⁷⁶ Les adorateurs d'Osiris n'étaient pas satisfaits par ces conquêtes. Ils envahirent pacifiquement les domaines du dieu de la guerre Horus et de ses Shemsou-Hor. Par des moyens pacifiques, Osiris attira dans son orbite le dieu Thot et fit du puissant Horus son propre fils. Neit et Oupouat devinrent des divinités subordonnées à lui. Osiris s'établit à Létopolis⁷⁷ et Bouto même ouvrit ses portes à ce dieu qui triomphait partout sans combattre, et dont les prêtres semblaient être tout disposés à admettre le culte d'autres dieux. Pendant des siècles peut-être, les deux parties du Delta, l'Est et l'Ouest, furent des royaumes distincts, le premier, celui des rois osiriens, le second, celui des Shemsou-Hor, mais graduellement, les deux peuples s'unifièrent, ce qui fut d'autant plus facile qu'ils étaient à peu près les mêmes au

un point de vue qui n'est pas indéfendable. La thèse de Fraser, si elle était émondée et mise au point aurait une réelle valeur scientifique. Il faut pourtant dire que dans l'émondement, le *Golden Bough* pourrait bien perdre son charme presque magique.

⁷³ La ville était nommée *ddw*, *ddt*, *ddwt*. Cf. T. P. 288.

⁷⁴ Béliet = *bt*.

⁷⁵ *dd.t* = Mendes. La chèvre de Mendes rappelait qu'Osiris avait été berger de chèvres. Cf. *Encycl. of Rel. and Ethics*, I, 442.

⁷⁶ Des textes de la cinquième dynastie démontrent qu'on savait bien alors que la Delta était partagé en deux régions bien distinctes. On met en opposition les « dieux de l'Est », et les « dieux de l'Ouest » (*Sahure* II, pl. 11, 27). Des textes religieux font une distinction entre les « âmes de l'Est » et les « âmes de l'Ouest ». On appelle Osiris « Anzti qui gouverne les nomes orientaux » (T. P. 218-220. Cf. T. P. 1833).

⁷⁷ On appelle ce territoire le Bassin d'Anzti de Rouge, *Géographie ancienne de la Basse-Egypte*.

point de vue ethnique. La légende nous dit qu'Osiris mourut, laissant à son fils Horus le Delta unifié. Cette donnée mythologique peut être traduite en termes historiques. Elle veut dire que les adorateurs d'Osiris, cultivés et civilisés, laissèrent le pouvoir politique suprême aux Shemsou-Hor et à leur dieu guerrier. Mais la suprématie politique n'est pas tout. On sait qu'Osiris ressuscita. Il avait donné pour reprendre.

Les remarques que nous venons de faire sur les nomes n'ont touché qu'en passant à deux autres nomes excessivement importants, celui d'Héliopolis qui est le treizième, et celui de Memphis qui est le premier. Nous reparlerons en détail de ces nomes, à propos du progrès des Shemsou-Hor, dans notre étude particulière du culte d'Horus.

Venons maintenant à la Haute-Egypte. Nous avons toutes raisons de croire que ce pays passa par les mêmes étapes de développement religieux, social et politique que la Basse-Egypte. Lui aussi eut son totémisme à l'africaine, ses nomes et ses petits royaumes.⁷⁸ Nous avons déjà vu qu'il y avait au moins deux grands centres de culture néolithique dans la Haute-Egypte, le premier au Sud, autour d'Ombos (Noubt) près de Thebes, le second au Nord, près du Fayoum.

Au même niveau que les traces les plus anciennes de civilisation prédynastique sur les limites des alluvions du Nil, on trouve quelques exemplaires de poterie étrangère que l'on a nommée libyenne, à défaut d'une appellation plus précise.⁷⁹ Ce terme nous paraît devoir être conservé. Nous avons déjà insisté sur le fait que la première civilisation de l'Egypte préhistorique était indigène. Nous avons aussi déclaré que le fait que les Egyptiens et les Libyens sont apparentés au point de vue ethnique, ne doit jamais être perdu de vue dans une étude de la civilisation égyptienne. Nous avons vu que le Delta occidental était habité par un grand nombre de Libyens. Ce peuple qui ressemblait tant aux Egyptiens d'alors eut une part importante dans le développement de la première civilisation.⁸⁰ Nous trouvons cette influence tout spécialement à Saïs au Nord et à Naqada au Sud. A Koptos, près d'Ombos dont nous avons plus

⁷⁸ Certains auteurs croient même que le système des nomes était originaire du Sud. C'est ce que déclare H. R. Hall, *The Ancient History of the Near East*, Londres, 1913, p. 98.

⁷⁹ Cf. J. L. Myers dans *Cambridge Ancient History*, Vol. I, Cambridge, 1923, p. 92.

⁸⁰ Cf. Newberry, *Annals of Arch. and Anthr.*, I, 1908, p. 18.

haut signalé l'importance, on adorait le dieu Min. A l'époque préhistorique son symbole était surmonté de la plume libyenne.⁸¹ Il n'est pas du tout improbable que les Egyptiens à qui nous devons la première civilisation étaient des adorateurs de Seth.⁸² Le peuple de Seth était non seulement très influentiel dans la région d'Ombos, sa ville principale, mais se trouvait un peu partout en Egypte, et également en Libye. Il formait, semble-t-il, des communautés distinctes de la masse du peuple. Il est possible que ces adorateurs de Seth représentent le reste d'une population plus ancienne. Ils étaient, sinon des Libyens purs, en tout cas étroitement apparentés à ce peuple. L'emblème de la déesse Neit, qui est d'origine libyenne, a été trouvé peint sur de la poterie de Noubt⁸³ que l'on peut attribuer au peuple de Seth avec une assez grande certitude. Nous savons que plus tard il y eut à Noubt un temple très important de Seth qui avait d'ailleurs toujours été le dieu de cette ville. Nous ne croyons donc pas être trop dogmatique en disant qu'il pourrait bien être le dieu de ceux à qui nous devons la première civilisation égyptienne.

La légende faisait naître Seth à Sesesou, dans le Fayoum, l'autre grand centre de la première civilisation. Il portait le titre de Seigneur de la Haute-Egypte dont nous discuterons plus tard le caractère et l'importance. Ce qui nous importe à présent est qu'il était Seigneur d'Ombos,⁸⁴ désignation qui pourrait être l'écho de l'existence d'un royaume fort ancien dans la partie méridionale de la Haute-Egypte. Du fait déjà signalé, que l'on trouve le peuple de Seth disséminé dans toute l'Egypte, on peut conclure qu'avant le développement de la seconde civilisation, les adorateurs de Seth étaient partout en Egypte, même dans le Delta. Nous avons vu plus haut que cela est suffisamment prouvé pour le Delta occidental. Quant au Delta oriental, Seth y avait dû pénétrer puisque la mythologie le rattache à cette région et l'appelle même un Asiatique.

La seconde civilisation préhistorique dont l'habitat était la partie septentrionale de la Haute-Egypte était probablement d'origine sémitique, et pourrait être l'œuvre d'adorateurs d'Horus. Il y eut là un royaume ou une série de royaumes. Il se pourrait que les trente

⁸¹ W. Wreszinski, *Atlas*, deuxième partie, fascic. 9-10, pl. 141. Notez les Libyens avec la barbe pointue et la plume qui les caractérise.

⁸² T. P. 635.

⁸³ Petrie et Quibell, *Nagada and Ballas*, LXVI, 10, etc.

⁸⁴ T. P. 204.

rois dont Manétho nous apprend qu'ils ont régné à Memphis (ou dans ce qui, plus tard, fut appelé Memphis) 1790 ans avant Menes, aient été les monarques de ce royaume — ou de ces royaumes. Le papyrus de Turin nous dit qu'il y avait eu dix-neuf rois de Memphis avant Menes. Ces légendes doivent avoir quelque valeur historique. Nous connaissons la capitale de ce royaume préhistorique à Hininsou (Héracléopolis). Son roi s'appelait *nsw* « le roseau ». Il est probable qu'il portait le haut bonnet blanc, que l'on appelle la Couronne Blanche de la Haute-Egypte. La ville de Hininsou s'appelait « la Maison du *nsw* » tout comme la ville de Saïs s'appelait « la Maison du *bity* ». La couleur symbolique et officielle de ce royaume était le blanc. Son trésor était « la Maison Blanche ». Dans les limites de ce royaume, se trouvait une ville frontière nommée « le Mur Blanc », qui devint plus tard célèbre sous le nom de Memphis. C'est ainsi que l'on doit expliquer les légendes relatives aux rois de Memphis. Il semble bien que les souverains de ce royaume aient été des adorateurs du dieu sémite Horus. Cynopolis, le dix-septième nome, avait pour capitale *ht-nsw*, « le palais du roseau » (c'est-à-dire du roi de la Haute-Egypte), et le Faucon était un de ses dieux. Hipponon, le dix-huitième nome, avait comme étendard préhistorique un Faucon volant, et son dieu était aussi un Faucon. Crocodilopolis, le vingt-et-unième nome, avait aussi un Faucon comme dieu local officiel.

En dépit du culte du Faucon, dieu de la guerre, il ne semble pas que ce royaume préhistorique soit jamais devenu politiquement très puissant. Le dieu Seth et ses adorateurs dans la Haute-Egypte là dominèrent toute entière, le dieu prenant le titre de « Seigneur de la Haute-Egypte ». Il se pourrait que le *nsw* ou « royaume du Roseau » de la Haute-Egypte septentrionale ait été pendant longtemps un simple vassal du royaume de Seth à Ombos, lequel était plus étendu et plus important. En tout cas ce que Bouto était pour la Basse-Egypte, Seth l'était certainement pour la Haute-Egypte.

Il peut y avoir eu un autre royaume préhistorique du Faucon à Thinis près d'Abydos. Il aurait eu, d'après Manétho, une série de dix rois. La plupart de ces rois portaient le titre de Faucon,⁸⁵ ce qui montre bien qu'ils étaient des adorateurs d'Horus. L'existence même de ce petit royaume et de l'autre royaume d'Horus un peu plus au Nord nous montre qu'il n'y avait pas d'accord politique parmi

⁸⁵ Cf. Weigall, *A History of the Pharaohs*, Vol. I, p. 89.

les Shemsou-Hor dans la Haute-Egypte, et nous explique comment Seth réussit à dominer ce pays. Du fait même que Seth a toujours été appelé « Seigneur de la Haute-Egypte », on a même le droit d'inférer qu'à la suite d'événements politiques inconnus, il avait conquis dans la préhistoire le royaume d'Horus à Hininsou, s'en était approprié les insignes et la titulature, se faisait appeler le *nsu*, ou « roseau », portait la Couronne Blanche, et appelait sa capitale la « Maison du *nsu* ». S'il en était ainsi, il y aurait eu dans la Haute-Egypte préhistorique un royaume au moins égal en importance à celui de la Basse-Egypte. Les Shemsou-Hor du Nord étaient gens de guerre comme leur héros national ; Horus s'étant fortement établi dans la Basse-Egypte, ils jetèrent les regards sur la région du Sud du Delta où les conditions politiques, le manque d'union, peut-être le fait qu'il y avait eu là aussi des Shemsou-Hor, étaient autant d'arguments pour intervenir. Nous avons heureusement ici des documents archéologiques qui nous parlent d'un grand conflit entre le Nord et le Sud, qui plus tard devait être suivi par un second, une invasion en sens contraire. Ce premier conflit, la conquête du Sud par le Nord, est dépeint sur certaines palettes archaïques, trouvées à Hiérakonpolis, représentant une bataille où les envahisseurs semblent être venus du Delta. Remarquons en passant que le manche du couteau de Jebel el-'Arāk confirme notre explication de ces palettes. En effet, on voit sur ce manche des bateaux qui ont un caractère maritime plutôt que fluvial. Un de ces bateaux porte l'étendard de Létopolis du Delta.⁸⁶ Les envahisseurs venus du Delta sont les successeurs d'Horus de Bouto et les adorateurs d'Osiris de Bousiris. Ils sont symbolisés par leur chef qui à l'emblème *bity* du Nord et porte la Couronne Rouge, la houlette du berger, le fouet du gardien de gros bétail. Il a aussi le simple vêtement lombaire et la queue d'animal des nomades. Il est armé de flèches et du boumérang de Saïs. Ce sont donc les successeurs d'Horus de la Basse-Egypte, les adorateurs de l'Horus « Méditerranéen », ⁸⁷ les *mśnw* ou « harponneurs » de l'Horus Bhd. L'histoire de cette guerre nous a été conservée sous forme

⁸⁶ Ce grand conflit prédynastique a laissé sa marque sur toute la littérature égyptienne. Citons en particulier Gardiner, *The Tomb of Amenemhet*, Londres, 1915, pp. 28 ss. Cette guerre fut transformée par la mythologie en une légende où Horus met fin à Seth, représenté comme un âne, un crocodile ou un hippopotame.

⁸⁷  T. P. 1505 b.

légendaire dans une inscription ptolémaïque du temple d'Horus à Edfou, que l'on appelle en général le mythe d'Horus d'Edfou.⁸⁸ Dans une autre légende, on nous rapporte que Seth et Horus combattirent pour décider qui aurait la suprématie en Egypte; le dieu Geb servant d'arbitre assigna la Haute-Egypte à Seth, la Basse-Egypte à Horus. Cette légende se rapporte bien, semble-t-il, à la guerre dont nous parlons où la question de la suprématie de Seth en Haute-Egypte était la cause réelle de la guerre, et où le résultat immédiat du conflit ne fut pas l'union des deux pays sous l'hégémonie du Nord, mais au contraire la continuation de la duarchie, sous la forme nouvelle de deux royaumes d'Horus. Il est vrai que le résultat immédiat de la guerre fut de repousser Seth dans les déserts et sur les frontières de l'Egypte, mais il ne faut pas serrer les légendes de trop près. Cette première grande guerre eut non seulement comme résultat, au point de vue politique, d'établir deux royaumes d'Horus (Sud et Nord) entièrement indépendants comme Seth et Horus l'avaient été, mais aussi au point de vue de la civilisation, d'introduire dans le Sud, qui en fit beaucoup son profit, la culture osirienne du Nord.

On peut dire que la source des conflits religieux qui eurent lieu pendant la première et la seconde dynasties se trouve dans la guerre des Shemsou-Hor de Bouto et des fidèles de Seth à Ombos,⁸⁹ Seth fut grandement humilié.⁹⁰ Horus gagna un nouveau titre « Horus sur Ombos »⁹¹ qui a été la cause de bien des discussions parmi les égyptologues,⁹² et que les premiers rois d'Egypte portaient avec

⁸⁸ Naville, *Mythe d'Horus*, Genève, 1870; Budge, *Gods of the Egyptians*, Londres, 1904, Vol. I, pp. 473 ss.

⁸⁹ *imw kht*, T. P. 635.

⁹⁰ J. H. Breasted, *Development of Religion and Thought in Ancient Egypt*, New York, 1912, pp. 35 ss.



⁹² A. Moret dans son remarquable livre *Du caractère religieux de la royauté pharaonique*, Paris, 1902, p. 22 et notes 2 et 3, dit que ce titre voulait dire d'abord « Horus d'or » et non pas « Horus sur Seth ». La même opinion est émise par Gardiner, *Egyptian Grammar*, Oxford, 1927, p. 73. Cette hypothèse semble être fortifiée par l'existence de titres parallèles, tels que Seth *noubty*, Uraeus *noubty*, Re *noubty*, Maison triple *noubty*. Nous croyons toutefois devoir suivre Sethe, qui explique ce titre comme signifiant d'abord « Horus sur Ombos » (*Die ägypt. Ausdrücke für rechts und links*, p. 239). Pendant le Moyen-Empire on expliqua *noubty* comme voulant dire « d'or » (Sethe, *op. cit.*, *passim*). Zoser est le premier roi dynastique qui ait, à notre connaissance, employé ce titre

orgueil, y voyant l'expression de leur majesté et comme la preuve de leur droit divin.

Dans la Haute-Egypte, les Shemsou-Hor victorieux n'établirent pas leur capitale à Ombos, la ville de Seth, peut-être pour ménager les susceptibilités de ses fidèles, peut-être parce que d'assimiler Seth à Horus eut été tâche difficile pour les meilleures volontés théologiques, peut-être parce que Seth était vraiment encore trop fort. Aussi les Shemsou-Hor établirent-ils leur capitale à Nekhen (Hiérakonpolis, Kom el-Ahmar), qui était dans le deuxième nome, que les Grecs nommèrent Appolinopolis Magna et les modernes Edfou. Là furent le trône d'Horus (*wts.t Hr*) et son sanctuaire (*m'nt*) de la Haute-Egypte. Cette ville devint le *Behdet* du Sud et Horus y fut adoré sous la même forme que « l'Horus aux deux yeux » de Létopolis.⁹³ De l'autre côté du fleuve, à l'Est de Nekhen, on fit de Nekheb (le moderne El-Kâb) la ville de la déesse-vautour Nekhebt, une seconde cité royale. Nekheb, que les Hellènes nommèrent Eileithyia-polis, est dans le troisième nome où Horus fut adoré sous la forme d'un faucon momifié qui rappelait son origine orientale, tout comme à Létopolis. Ce nouveau centre royal engloba aussi Edfou, capitale du second nome, et Horus fit sien le disque solaire ailé d'Edfou.⁹⁴ Ces trois villes, Nekhen, Nekheb, Edfou, constituèrent une capitale triple et unique, religieuse et politique. Le nom même d'Edfou qui était *Dḥḥ* (*Dḥḥt*) devint plus tard *Behdet*, comme pour montrer que la religion et la culture d'Horus avaient vraiment été transplantées dans le Sud. La vieille déesse-vautour de Nekheb devint la déesse titulaire de la Haute-Egypte.⁹⁵

L'établissement des Shemsou-Hor en Haute-Egypte correspond peut-être à la première des quatre séries de rois dont Manéthro nous dit qu'ils ont régné avant Menes. Cet auteur rapporte qu'ils régnèrent 1255 ans.

officiellement. Plus tard, il fut pris par la mythologie pour le soleil du matin se manifestant dans la gloire d'or de l'aurore, contrasté avec Hathor d'or, la déesse du ciel de l'Ouest.

⁹³ T. P. 729, 717.

⁹⁴ H. Junker, *Die Onurislegende*, Vienne, 1917, p. 18.

⁹⁵ Il se pourrait que Nekheb ait appartenu auparavant au panthéon du peuple de Seth, car ce qui est, croyons nous, le titre de Seth du roi Sharou, de la quatrième dynastie, est inscrit sur un rocher d'El-Kâb, ce qui laisse à croire que c'était le titre local par lequel on y connaissait ce roi. De plus Hérodote nous dit qu'on offrait rituellement de la chair de porc à la déesse Sélène, c'est-à-dire la déesse-vautour Nekhebt. Or nous savons que le porc était un animal sacré de Seth. Cf. Weigall, *A History of the Pharaohs*, Vol. I, p. 104.

Horus devenu « Horus sur celui d'Ombos » a annexé au point de vue politique et religieux la sphère d'influence de Seth d'Ombos, en plus de sa suprématie sur la Basse-Egypte. Il devient Seigneur de la Haute-Egypte, portant ce titre fréquemment dans les Textes des Pyramides. Il ne se refuse même pas à devenir fils de Nekhbet, la déesse-vautour de Nekheb, faite (ou restée) déesse de la Haute-Egypte.

Les Shemsou-Hor firent de leur royaume du Midi quelque chose d'aussi semblable que possible au royaume du Nord. Nekhen fut comme Bouto ; par conséquent dans la légende, les Shemsou-Hor devinrent « esprits de Nekhen » comme ils étaient « esprits de Bouto ». La déesse-vautour Nekhbet remplaça Outo, la déesse-serpent du Nord. Edfou et Hiérakonpolis s'appellèrent même *Behdet*, comme Bouto.⁹⁶ La Maison de *Db* est maintenant comme l'Horus de Pe. Le roi prend l'ancien titre royal d'Hininsou, *nsw*, imitant le titre *bity* du Nord. Il porte la Couronne Blanche, elle aussi d'Hininsou, comme les Shemsou-Hor avaient porté la Couronne Rouge du Nord. Il se place sous la protection du Vautour, comme dans le Nord sous la protection de l'Uraeus. Les Shemsou-Hor conquérants de la Haute-Egypte y introduisent aussi le culte osirien. Abydos fait siennes les plumes d'Anzti. Anoubis qui « demeurait à l'Ouest » du Delta, vient s'établir près d'Abydos, devient dieu de sa nécropole et « préside sur les Occidentaux ». Oupouat s'installe à Lycopolis (Siout). Thot prend la place du lièvre du quinzième nome et fonde, dans ce district, la nouvelle ville d'Hermopolis Magna. Isis, sous la forme d'Hathor, est adorée dans le sixième, le quatorzième et le vingt-deuxième nomes. Osiris surtout, l'ami d'Horus et son père, devient associé à Abydos d'une manière excessivement intime.

L'existence de ce royaume méridional des Shemsou-Hor si exactement semblable à celui du Nord a causé bien des confusions dans la phraséologie politique et religieuse, embarrassant beaucoup les premiers égyptologues. C'est ainsi que les deux faucons ne sont pas originalement Horus et Seth, mais bien Horus du Nord et Horus

⁹⁶ Von Bissing et Kees croient encore que le dieu Horus était venu d'Hiérakonpolis et non pas Bouto. Ils disent que l'ancien *Behdet* était Hiérakonpolis et non pas Bouto. Erman a suffisamment démontré que *Behdet* d'Edfou est secondaire, et que le premier *Behdet* était dans le Delta. Erman, *Der König Horus*, Z. Äg. 33, 1895, pp. 142 ss. Cf. J. E. A., V, 1918, p. 223, note 1.

du Sud. Le titre « les deux Seigneurs » se rapportait au Faucon de Pe et au Faucon de Nekhen, et ne fut appliqué que plus tard à Horus et à Seth.

Pendant une durée assez longue sans doute, mais dont nous n'avons aucune idée précise, les deux royaumes des Shemsou-Hor existèrent indépendants l'un de l'autre. On trouve, sur la pierre de Palerme, les noms de sept de ces rois de la Basse-Egypte avant Menes. Ce sont Seka, Khayou, Teyeou, Thesh, Neheb, Wazenez et Mekh. Il ne sont pour nous que des noms. Leur histoire nous est inconnue. Tout ce que nous savons c'est qu'ils régnaient à Bouto.

Les fouilles faites dans la Haute-Egypte nous ont donné les noms de quatre rois qui sont probablement des Shemsou-Hor ayant régné eux aussi avant Menes. Ce sont Re, Ket, le Scorpion et Narmer. Ces rois nous sont bien connus, et nous reviendrons sur eux.

Les Shemsou-Hor du Nord se considéraient comme les héritiers et successeurs d'Horus et de son père Osiris. C'est maintenant que l'on insistait sur « Fils d'Isis » comme titre d'Horus, titre qui était pourtant bien ancien puisqu'il remontait à l'époque où Horus et Osiris firent une alliance pacifique unissant les deux parties, orientale et occidentale, du Delta. Les Shemsou-Hor de la Haute-Egypte se considéraient, eux aussi, comme successeurs d'Horus, mais aussi de Seth d'Ombos, quoiqu'ils eussent leur capital à Nekhen.

Il est probable que la Basse-Egypte était plus civilisée; peut-être le Sud était-il plus viril, ou surtout plus guerrier. Pendant cette période de duarchie, les mythes d'Osiris, d'Horus et de Seth furent élaborés de plus en plus.

Dans la Basse-Egypte le treizième nome, celui d'Héliopolis, devait avoir une importance particulière dans ce domaine de la pensée. Il devait avoir une culture intellectuelle relativement développée et, longtemps avant la période dynastique, Héliopolis fut un facteur important dans les événements qui conduisirent à la conquête du Nord par les Shemsou-Hor, et à l'unification de l'Egypte. Le nom le plus ancien que nous connaissions d'Héliopolis est On⁹⁷ dont le nom rappelle que la ville avait été fondée par des *'iwntyw* ou peuple du pilier. On pense qu'ils étaient des Bédouins sémites, mais il se pourrait bien qu'ils aient été des Bédouins de race hamitique qui nomadisaient entre le Nil et la Mer Rouge. Nous savons que plus tard il y eut souvent guerre entre ces gens du pilier et les Egyptiens.

⁹⁷ *'iwntyw*, ωN, 𓂏.

A une époque très ancienne, ces gens du pilier établis dans le Delta sont distincts de ses autres habitants. Les Textes des Pyramides ne nous éclairent pas sur leur origine ni sur le rôle politique d'Héliopolis avant l'histoire, toutefois ils distinguent le nome d'Héliopolis (*Hk-ꜥd*) du Delta occidental.⁹⁸ Il est donc possible qu'Héliopolis ait été indépendant ou en tout cas différent au point de vue politique. L'étendard du nome héliopolitain, *hek-az*, semble avoir quelque analogie avec l'étendard Anzti (*'ndty*) du neuvième nome (Bousiris), ce qui s'explique par le fait que les Héliopolitains étaient adorateurs du pilier comme le peuple d'Anzti.

Il paraît certain que les habitants de la localité qui fut plus tard appelée On adoraient Atoum. Les envahisseurs nomades qui s'y établirent avaient leur propre étendard et leur propre dieu Re, dont le symbole était une pyramide *ben* ou une sorte de pilier *benben*. Les indigènes durent rester assez importants puisque Re ne put pas déplacer entièrement Atoum, surtout au début. Ce n'est que vers l'époque de la seconde dynastie que Re est vraiment suprême à Héliopolis.

Dès le début, Re est un dieu-soleil. Le culte du soleil est, comme nous le verrons plus loin, étranger à l'Égypte préhistorique et ne devient vraiment de première importance en Égypte, que vers la quatrième dynastie. Il était ou bien d'origine sémitique ou bien méditerranéenne. Peut-être venait-il d'un peuple arménoïde.


Pendant la période du développement de l'influence du peuple du pilier d'Héliopolis, les Shemsou-Ḥor gouvernaient dans le Delta comme au Sud, et leurs deux royaumes étaient très prospères. Le peuple de Seth avait dû se réfugier dans les déserts, ou tout au moins sur les frontières. Le peuple du pilier d'Héliopolis semble avoir intrigué avec les Shemsou-Ḥor de la Haute-Égypte qui étaient presque ses voisins. Leur dieu Re adopte la tête de faucon et on trouva qu'il avait beaucoup en commun avec le dieu Horus, qui était lui aussi solaire, quoiqu'avec moins de netteté. Toutefois, les chefs du peuple du pilier se rendaient bien compte qu'étant eux-mêmes beaucoup moins puissants que les Shemsou-Ḥor, ils ne pouvaient espérer de jouer, au début, un rôle politique très important. Etant, comme les premiers adorateurs d'Osiris relativement développés au point de vue de la culture intellectuelle, les adorateurs de Re s'adonnèrent au développement d'un système de théologie, qui eut

⁹⁸ T. P. Ut. 222.

une grande influence religieuse et politique, même avant la période dynastique, et surtout plus tard. Ils étudièrent l'astronomie et découvrirent le calendrier égyptien. Nous verrons plus tard comment ils élaborèrent la fameuse ennéade d'Héliopolis.

Avec le temps, les intérêts des Shemsou-Hor du Nord et du Sud devinrent de plus en plus différents. Le peuple du pilier à Héliopolis avait déjà fait cause commune avec les Shemsou-Hor de la Haute-Egypte. Quant au peuple de Seth, il n'avait pas oublié la défaite que lui avaient infligée les Shemsou-Hor du Delta, et quoique les Shemsou-Hor de la Haute-Egypte aient appartenu à la même race que ceux du Nord, il semble qu'il y ait eu comme une entente, sinon une alliance, entre les Shemsou-Hor de la Haute-Egypte et le peuple de Seth. C'est ainsi que l'on peut expliquer quelques-unes des allusions faites dans les textes à une relation fraternelle entre Horus et Seth. Ladite relation se comprend bien mieux à cette époque qu'à une date antérieure à l'arrivée d'Osiris en Egypte.⁹⁹

Entre-temps, la composition ethnique de la population du Nord changeait graduellement. Les Libyens envahissaient le pays par l'Ouest, les Sémites par l'Est, les Méditerranéens par le Nord. Le point de vue religieux et politique dut être transformé dans le royaume du Nord, et devenir de plus en plus différent de celui du Sud. C'est un peu comme ce qui arriva dans les Colonies Américaines au dix-huitième siècle et qui rendit inévitable un conflit avec la mère-patrie. Il semble que les Shemsou-Hor du Sud soient intervenus dans le Delta, pour y combattre l'invasion d'un peuple étranger avec qui les Shemsou-Hor de Bouto avaient fait cause commune. C'est pourquoi les Textes des Pyramides préservent le souvenir d'une époque où « les rois de la Basse-Egypte à Bouto » étaient considérés comme des ennemis.¹⁰⁰

Il y a assez longtemps, les égyptologues Amélineau et Petrie firent des fouilles dans une nécropole royale dans le désert, à l'Ouest des deux villes royales d'Abydos et de Thinis. Ils y trouvèrent les tombes des Shemsou-Hor de la Haute-Egypte qui précédèrent immédiatement Ménes, et de ceux qui régnèrent environ cinq cents ans après lui. On trouva six ou sept trous aux parois couvertes de briques, ne contenant aucune inscription. Puis on trouva une tombe avec le nom , Re ou Ro avec un faucon. C'était évidemment la

⁹⁹ Von Bissing, *Re-Heiligtum*, Bl. 18, 44 a—d.

¹⁰⁰ T. P. 1488.

tombe d'un des Shemsou-Hor, le premier roi d'Egypte dont nous ayions une inscription contemporaine. Il était peut-être le septième de sa lignée. Sa résidence royale était peut-être Thinis, puisqu'on l'avait enterré près de cette ville. Nous ne savons pourquoi on avait abandonné Nekhen comme résidence royale. Apparemment les Shemsou-Hor du vieux royaume de Thinis devinrent les chefs des Shemsou-Hor de la Haute-Egypte. Ce qui est certain, c'est qu'il y eut à Thinis une dynastie de rois dont le septième est Ro. Ce roi eut un successeur nommé Ke ou Ket dont on a trouvé le nom dans plusieurs inscriptions du désert, au delà de Thinis. On trouve le même nom à Nekhen,¹⁰¹ et aussi comme roi-faucon à Tarkhān.¹⁰²

A Hiérakonpolis on a trouvé dans le sanctuaire d'Horus des palettes d'ardoise et des masses d'armes de pierre blanche, sur lesquelles sont représentés deux rois appartenant, semble-t-il, à la même lignée que Ro et Ket. L'un est le « Scorpion »,¹⁰³ portant la Couronne Blanche de la Haute-Egypte. Il proclame sa victoire sur les Egyptiens (*rhy.tw*) et un peuple d'étrangers nommé « les Arcs ». ¹⁰⁴ Nous trouvons ici le premier signe du conflit préparé auquel on devait s'attendre depuis si longtemps. Le Scorpion adorateur d'Horus de la Haute-Egypte a défait le roi adorateur d'Horus du Delta (*rhy.t*) et ses alliés « les Arcs » (peut-être les Libyens).

On a trouvé aussi, dans le même sanctuaire d'Horus à Hiérakonpolis, certains objets provenant d'un autre roi Narmer, un des adorateurs d'Horus de Thinis et de Nekhen. Les deux objets les plus importants, appartenant à Narmer, qui aient été trouvés jusqu'ici ont été découverts à Nekhen. Ce sont une masse et une palette cérémonielles. Sur un côté de la palette on a représenté ce roi portant la Couronne Blanche et sur le revers portant la Couronne Rouge. Il y a là une preuve du succès des conquêtes du « Scorpion » dans le Delta. La palette ne prouve peut-être pas que Narmer régnait dans le Delta aussi bien que dans la Haute-Egypte, mais elle montre que la domination du Nord était au moins théoriquement dans l'apanage des rois du Sud.

¹⁰¹ Quibell, *Hierakonpolis*, I, pl. XXXIV.

¹⁰² Petrie, *Tarkhan*, I, pl. XXXI, 67.

¹⁰³ Son vrai nom nous est inconnu. On a trouvé aussi le faucon « Scorpion » à Toura près du Caire ; toutefois on n'a pas encore trouvé sa tombe. C'est lui le premier roi dont nous ayions le portrait.

¹⁰⁴ Quibell, *Hierakonpolis*, I, pl. XXVI.

On a trouvé à Abydos la tombe de Narmer et à Nekhen quelques objets remontant à son règne.¹⁰⁵ Nous ne saurions dire si Narmer régnait sur tout le Delta, comme il le prétend, quoique cela soit fort possible. En tout cas, il en conquît au moins une partie. Il s'est fait représenter sur la fameuse palette d'ardoise devant six chefs décapités du royaume du Harpon. Il fut aussi victorieux sur les Libyens.¹⁰⁶ Il semble bien que durant sa vie, il ait préparé l'union des deux pays, qui fut consommée et rendue permanente par son successeur Menes. Avant la fin de sa vie, Narmer comprit tout le parti qu'il y avait à tirer au point de vue politique de l'influence du peuple d'Osiris du Delta. Il fit de son mieux pour se le rendre favorable et se fit même représenter dansant devant Osiris¹⁰⁷ se rendant bien compte de la manière dont ce culte et sa mythologie devaient aider à unifier les deux pays.

Toutefois, c'est à Menes (Mena ou Men) que revient l'honneur éternel d'avoir réuni la Haute- et la Basse-Egypte sous un seul sceptre. Hérodote et Josèphe appellent Menes « le Thinite ». Avec lui, nous entrons dans l'histoire, et nous trouvons une documentation sérieuse des monuments datés, des palettes sculptées, sans parler de la pierre de Palerme. On a découvert deux tombes que l'on dit être la sienne, l'une à Naḳada¹⁰⁸ et l'autre à Abydos.¹⁰⁹ A son règne appartient aussi une image d'Horus en or trouvée dans un temple d'Hiéra-konpolis.¹¹⁰

Le système des dynasties historiques commence avec Menes. Sa première capitale fut Thinis. Il compléta la conquête du Delta commencée par le « Scorpion » et continuée par Narmer. Il sut employer la force des armes. Sur une masse d'armes de Menes, qui se trouve maintenant au Musée Ashmoléen d'Oxford, le roi s'est fait représenter comme ayant capturé 120.000 prisonniers, 400.000 têtes de gros bétail et 1.442.000 chèvres. Il sut employer aussi les moyens diplomatiques. Il épousa la princesse Neithotpe, pour contenter les Shemsou-Hor du Delta et leurs alliés les Libyens de l'Ouest.¹¹¹

¹⁰⁵ Petrie, *Royal Tombs*, II, p. 7; Quibell, *Hierakonpolis*, I, *passim*.

¹⁰⁶ *Ancient Egypt*, XV, 99 f.

¹⁰⁷ Quibell, *Hierakonpolis*, I, pl. XXVI, B.

¹⁰⁸ de Morgan, *Recherches sur les origines de l'Egypte*, Paris, 1896-1897.

¹⁰⁹ Petrie, *Abydos*, II, IV.

¹¹⁰ Quibell, *Hierakonpolis*, pls. XLI-XLII.

¹¹¹ Il est possible toutefois que cette princesse ait été une adoratrice de Seth venue du Sud, car on l'a enterrée dans le désert au delà d'Ombos.

Ayant unifié les deux royaumes des Shemsou-Ḥor et établi fermement son trône, Menes décida de fonder une nouvelle ville sur les confins de la Haute- et de la Basse-Egypte, d'où il pourrait avoir un facile accès aux deux parties du royaume. Cette ville eut un nom nouveau Mennofre (Memphis), mais son emplacement avait déjà été une agglomération de quelque importance dont le nom était « le Mur Blanc ». ¹¹² Plus tard, Memphis devint une grande ville et resta la capitale de l'Egypte de la troisième à la sixième dynasties. Près de là se trouvent les importantes pyramides de plusieurs rois de l'Ancien Empire. Toutefois, Ménès conserva sa capitale officielle à Thinis et non seulement ses successeurs de la première dynastie, mais ceux de la seconde conservèrent cette dignité à Thinis. Les capitales religieuses étaient Abydos et Hiérakonpolis. Ainsi Osiris et Horus eurent et gardèrent leur habitat dans la Haute-Egypte.

Menes prit alors le titre de « Seigneur du Vautour et de l'Uraeus ». Il était aussi le *Nepty*, le « double Seigneur », c'est-à-dire le Seigneur des Shemsou-Ḥor de la Haute-Egypte et des Shemsou-Ḥor de la Basse-Egypte, ou Horus du Sud et Horus du Nord. Plus tard, ce titre fut interprété comme voulant dire Horus et Seth. Menes était aussi « Roseau du Sud », et « Frelon du Nord » prenant en conséquence un titre combiné où le Sud a, comme il convenait, la priorité sur le Nord, *nsw-bit* (Roseau et Frelon). Il porta une double couronne, composée de la Couronne Blanche du Sud et de la Couronne Rouge du Nord.

En commémoration de cette union des deux pays, Menes établit une grande fête, « la procession autour du mur », que chaque Pharaon célébra, après lui, le jour de son couronnement. Le même jour, chaque Pharaon, imitant aussi Menes, célébrait une autre fête nommée « l'Union des Deux Pays ». En plus, les premiers Pharaons célébraient, tous les deux ans, une grande fête nationale en l'honneur d'Horus que l'on appelait la fête du « service d'Horus ». Enfin, le jour de son couronnement, chaque roi devenait maintenant l'incarnation du dieu de la guerre Horus. Il était, non seulement un des Shemsou-Ḥor, mais Horus lui-même.

L'union du Nord et du Sud est, au point de vue politique et religieux, l'événement le plus important dans l'histoire de l'Egypte, tout au moins dans sa première partie. Dès lors, le caractère des

¹¹² Sethe, *Menes und die Gründung von Memphis*, Leipzig, 1905.

Egyptiens ne changea que très peu. Nous avons vu comment, à l'époque préhistorique, des éléments libyens, sémitiques, nubiens et méditerranéens étaient venus modifier le stock primitif africain ou hamitique. Maintenant l'Egypte forme, au point de vue ethnique, une masse compacte qui a pu, bien que placée dans un pays qui n'a été rien moins qu'isolé dans le cours de l'histoire, résister, et demeurer essentiellement la même.

On a beaucoup discuté la date du commencement de la période dynastique. Nous suivons le système chronologique de Meyer. Ce dernier voudrait rabaisser la date de Ménès à 3200 avant J.-C., ou même peut-être 3000. Nous nous en tenons, pour le moment, à 3200, date moyenne entre l'ancienne date de Meyer, 3400 avant J.-C. et la date qu'il donne maintenant 3000 avant J.-C.¹¹³

Quant à la date de l'introduction du calendrier, les historiens avaient cru devoir la faire coïncider avec le lever de Sothis, à l'aurore du 19 juillet 4241 avant J.-C.¹¹⁴ Cette date doit maintenant être abandonnée pour le prochain début d'un cycle sothique, c'est-à-dire 2781 ou peut-être préférablement 2776 avant J.-C.¹¹⁵ Nous acceptons provisoirement cette date.

Le premier titre du roi, et le plus ancien, c'est-à-dire Horus, montre clairement qu'à l'Union des Deux Pays, les Shemsou-Hor avaient sur les peuples conquis, une suprématie indisputée. Seth avait été soumis, bien qu'il se soit montré capable encore de rétablir en partie son hégémonie, surtout durant la seconde dynastie. Mais Seth avait été soumis, surtout parce que les partisans d'Osiris, unis aux adorateurs d'Horus, avaient réussi à faire de cette soumission de Seth une alliance, forcée peut-être, mais néanmoins quelque chose de moins humiliant qu'une conquête pure et simple. Il est vrai qu'Horus ayant unifié les Deux Pays porta les deux couronnes et devint le « Seigneur des Deux Pays », en sorte qu'on en arriva bientôt à dire que l'Egypte entière était « l'œil d'Horus ». Mais on n'oublia jamais que Seth avait porté le titre de « Seigneur de la Basse-Egypte », et les Shemsou-Hor furent assez politiques pour associer Seth et Horus, de façon à s'assurer, d'une manière générale, la loyauté des adorateurs de Seth. Les dieux Seth et Horus étaient tous

¹¹³ E. Meyer, *Die ältere Chronologie Babylonien, Assyrien und Ägyptens*, Stuttgart, 1925, pp. 40 ss.

¹¹⁴ Breasted, *Hist. of Egypt*, p. 32.

¹¹⁵ A. Schorff, *Grundzüge der ägyptischen Vorgeschichte*, Leipzig, 1927.

les deux appelés les bien-aimés d'Horus (le roi).¹¹⁶ On les représente en face l'un de l'autre, Horus avec la Couronne Blanche, et Seth avec la Couronne Rouge, ou bien Horus avec la Couronne Rouge, et Seth avec la Couronne Blanche.¹¹⁷ L'épouse de Khafre s'appelait « celle qui voit Horus et Seth ». ¹¹⁸ On pourrait multiplier ces exemples.¹¹⁹ Tous les rois de la première dynastie furent des Shemsou-Hor et régnèrent à Thinis. Les adorateurs d'Osiris et le peuple du Pilier à Héliopolis étaient leurs alliés, les adorateurs de Seth un peuple soumis que l'on traitait aussi en alliés. Le successeur de Menes fut Zer (Athothi) dont la tombe fut plus tard regardée comme celle d'Osiris. Il fut suivi par Za (Kankanes) dont les successeurs furent Ouenehes et Den (Ousaphais). Ce dernier fut le premier roi Thinite qui, à notre connaissance, ait eu le titre *nsw-bit*, et ait porté l'uraeus sur la tête. Pendant sa vingt-deuxième année, il vainquit les Intiou du désert oriental. Son successeur fut Enezil Merpeba (Miebis). Les deux derniers rois de la dynastie furent Semerkhet Nekht (Semempses) et Ka Sen (Bienekhis).

La deuxième dynastie fut une période de guerres politiques et religieuses. Son second roi fut Reneb ou Nebre, dont le nom est, comme on le voit, théophore du nom de Re, que l'on trouve alors pour la première fois dans un nom de roi. On sait combien les noms théophores de Re sont communs plus tard chez les Pharaons. Ce nom royal montre que le dieu d'Héliopolis est devenu important. Le troisième roi fut Neneter ou Binitér (Binothes), durant le règne duquel les Shemsou-Hor durent combattre une révolte des adorateurs de Seth alliés à ceux de Re. Les révoltés furent soumis ¹²⁰ et Neneter victorieux manifesta son triomphe en insistant sur le fait qu'il était le roi du peuple de Seth. Le quatrième roi fut Peribsen qui remplaça Horus par Seth ¹²¹ et mit le culte de Seth en parité avec celui d'Horus. Le septième roi, Neferkere, a aussi dans son nom celui de Re. Le dernier roi de la dynastie fut Khennere (Kheneres) qui

¹¹⁶ Petrie, *A History of Egypt*, Tome I, Londres, 1899, p. 26*.

¹¹⁷ Quibell, *Hierakonpolis*, I, Archaic Objects, No. 197.

¹¹⁸ Firth and Gunn, *Teti Pyramid Cemeteries*, Le Caire, 1926, I, p. 89.

¹¹⁹ Pour une discussion complète des relations entre Horus et Seth, cf. H. Kees, *Horus und Seth als Götterpaar*, I et II, Leipzig, 1923-1924.

¹²⁰ On déduit ce fait d'une guerre contre Seth et Re de la légende d'Horus. (Cf. Naville, *op. cit.*) Toutefois, cette interprétation n'est pas certaine. Il se pourrait fort bien que le mythe soit ici une allusion à l'invasion du Sud par les Shemsou-Hor du Delta.

¹²¹ Petrie, *Royal Tombs*, II, pl. 22, No. 190.

prit le titre de « Pacificateur des Deux Faucons ». Après lui, nous n'entendons plus parler de rivalité entre Horus et Seth.

Le premier roi de la troisième dynastie est le fameux Khasekhemoui (Necherophes). Sous son règne, Memphis devient la capitale mais l'influence d'Héliopolis grandit encore davantage au point de vue religieux. Les prêtres d'Héliopolis sont maintenant des personnages très importants. Dans la titulature royale nous trouvons encore le nom d'Horus en même temps que celui de Seth, à moins que l'on ne trouve les deux Horus à sa place, dont l'un représente Seth. Après Khasekhemoui, l'animal symbolique de Seth n'est plus jamais employé au lieu d'Horus. Le deuxième roi de la dynastie est Zoser, qui construisit la célèbre Pyramide à étages de Sakkara. Il prend un nouveau titre, celui de *Re nouby*, Re qui remplace Horus.¹²² Ce nom se passe de commentaire. Depuis l'époque de Sanekht (Nebka), le troisième roi de cette dynastie, cela devient un titre permanent des Pharaons. Le septième roi de la dynastie est le célèbre Snéfrou. Sous son règne, il est évident que Re est maintenant suprême. C'est au temps de Snéfrou qu'on emploie le cartouche pour la première fois.

Khéfou est probablement le second roi de la quatrième dynastie, et non son fondateur. Il ajoute à la titulature royale les noms « Le Grand Dieu » et « Fils de Re », qui sont plus tard généralement employés. Le Pharaon est alors regardé comme l'incarnation de Re. Sous le règne de Khafre, le quatrième roi de cette dynastie, on construit le Sphinx qui représente le roi comme étant Re lui-même.

Pendant la cinquième dynastie, Re est toujours suprême. Horus est clairement d'importance secondaire. Plus tard, la suprématie de Re est menacée par l'importance croissante d'Osiris. Toutefois, le troisième roi de la cinquième dynastie, Neferirkere Kakaou, prend un second nom, le jour de son couronnement, pour exprimer son zèle tout particulier pour Re. Cela crée un précédent. Sous le règne de Memkaouhor, septième roi de cette dynastie, Horus semble avoir été entièrement assimilé par Re, tout au moins comme entité politique. Dans le nom du roi même, Hor prend la place de Re. Manétho nous donne ce nom sous la forme Menkheres, ce qui nous montre que pour lui le signe du Faucon était lu Re, parce qu'Horus et



¹²² Dans un texte de la période ptolémaïque, Horus prend ici la place de Re. (Cf. Moret, *The Nile and Egyptian Civilization*, p. 172, note 2.)



Re étaient maintenant la même divinité. Le neuvième et dernier roi de la cinquième dynastie est Unis, qui est le premier des rois nommés dans les Textes des Pyramides.



Notre étude nous paraît avoir démontré, tout au moins provisoirement, les résultats suivants. La civilisation de l'Égypte sous sa forme la plus ancienne se trouve dans la Haute-Égypte. Dans cette région, et à une époque préhistorique, le dieu suprême est Seth, qui est en partie indigène et en partie Libyen, comme d'ailleurs le groupe ethnique qui le vénère. À l'époque néolithique, l'Égypte est envahie par le Sud-Est par une race méditerranéenne venant probablement de l'Arabie, qui crée la seconde civilisation, celle que l'on trouve au Fayoum. Une partie de ces envahisseurs entre par l'isthme de Suez. Ce sont des adorateurs du Faucon. Plus tard, le Faucon ou Horus, se fixe dans le Delta occidental, où il devient suprême. Son peuple, les Shemsou-Hor, fait alliance avec les adorateurs d'Osiris dans le Delta oriental et forme ainsi un royaume unifié de la Basse-Égypte. Alors les Shemsou-Hor envahissent la Haute-Égypte, abaissent les adorateurs de Seth, et s'établissent à Nekhen dans l'Égypte méridionale. Nous avons donc deux royaumes des Shemsou-Hor, un au Sud, l'autre au Nord, indépendants l'un de l'autre. C'est alors qu'il survient un nouveau peuple dans le Delta. Il s'établit à Héliopolis. Ils vénèrent un pilier symbolique et adorent le dieu Re. Ce peuple est pur arménoïde ou mélangé de Sémites. Il vient peut-être même des îles de la Méditerranée. Il faut alliance avec les Shemsou-Hor de la Haute-Égypte. Après quelques années, les Shemsou-Hor de la Haute-Égypte aidés par les adorateurs de Re attaquent la Basse-Égypte et en font la conquête. Il en résulte une union politique du Nord et du Sud sous la domination des adorateurs de Horus. Toutefois ces conquérants n'ont jamais soumis complètement le peuple de Seth dans la Haute-Égypte, mais doivent faire alliance avec eux, comme avec le peuple de Re. À plusieurs reprises depuis la période de l'Union jusqu'à celle des Textes des Pyramides, Seth et ses adorateurs deviennent importants et puissants. Toutefois Horus demeure le dieu national, jusqu'à l'époque de la troisième dynastie qui marque celle du développement de la puissance de Re. Pendant la cinquième dynastie, Horus cède sur tous les points à Re, mais après la cinquième dynastie, Re doit à son tour partager la suprématie avec Osiris. Dès lors les deux grands dieux d'Égypte sont Re et Osiris.

II

HORUS AVANT LES TEXTES DES PYRAMIDES

Dans les textes nous trouvons plusieurs Horus. Nous devons donc nous demander si Horus est réellement le nom ou le titre d'un dieu. Il nous est impossible de répondre à cette question avec une certitude absolue. Le nom de *hr* veut dire « figure », « en haut », « sur », « avec », « à cause de ». Le mot *hr* « figure » est écrit . Le nom d'Horus, prononcé de la même manière, est écrit avec l'oiseau .

Quelquefois, il est écrit d'une manière plus détaillée  que l'on prononçait peut-être *hrw* « ce qui est au-dessus ». Notons ici que  que l'on lit *hr.t* veut dire « ciel » et que dans les Textes des Pyramides¹ on trouve Horus associé au ciel.

Il paraît bien que le nom d'Horus a été donné à plusieurs dieux. S'il signifie « face » ou « ce qui est au-dessus », il n'est évidemment qu'un titre. Toutefois, on écrit ordinairement le nom d'Horus avec l'idéographe de l'oiseau  qui semble n'avoir été lu que *hr* et n'avoir en réalité rien de commun qu'une certaine homonymie avec « figure », « au-dessus » et « ciel » que l'on écrivait .

Cet oiseau semble bien avoir été un faucon.² Il nous est impossible de trouver la raison pour laquelle certains dieux étaient représentés par des faucons. Était-ce parce qu'ils étaient associés au ciel ? Était-ce parce qu'en Egypte, au moins, on prononçait un des noms du faucon comme celui du « ciel » ? Quelle que soit la réponse à ces questions, il est démontré, ainsi que nous l'avons vu dans notre premier essai, que la première divinité de l'Egypte ancienne était un dieu-faucon, dont les adorateurs venus d'Arabie appartenaient à la race méditerranéenne. Plus tard, ce dieu-faucon fut adoré dans la Basse-Egypte, aussi bien que dans la Haute-Egypte. On ne saurait décider à l'heure actuelle s'il y avait un seul dieu-faucon. C'est toutefois ce que nous sommes tentés de croire. Ses adorateurs étaient nomades au début. Partout où ils s'installaient, même pour une courte période, ils dressaient l'enseigne de leur dieu et cet endroit devenait une

¹ Cf. T. P. 1264-74.

² V. Loret, *Horus le Faucon*, Bulletin de la Mission française, III, 1903, 1-24. Il est vrai que le nom du faucon est *byk*, qui n'a naturellement rien de commun avec *hr*.

ville du faucon. C'est ainsi que nous croyons devoir expliquer le fait qu'il y a plusieurs Horus. Leur multiplication même fut la cause du fait que le faucon devint le dieu par excellence, en sorte que dans l'écriture hiéroglyphique un faucon perché signifie « dieu », et le mot *ḥr*, Horus, devint synonyme du mot *ntr* « dieu ». ³ Il semble que le concept du faucon en appelait tout particulièrement à l'imagination religieuse des Egyptiens, puisque le dieu-faucon resta populaire depuis les temps préhistoriques jusqu'à la disparition de la religion égyptienne. ⁴

Comme il fallait s'y attendre, pendant cette longue histoire, le dieu Horus acquit beaucoup d'épithètes. Il est fort probable que peu de ces appellations sont plus anciennes que les Textes des Pyramides. Toutefois, quatre titres d'Horus sont souvent répétés ensemble dans ces textes, et on peut en conclure qu'ils sont sensiblement plus anciens. Ces quatre noms sont « Harakhte », « Horus des dieux », « Horus de l'Est » et « Horus du *šsm.t* ». ⁵ Ailleurs, nous voyons que ce dieu est nommé « Horus seigneur du ciel ». ⁶ Souvent aussi on trouve « Horus de Nekhen ». ⁷ On trouve aussi d'autres noms ici et là. Ils ont été réunis par Allen. ⁸

Certains titres d'Horus sont plus importants que d'autres. L'un des plus anciens est *Ḥor-wer* (Ἄροϋρις, Haroëris), « Horus le Grand ». Sous ce nom, Horus était adoré en plusieurs localités, à une époque très ancienne, en particulier à Létopolis. Des spéculations théologiques plus récentes développèrent le concept que l'on trouvait dans ce titre d'Horus, et firent de ce dieu le frère d'Osiris et de Seth, le fils de Re et d'Hathor, et d'après Plutarque, le fils de Geb et de Nout.

Horus est aussi appelé *Ḥor-akhti* (*ḥr yḥw-ty*) ou Harakhte, « Horus des deux horizons ». Sous ce nom, il est un dieu solaire. Ce titre est relativement récent, et pourtant on le trouve dans les

³ Loret, *Quelques idées sur la forme primitive de certaines religions égyptiennes servant à écrire le mot dieu*, Rev. Egypt., XI, 1904, 69-100. Quant au signe *ntr* « dieu », Loret conclut même qu'il était originellement le signe de la tribu du faucon, après toutefois que la tribu du faucon eût en partie oublié la signification de son emblème.

⁴ Th. Hopfner, *Der Tierkult der alten Ägypter*, Vienne, 1913, pp. 107 ss.

⁵ T. P. Ut. 325, 563, 479, 504 ss.

⁶ T. P. 888.

⁷ T. P. 925.

⁸ T. G. Allen, *Horus in the Pyramid Texts*, Chicago, University Press, 1916.

Textes des Pyramides. On peut en tracer le développement, sinon l'origine, à l'époque où Horus devint, jusqu'à un certain point, subordonné à Re d'Héliopolis. Le titre Harmakhis est parallèle à Harakhte. Il fut donné à Harakhte en tant que Sphinx, puisque ce dernier représentait Horus. Ce titre ne devint populaire qu'à une époque plus récente.

Le titre Harpokrates (*hr-p3-hrd*, Ἀρποκράτης) désignait Horus en tant que fils d'Osiris et d'Isis. Il est certain que Horus devint leur fils dès l'époque prédynastique où nous voyons Osiris de l'Est et Horus de l'Ouest conclure une alliance; toutefois le titre ne devint vraiment populaire qu'à l'époque hellénique.

Horus fut connu à une époque très ancienne comme Hor-somtwy (*hr-sm3-t3.wy*) ou Harsomtous, c'est-à-dire «Horus qui réunit les deux pays». Ce titre consacre en quelque sorte l'œuvre politique des Shemsou-Hor, leur conquête de la Basse-Egypte et leur unification du Nord et du Sud sous Ménès et ses successeurs immédiats.

Un des titres les plus anciens d'Horus était Horus Behdet (*hr bhdt.ty*), c'est-à-dire Horus de Behdet, dans la Basse-Egypte; ce titre fut donné plus tard à Horus d'Edfou. Horus Behdet unifia le Delta occidental, et comme il fit plus tard alliance avec Osiris, il en résulta que le Delta tout entier fut sous la domination des Shemsou-Hor. Alors, Horus combattit Seth de la Haute-Egypte et le repoussa dans le désert et sur la frontière. Horus devint alors le dieu de Nekhen, Nekheb et Edfou, où les Shemsou-Hor s'établirent.

Hori-yerti (*hr yr.ty*) «Horus aux deux yeux», ou comme on dit aussi, Hori-khenti-yerti, «Horus possesseur des deux yeux» est également un vieux titre d'Horus, plus ancien peut-être que celui d'Horus Behdet. Il réfère à Horus dieu de Létopolis, qui est peut-être le premier endroit où le peuple d'Horus s'établit après son entrée dans le Delta à l'époque préhistorique. Les deux yeux sont le soleil et la lune. A Létopolis, Horus fut connu aussi plus tard sous le titre de «Horus l'aveugle» (*hr hnt-yn-m3*).

En général, Horus est représenté par un faucon. Il y a toutefois quelques exceptions, telles que «Horus de *m3n*» qui a une tête de lion et Hori-thn (le brillant Horus) qui a quelquefois la tête d'un serpent. D'autre part il arrive que certaines autres divinités soient adorées sous le symbole du faucon, par exemple Khnoum, Sopd, Amon, Amon-Re, Osiris, Sokar-Osiris, Anoubis, Khons, et d'autres dieux et tout spécialement Onouris.

Le culte du dieu-faucon se trouve partout dans l'Égypte ancienne. Quelques-unes des catalogues de villes d'Horus sont seulement des listes assez récentes, mais dès l'âge même des Pyramides nous trouvons beaucoup de villes associées à Horus, telles que Létopolis, Bouto, Khemmis, Héliopolis, Hiérakonpolis et bien d'autres.

En Basse-Égypte nous avons déjà parlé de Létopolis où était l'habitat du vieux dieu-faucon,⁹ dieu de la guerre et frère d'Osiris. Ce dieu devint de bonne heure un dieu solaire, associé à Re. Dans le nome libyen d'Apis, Horus portait la plume d'autruche de l'Ouest libyen comme s'il eut été vraiment un dieu libyen. A Métélis, le nome du harpon, Horus triomphe du harpon à une époque très ancienne. A Athribis, le nome du « Grand Noir » (du grand Taureau noir) Horus Khenti-Khet devint le dieu de la capitale du nome. A Pharboethos, on adorait Hor-merti, Horus aux deux yeux, et à Sebennytyos, le faucon Anheret. A Sele dans l'Est, il y avait un sanctuaire d'Horus et aussi à Diospolis Parva. De Bouto, il fit sa capitale.¹⁰ A Bousiris, il fit alliance avec Osiris. Il avait aussi un sanctuaire en tant qu'Hor-Seped dans le nome arabe. On l'adorait aussi à Héliopolis.¹¹

Dans la Haute-Égypte, ses sanctuaires principaux étaient à Nekhen, Nekheb et Edfou. A Nekhen (Hiérakonpolis) on l'adorait comme faucon momifié et on le regardait comme le dieu de la Haute-Égypte. A Nekheb (Eileithyiaopolis) on l'associait, en tant que dieu royal, à la déesse-vautour Nekhebt. A Apollinopolis Magna (Edfou), il apparaît comme faucon ailé, l'Horus Behdet de la Haute-Égypte. A Hermonthis, il est, plus tard, associé au dieu-faucon et taureau de Mentou (Mont). A Koptos il est côte à côte avec Seth d'Ombos. Dans cette ville on les appelle « les deux dieux » (*ntrw*), et il est associé au dieu Min. A Dendérah, on le connaît comme Hor-behdet, associé à Hathor. On l'adore aussi à Cynopolis, Hipponon et Crocodilopolis. Horus est aussi dieu-faucon à Cousae et il y a même une légende qui l'y faisait naître. On l'adore à Hibis (Hnbw) où il a vaincu l'oryx. En plus de tous ces dieux locaux, il y a un « Horus méditerranéen » et un « Horus libyen », dont nous avons déjà parlé.

Au début, Horus était le dieu de la guerre. C'est par la guerre que les Shemsou-Hor s'emparèrent de la Basse-Égypte et plus tard

⁹ T. P. 1431 a.




¹⁰ T. P. 2190.

¹¹ P. T. 810.

de la Haute-Egypte. Il faut bien dire toutefois que les Shemsou-Hor savaient employer aussi la diplomatie, afin d'éviter des guerres dont l'issue était en doute, ou qui étaient inutiles. C'est certainement pour cette raison qu'ils s'allièrent au peuple d'Osiris. C'est par la force toutefois que les Shemsou-Hor de la Haute-Egypte conquièrent ceux du Nord, formant un seul royaume. Aussi dès l'époque du « Scorpion » de la Haute-Egypte, Horus est-il un titre royal.¹² Quand les deux pays furent réunis les Shemsou-Hor s'établirent à Nekhen-Nekheb où les rois dynastiques prirent « Horus » le nom divin, comme le premier de leurs titres. Horus devint le dieu patron de la dynastie. La forme la plus ancienne du titre le montre aussi clairement que possible, elle représente un faucon se tenant sur un étendard courbé, lequel est dressé au-dessus de la façade d'un palais. Vers le milieu de la première dynastie, l'étendard courbé disparaît, et il ne reste que le faucon se tenant sur la façade. Ce symbole ne change plus dès lors. Un autre titre royal représente un faucon se tenant sur le signe *nb* (noub). Ce symbole fait allusion à la victoire d'Horus sur Seth le *noubty*, c'est-à-dire Seth d'Ombos (noubt). Plus tard ce symbole fut lu « Horus d'or », par suite d'une confusion faite entre l'hiéroglyphe pour Ombos et l'hiéroglyphe pour « or ».¹³

De bonne heure, nous trouvons, chez Horus, un caractère solaire. Toutefois, cela n'a pas lieu avant la venue de Re, le dieu-soleil. C'est seulement lorsque les adorateurs d'Horus font cause commune avec ceux de Re, qu'Horus devient vraiment un dieu-soleil. Mais déjà, à l'époque des Textes des Pyramides, cette transformation a eu lieu et l'élément solaire prédomine chez Horus. Après cette alliance de Re et d'Horus, le soleil est représenté comme un faucon, et Re lui-même est représenté comme un homme à tête de faucon. Par la suite, on rattacha à Horus toute la série des mythes solaires. Un disque solaire ailé fut placé au-dessus de toutes les portes des temples afin qu'Horus pût chasser tous les esprits mauvais, de même qu'il avait expulsé Seth. Le dieu-faucon de la Haute-Egypte à Edfou devint un disque solaire ailé, et un double faucon. Horus de la Haute- et de la Basse-Egypte se trouve souvent représenté dans les temples du soleil.¹⁴ L'alliance de Re et d'Horus donna l'existence

¹² Quibell, *Hierakonpolis*, I, pl. XXVI, C 4.

¹³ , *NOYB*, « or » ; , *MEW*, Ombos ;  « Horus vainqueur d'Ombos »,

plus tard « Horus d'or ».


¹⁴ Von Bissing, *Re-Heiligtum*, Blatt II, 27 et Beiblatt B.

à un dieu solaire composé, Re-Harakhte,¹⁵ un dieu à tête de faucon. Le dieu-soleil avait un temple même à Bousiris dans le Delta.¹⁶

En tant que dieu-soleil, Horus prit une place importante dans la théologie et la mythologie de Seth. Dans les mythes, Horus est la lumière, Seth les ténèbres. Entre les deux, il y a un conflit perpétuel.¹⁷ Ailleurs, Horus représente le soleil et Seth la terre. Ailleurs, Horus représente le soleil et Seth les nuages, qui essaient de voiler sa lumière.

Horus devint fils d'Osiris de Bousiris après qu'il eut unifié le Delta occidental et eut accepté les offres d'alliance faites par Osiris. Horus, dieu de la guerre, et Osiris, patron d'une civilisation plus développée, s'allièrent pour unifier le Delta. Osiris devenant le père d'Horus, et Horus devenant le dieu royal. Le frère d'Osiris réussit à le faire périr, mais Horus le fils, vengea son père. Dans la relation qu'il y avait entre le fils d'Osiris et de sa parèdre Isis, la mythologie trouva une signification cosmique. Osiris est le dieu de la terre, Isis la déesse du ciel, et Horus le soleil. Naturellement, cet élément de la mythologie ne se développa qu'après qu'Horus et Osiris eurent fait cause commune au point de vue politique. Lorsqu'Horus devint fils d'Osiris et d'Isis son lieu de naissance fut fixé à Khemmis dans le Delta.¹⁸

Lorsque les prêtres d'Héliopolis devinrent importants, il se produisit un développement théologique remarquable. Le vieux dieu de la guerre, Horus, ne pouvait y échapper. La légende du conflit, qui avait eu lieu entre les Shemsou-Hor et les adorateurs de Seth, fut transformée par la mythologie et la théologie spéculative, de telle manière qu'on la reconnaît à peine. On développa de plus en plus ces données spéculatives. Les auteurs classiques, ou plutôt ceux qui les ont informés, n'ont pas échappé à cette tendance et ils nous ont laissé par exemple des raisons pour expliquer sa sainteté du faucon, où l'imagination a eu la partie belle.¹⁹ Ce développement spéculatif avait commencé dès avant les Textes des Pyramides. Horus était devenu le Dieu par excellence avant même l'époque

¹⁵ Le fait que Re et Horus sont pratiquement identifiés est montré par le signe , composé du soleil et de l'uraeus de Bouto.

¹⁶ Maspero, *Causeries d'Egypte*, Paris, 1907, pp. 327-333.

¹⁷ Maspero, *Etudes de mythol. et d'archéol. égypt.*, II, Paris, 1893, pp. 331 ss.

¹⁸ T. P. 1214.

¹⁹ Hopfner, *Tierkult.*, pp. 110 ss.

d'Unis,²⁰ et ses fêtes étaient des événements auxquels tous prenaient part et tellement importants qu'on les notait dans les annales pourtant très sommaires de l'époque.²¹

Parmi les premiers phénomènes naturels personnifiés par les Egyptiens, nous comptons le ciel, qui était connu comme étant la déesse Nout. Ses deux yeux étaient le soleil et la lune. Le plus important de ces astres était en Egypte le premier, qui fut identifié avec Re. Re devint même tellement important que les cieux devinrent seulement comme un décor pour rehausser sa magnificence. Les deux yeux de Nout devinrent donc les deux yeux de Re. Le soleil ou œil droit, resta le plus important et on considérait, en général, Re comme l'œil par excellence des cieux. Ainsi l'œil de Re était Re lui-même.²²

Le développement du panthéon égyptien par les théologiens d'Egypte eut comme conséquence la formation de généalogies, de hiérarchies, et d'assimilations de divinités. Parmi les anciens dieux d'Egypte, Re occupa une place prépondérante. Son œil était puissant. De ses larmes naquirent d'autres dieux, et l'œil lui-même fut déifié. Le substantif égyptien *yr . t*, œil, est féminin, comme on le voit par sa forme grammaticale, de sorte que l'œil de Re devint aussi naturellement une déesse. En Egypte, la puissance de la chaleur de l'œil de Re dispersa les orages, les nuages et la pluie²³ mais, dans les pays étrangers, cette même puissance brûlait et consumait les ennemis de l'Egypte. En tant que chaleur brûlante, l'œil de Re fut identifié avec la déesse Hathor, que l'on déclara être fille du dieu-soleil. Dans les pays désertiques, et tout particulièrement en Nubie, le même ciel était personnifié par Tefnout, la fille sauvage et cruelle de Re. Il y a ici une raison psychologique évidente. L'œil de Re était aussi regardé comme étant la déesse du feu, Satis, et aussi les déesses Bast et Sekhet, et enfin le serpent uraeus. Toutes ces divinités se développèrent en Haute-Egypte et en Nubie où l'œil de Re détruisait les ennemis de son peuple.²⁴

²⁰ Sethe, *Urkunden des Alten Reiches*, 150, 5 (Règne de Neferirkere).

²¹ La fête nommée « Culte d'Horus » est au temps de la première dynastie jugée assez importante pour être notée sur la pierre de Palerme.

²² Cela demeura vrai même à l'époque ptolémaïque, où Khons le dieu-lune fut nommé l'œil de Re, car Khons était regardé comme le soleil de la nuit.

²³ T. P. 500.

²⁴ Pour des détails sur l'œil de Re, cf. Sethe, *Zur altägyptischen Sage vom Sonnenauge, das in der Fremde war*, Leipzig, 1912. L'eau sécrétée par les glandes lacrymales de Re fut personnifiée par la déesse Meh-wrt.

Quant à Hathor, fille de Re, et son œil brûlant, elle devint la mère d'Horus.²⁵ Ainsi Horus, dieu local à son origine, puis dieu suprême de la Basse-Egypte, puis dieu rattaché à Re le dieu solaire, devint au point de vue mythologique, ou si l'on veut théologique, nettement et définitivement classé dans un système solaire. C'est par suite de la similarité qui existe entre le nom d'Horus et le mot *hr* « figure », que le dieu solaire Horus devint la face même des cieux. Là encore, il y eut développement théologique. Re lui-même ayant pris la place de la déesse céleste Nout, le dieu Horus continua naturellement à rester assimilé à Re. Il fut dit alors que ce sont les deux yeux d'Horus qui éclairaient les Deux Pays, ces deux yeux étant le soleil et la lune. Mais ici encore, comme nous l'avons vu pour Re, et bien que les deux yeux d'Horus soient souvent nommés dans les Textes des Pyramides²⁶ c'est l'œil d'Horus au singulier, qui joue un rôle prépondérant dans la religion de cette époque.²⁷

D'autre part, également à une époque très ancienne, comme nous l'avons vu plus haut, et pour des raisons également politiques, Horus était devenu le fils d'Osiris. La mythologie disait que, dans le conflit entre Horus et Seth, le premier fut blessé par le second et perdit son œil.²⁸ Le sacrifice de son œil fait par Horus pour son père Osiris devint le symbole de tous les sacrifices et, par conséquent, un des hiéroglyphes les plus sacrés, et puisque nos textes sont en général religieux, le symbole que l'on trouve reproduit le plus souvent, sur les monuments, à part le scarabée. Il ne faut pas demander au symbolisme et à la mythologie d'être logique et, par conséquent, ne pas s'étonner que ce ne soit pas l'œil gauche (la lune) qui soit devenu le symbole du sacrifice, mais l'œil droit, c'est-à-dire le soleil. De même que, dans l'église catholique romaine, le terme de « messe », pour une raison liturgique, et sans aucune base étymologique, est devenu le nom ordinaire du sacrifice non sanglant de l'Eucharistie, de même en Egypte, le nom « œil d'Horus » est devenu

²⁵ Le nom même d'Hathor (*ht Hr*) signifie, Maison d'Horus.

²⁶ T. P. 33, 69-71, 96, 103, 108, 583, 1240, etc. Un œil est blanc et l'autre noir (T. P. 33), ou un œil est lancé et l'autre vert (T. P. 96, 108).

²⁷ L'œil gauche, appelé quelquefois « le grand œil gauche » (T. P. 451, 453), est la lune (T. P. 123), l'œil droit est le soleil, ou Re.

²⁸ La mythologie nous donne ici, sous forme voilée, un phénomène cosmique, en l'espèce une éclipse de lune (cf. T. P. 1207 c, d), puisque c'est l'œil gauche qui est pris. D'ailleurs c'est Thot le dieu-lune qui guérit cet œil, en crachant dessus, et qui le remet en place.

le terme par lequel on désigne, presque universellement, le sacrifice.²⁹ Il y a toutefois une différence très sensible entre les deux termes liturgiques. La messe est le service religieux tout entier, tandis que « l'œil d'Horus » constitue généralement la matière du sacrifice. Ainsi « l'œil d'Horus » est le pain (T. P. 844), le vin³⁰ (T. P. 36), le fruit (T. P. 95), l'orge (T. P. 97), les céréales (T. P. 109), l'eau (T. P. 10), l'huile d'olives (T. P. 54), la bière (T. P. 39), le beurre et le fromage (T. P. 31), l'oie (T. P. 85), la viande (T. P. 84), la tourterelle (T. P. 86), le lait (T. P. 61), l'encens (T. P. 283), le nitre (T. P. 72), le cosmétique (T. P. 54), le lin (T. P. 1755), toutes sortes de douceurs (T. P. 100, 111), etc. Bref, le terme est employé pour toutes sortes d'offrandes sacrificielles.³¹

Tous les sacrifices étaient donc un « œil d'Horus » et « l'œil d'Horus » était Horus lui-même. En conséquence, l'offrande est le dieu lui-même présenté en sacrifice pour le défunt afin d'ourir sa bouche³² et de lui permettre de devenir une âme (*ba*).³³

Puisque « l'œil d'Horus » est Horus lui-même, il s'ensuit que le dieu Horus demeure dans le défunt,³⁴ il devient le défunt lui-même.³⁵ Il lui permet, pour emprunter le langage d'un texte plus récent, de « devenir l'œil brillant d'Horus ». D'autre part, le défunt devient un Osiris.³⁶ Le symbolisme s'accommode facilement de difficultés, si tant est qu'on les sentit. De même que le dieu Horus a servi son père Osiris, de même il remplit avec son œil³⁷ ce défunt qui est Osiris. On sait que dans les Textes des Pyramides, le défunt est toujours le roi. Quand on y déclare que « l'œil d'Horus » devient le défunt, cela veut dire que « l'œil d'Horus » devient le roi. Il s'ensuit que le roi, étant le chef de l'Etat et son symbole vivant, on peut appliquer le terme « œil d'Horus » au roi lui-même et au pays. La terre d'Egypte est donc l'œil d'Horus.³⁸ On déclare que

²⁹ Cf. T. P. 19, 20, 29, 31, 35, 36, 60, 64, 78.

³⁰ Cf. Brugsch, *Wörterbuch*, *ar-hor*, p. 103, et supplément, pp. 106-114.

³¹ Dans T. P. 1277, il semble que le terme soit appliqué à la pyramide du roi et à son temple mortuaire, qui étaient regardés comme une offrande faite au roi défunt.

³² Cf. T. P. 39, 63, 92, etc.

³³ Cf. T. P. 139, 579, 2075.

³⁴ Cf. T. P. 19, 21, 55, 831.

³⁵ Cf. T. P. 698, 976, 1147. Voir aussi T. P. 830 où la même idée se trouve, « l'œil d'Horus » est la tête du roi.

³⁶ T. P. 578.

³⁷ T. P. 21, 114.

³⁸ T. P. 1587-1596.

le dieu Horus a construit son œil, c'est-à-dire l'Égypte.³⁹ On en conclut que la couronne blanche et la couronne rouge qui représentent la Haute- et la Basse-Égypte sont les yeux d'Horus.⁴⁰ Les deux déesses Nekhat et Bouto, symbolisant elles aussi la Haute- et la Basse-Égypte sous la forme de deux serpents, on déclare donc que les yeux d'Horus sont les serpents du roi⁴¹ et « l'œil d'Horus » est un serpent.⁴²

On ne s'arrête pas là. Les offrandes pour les morts étant nécessaires pour le bonheur de la vie d'outre-tombe, on en arrive à dire que des offrandes similaires étaient nécessaires pour protéger le roi de son vivant, ces offrandes étant des protecteurs du roi⁴³ et sa puissance même.⁴⁴ Cette puissance est facilement personnifiée, comme devait l'être, ou presque, dans le judaïsme postexilique, la Parole divine. Ainsi « l'œil d'Horus » est conçu,⁴⁵ né chaque jour.⁴⁶ Il vit et parle au roi⁴⁷ et prend son trône devant lui comme étant son dieu;⁴⁸ il a des attributs, comme toute autre personne.⁴⁹ Bref, « l'œil d'Horus » a tellement d'importance et de réputation qu'on lui attribue une puissance spéciale, un pouvoir protecteur, une force salutaire, dont les rayons vivifiants donnent leur nourriture aux esprits célestes et amènent la création des choses et des êtres. A une époque plus récente, on attribua un œil puissant à d'autres dieux. Nou, Tem, Ptaḥ-Tenen, Amon-Re, etc., et même l'hypocéphale, devenu lui aussi un « œil d'Horus », devint, par là même, une source puissante de pouvoir magique et fut employé comme amulette.

Ainsi le terme liturgique « œil d'Horus » veut dire sacrifice, puis tout ce qui est sacrificiellement déterminé comme Horus lui-même, le défunt, le roi, l'Égypte, les « protecteurs » du roi, ou toute matière employée dans un sacrifice.⁵⁰

³⁹ T. P. 1589.

⁴⁰ T. P. 1459-1460. Cf. 261, 742, 1795. Quelquefois au lieu de blanc (*hḏ.t*) et rouge (*dsr.t*) on dit vert (*wḏ.t*) et noir (*km.t*) comme dans T. P. 33, 96, 901. Il s'ensuit que les offrandes sont appelées « l'œil blanc d'Horus » et « l'œil vert d'Horus ».

⁴¹ T. P. 1287.

⁴² T. P. 1456.

⁴³ T. P. 20.

⁴⁴ T. P. 51.

⁴⁵ T. P. 698. On déclare (T. P. 1832) qu'il jaillit de la tête du divin roi comme plus tard Athena de la tête de Zeus.

⁴⁶ T. P. 698.

⁴⁷ T. P. 2050, 758.

⁴⁸ T. P. 67, 57.

⁴⁹ T. P. 2090, 976, 451, 2072.

⁵⁰ Cf. S. A. B. Mercer, *The "Eye of Horus" in the Pyramid Texts*, J. S. O. R. IV, 1920, 29 ss.

Les Textes des Pyramides ont été rédigés pendant la cinquième et la sixième dynasties, mais déjà Horus est excessivement important dans la pensée et dans la vie religieuses de l'Egypte. Il a déjà environ cent épithètes, tels que « héritier de son père » (*yw^c-yt.f*),⁵¹ seigneur des hommes et des dieux (*nb-p^c.t ntr.w*),⁵² grand dieu (*ntr^c3*),⁵³ les deux dieux (*ntr.wy*),⁵⁴ celui qui préside sur Létopolis (*hnty hm*).⁵⁵ Il avait une douzaine de noms mythologiques, tels que « Horus, le fils qui a vengé son père » (*Hr s3 nd yt.f*).⁵⁶ Plus de cent fois dans les Textes des Pyramides on fait allusion à ses relations envers sa famille et d'autres dieux. En général, mais non pas dans tous les cas, il est fils d'Osiris,⁵⁷ et d'Isis.⁵⁸ On parle de lui environ trois cent fois, et de son activité qui le met en rapport avec d'autres divinités et le roi, près de deux cent fois. On mentionne « l'œil d'Horus » plus de quatre cent fois, et il y a environ soixante-dix autres références, en général mythologiques.⁵⁹ On s'est souvent demandé : Lequel des Horus est devenu dieu dynastique ? A notre point de vue, cette question ne se pose pas. Il n'y a jamais eu vraiment qu'un seul Horus, à qui l'on a donné beaucoup d'attributs, et que l'on a localisé en différents endroits et mis en rapport avec d'autres divinités également différentes. Horus le faucon, était le totem, si on peut employer ce terme, d'un groupe ethnique, peut-être originaire d'Arabie, et établi dans le Delta et la partie septentrionale de la Haute-Egypte. De très bonne heure, il fut rattaché à Bouto dans le Delta. « Le faucon » devint le titre du roi de Bouto, et ses successeurs furent appelés « ceux qui suivent le faucon », les Shemsou-Hor, nom qui fut aussi donné à leur peuple. Quand Horus et Osiris firent alliance, le Faucon devint aussi roi de Bousiris, et finalement, de tout le Delta. Lorsque les Shemsou-Hor conquièrent la Haute-Egypte, le Faucon devint son roi et résida à Nekhen-Nekheb-Edfou. Horus était maintenant Horus l'ancien (*Hr-wr*), Horus fils d'Osiris, Horus seigneur de la Basse-Egypte, et Horus seigneur de la Haute-Egypte. Les Shemsou-Hor, unis au peuple du

⁵¹ T. P. 316.

⁵² T. P. 895.

⁵³ T. P. 70.

⁵⁴ T. P. 1148.

⁵⁵ T. P. 810.

⁵⁶ T. P. 633, 1637.

⁵⁷ T. P. 22.

⁵⁸ T. P. 1214.

⁵⁹ Cf. Allen, *op. cit.*

Pilier, dont la ville principale était Héliopolis, et dont le dieu était Re, conquièrent leurs frères de la Basse-Egypte et unirent les Deux Pays. Horus devint alors Seigneur de l'Egypte unie, Horus royal. Ses rapports avec d'autres dieux devinrent nombreux. Sa guerre avec le peuple de Seth dans le Sud, son alliance avec le peuple d'Osiris dans l'Est, donnèrent naissance à une mythologie fort complexe, dont les données principales sont le meurtre d'Osiris par Seth, la naissance d'Horus, fils d'Osiris et d'Isis, et le conflit entre Horus et Seth. D'autre part, Horus devint aussi fils de Re et d'Hathor, évolua en un dieu solaire doué de nouvelles formes, de nouveaux attributs et de nouveaux titres. Il s'ensuivit que, même avant les Textes des Pyramides, les formes diverses du dieu, Horus l'Ancien, Horus le fils d'Osiris et d'Isis, Horus le vengeur de son père, Horus le dieu-soleil, fils de Re, devinrent chacune un dieu. Ces formes diverses d'Horus furent adorées séparément, comme si elles n'eussent eu rien de commun. Nous ne savons pas pourquoi Horus est représenté sous le symbole d'un faucon (*byk*). Deux choses nous paraissent certaines : la première, c'est qu'il n'y avait qu'un Horus, en plusieurs formes ; la seconde, c'est qu'Horus est le dieu égyptien le plus ancien qui nous soit connu, sauf peut-être Seth.

III

SETH AVANT LA PÉRIODE DES TEXTES DES PYRAMIDES

Seth est un des plus anciens dieux de l'Egypte. Dès l'époque préhistorique, il domine sur les habitants des déserts qui entourent l'Egypte et aussi en Libye. Peut-être était-il le dieu du peuple à qui nous attribuons la première civilisation de la Haute-Egypte. Si tel était le cas, il serait le plus ancien des dieux de l'Egypte. Avant et après l'arrivée de la seconde civilisation le peuple de Seth domine dans la Haute-Egypte. Seth devient donc le « Seigneur de la Haute-Egypte » (*nb 'bšm'*), titre qu'il porte dans les Textes des Pyramides.¹ Il semble que Seth ait été le premier dieu qui ait porté ce titre.

Seth naquit à Ššw² dans le Fayoum, bien que deux passages des Textes des Pyramides le fasse demeurer, à *Hn.t* (Hypsélis), le onzième nome de la Haute-Egypte.³ Il était fils de Geb et de Nut

¹ T. P. 204.




² Erman, *Ein Denkmal memphitischer Theologie* (Sitzungsber. d. preuß. Akad. d. Wiss., XLIII, 1911, Cc).




³ T. P. 734, 1269.

et devint l'époux de Nephthys. Après le développement du mythe du conflit de Seth et d'Horus, on prit plaisir à considérer Seth comme étant mauvais. On prit surtout l'habitude de parler de lui comme le seigneur des étrangers, c'est-à-dire des ennemis, bien que dès les temps préhistoriques, Seth ait été, comme nous l'avons vu, le dieu des habitants des déserts limitrophes de l'Egypte. Dès l'époque des Textes des Pyramides, cet aspect néfaste de Seth est connu, aussi bien que ses qualités favorables.⁴ En tant que mal personnifié, ce qu'il devint par la suite, Seth personnifia le principe de l'obscurité et de la nuit, et fut l'adversaire de la lumière.⁵

De même que nous avons vu qu'il est inutile de supposer l'existence de plus d'un Horus, il faut se garder de croire qu'il y eut deux Seth, l'un Egyptien, l'autre étranger d'origine. Il n'y eut qu'un seul dieu Seth, originaire du désert, et plus tard Seigneur de l'Egypte méridionale.

La forme originelle de son nom semble avoir été *sth*. Il y a toutefois des variantes *stš*, *sth*, *šwtj*, *stj* et *st*. La forme *stš*, aussi ancienne que *sth*, est peut-être due à la difficulté qu'il y avait à prononcer le son *h*. Plus tard le *h* s'affaiblit et devint *h*, d'où nous avons la transcription grecque Σηθ, qui est notre Seth. A l'époque hellénistique, on employait Typhon pour Seth. Depuis l'époque des Hyksos, on faisait aussi usage d'un synonyme sémitique Baal, que nous trouvons dans le mythe célèbre d'Horus d'Edfou, édité par Naville.

On a beaucoup écrit sur le sujet de l'animal symbolique de Seth, et la question n'est pas encore résolue.⁶ Les Egyptiens eux-mêmes l'oublèrent à une date très ancienne. Cet animal était appelé  *š* et l'ancien sanctuaire du culte de *š* était la ville *š-s-hṯf*.⁷ On trouve ce nom dès la seconde dynastie. Il est transcrit  ou . On le trouve sur des empreintes de sceaux de Perabsen et Khasekhemoui.⁸

L'animal associé le plus communément à Seth est le porc. Le mot « porc » est en égyptien    *š*. Newberry avait

⁴ *Ancient Egypt*, 1915, 5-10.

⁵ T. P. 370.

⁶ Citons récemment P. E. Newberry, *The Cult-animal of Seth*, Klio, XII, 1912, 397-401; L. Borchardt, Z. Äg., XLVI, 1910, 90, 91; G. Roeder, Z. Äg., L, 1912, 84-86.

⁷ Petrie, *Gizeh and Rîfeh*, pl. XIII.

⁸ Petrie, *Royal Tombs*, II, XXII, 178; XXIII, 199.

identifié d'abord l'animal de Seth avec le phacochère. Depuis, il a changé d'opinion, et y voit maintenant un porc sauvage.⁹ Dans le *Livre des Morts* (chapitre XCII), on déclare que Seth se transforme en porc noir. Plutarque dit aussi que les Egyptiens sacrifient annuellement un porc à Seth. On dit aussi qu'on sacrifiait un porc à Osiris, le jour où ce dernier avait été tué, d'après la tradition. Les Egyptiens tenaient les porcs en abomination, quoiqu'ils en eussent un très grand nombre. Ils semblent ne les avoir sacrifiés et n'avoir mangé de leur chair, que ce jour-là. Ils considéraient toutefois le porc comme sacré. Une légende plus récente rapportait que c'était sous la forme d'un porc noir que Typhon (ou Seth) avait mis à mal l'œil d'Horus.

On est tout d'abord étonné de voir que l'animal de Seth est représenté par les Egyptiens comme s'il ressemblait plutôt à un lévrier, avec des oreilles droites et une queue érigée et touffue. Newberry cite le témoignage de personnes qui ont vu le porc de basse-cour, lorsqu'il tourne à l'état sauvage devenir un animal maigre, à longues jambes ressemblant assez à un lévrier. En Irlande même, il existe une variété de porc, que l'on appelle « le lévrier-porc d'Irlande ». Beaucoup d'espèces porcines érigent la queue, lorsqu'elles sont irritées. On dit que le sanglier de l'Inde a au bout de sa queue des poils qui ressemblent aux plumes d'une flèche.¹⁰ Ainsi, bien que l'animal de Seth ait été nommé bœuf sauvage,¹¹ okapi,¹² gerboise, âne, oryx, ou antilope, crocodile, poisson et serpent¹³ et même déclaré être un animal fabuleux semblable à un sphynx, nous croyons que dans l'état actuel de nos connaissances, il est préférable de dire que c'était fort probablement un porc.

On associait toujours Seth avec le désert, les frontières de l'Egypte et les pays étrangers, tout particulièrement la Libye. Les Libyens habitaient alors, non seulement à l'Ouest du Delta, mais aussi le long de la frontière occidentale de l'Egypte, dans la chaîne d'oasis

⁹ *Ancient Egypt*, 1922, p. 44.


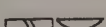



¹⁰ Newberry, *Ancient Egypt*, 1922, p. 44.

¹¹ Mariette, *Dendérah*, IV, 73, 3^m.

¹² W. Max Müller, *Egyptian Mythology* (*Mythology of all Races*, Vol. XII), Boston, 1918, p. 103, note 35. Toutefois les oreilles de l'okapi ne sont pas du tout semblables à celle de l'animal de Seth. Cf. aussi Wiedemann, *O. L. Z.*, 1902, pp. 220-222.

¹³ Cf. Kees, *Seth* (Pauly's Real-Enzyklopädie), II. Reihe, IV. Halbband, Stuttgart, 1923.

qui se prolonge jusqu'à l'Ouest de la Nubie.¹⁴ Les Libyens appartenant à la branche africaine ou hamitique de la race méditerranéenne, étaient apparentés aux Egyptiens. Au début de l'histoire, ils étaient relativement purs de mélange avec des races étrangères. Ils avaient la peau blanche, les yeux bleus, la chevelure plutôt blonde, ils étaient grands et forts, et mieux musclés que les Egyptiens. Durant toute l'histoire égyptienne, on les voit prendre intérêt à l'Egypte, souvent même avec une intensité gênante pour les habitants de ce pays. On suppose, non sans raison, que les plus anciens royaumes du Delta occidental étaient, en grande partie, des royaumes libyens, en particulier le royaume de Saïs aux flèches croisées et celui de Iment dans le Delta occidental. Dans un temple de Saïs, il y avait un emblème de la déesse Neit. Cet emblème était parfois tatoué par les Libyens sur leurs bras. L'huile d'onction des rois et des dieux que l'on trouve mentionnée des les monuments Thinites, peut-être en souvenir des chefs libyens, les Hatiou,¹⁵ s'appelait *h't.t.*, la Libyenne.¹⁶ « Les Boumérangs » qui dominaient à Létopolis¹⁷ en Haute-Egypte étaient des Libyens qui s'y étaient établis. Horus lui-même s'appelait, au début, dans le Delta occidental, « le Libyen qui lève le bras ». Ce n'est donc pas sans raison que le panthéon de Carthage, qui n'est sémitique qu'en partie, a tant de similarités avec le panthéon de l'Egypte.

Nous sommes donc convaincus que Seth était un dieu libyen. Un des dieux de la Libye s'appelait   , c'est-à-dire, « ʒ seigneur de la Libye », ¹⁸ ce qui est une autre manière d'écrire le nom de l'animal de Seth  . D'autre part le dieu ʒ est écrit en hiéroglyphe parfois avec une tête d'homme et parfois la tête de l'animal de Seth.

Le sanctuaire principal de Seth était à Ombos (Ballas), l'ancienne Noubt, en face de Koptos. Seth était souvent, et cela, à une haute époque, appelé « celui de Noubt », ¹⁹ et aussi, comme nous l'avons déjà dit, « Seigneur de la Haute-Egypte ». ²⁰ Ce titre convenait très bien

¹⁴ Cf. A. Scharff, *Vorgeschichtliches zur Libyerfrage*, Z. Äg., LXI, 1926, pp. 16 ss.

¹⁵ Borchardt, *Das Grabdenkmal des Königs Sahuré*, II (Texte), p. 73.

¹⁶ T. P. 450.

¹⁷ T. P. 908.

¹⁸ Borchardt, *op. cit.*, pp. 74 ss.

¹⁹ T. P. 370 b, 1145 b, 1667 a.

²⁰ T. P. 204.

à un dieu libyen, puisque Noubt se trouvait près du point de départ d'une importante route de caravanes conduisant aux oasis de l'Ouest. Nous ne serons donc pas surpris de voir que l'emblème de la déesse Neit, Libyenne d'origine, est peint sur la poterie préhistorique de Noubt.²¹

Un des plus anciens sanctuaires de Seth était à Hypselis dans le onzième nome de la Haute-Egypte. La capitale de ce nome s'appelait Shashetep (puisse l'animal de Seth donner la paix).

Il y avait là un centre important du culte de Seth et certains textes en parlent même comme étant « le temple » de Seth.²²

L'enseigne du onzième nome était l'animal de Seth. Celle du cinquième nome de la Haute-Egypte était le faucon avec l'animal de Seth.

Bien que le nom de *Ššw* ne se trouve pas dans les sources provenant de la plus ancienne période, on peut supposer qu'alors c'était déjà le nom d'un sanctuaire important de Seth.²³ Cette cité se trouvait dans la région du Fayoum.²⁴

En tant que « Seigneur de la Libye », nous trouvons, à l'époque Thinite,²⁵ Seth demeurant au Sud de l'oasis d'El-Kharge où on l'adorait.

On croyait autrefois que Seth était, à l'origine, un dieu de la Basse-Egypte. Nous savons maintenant que Seth était un dieu de Libye et de la Haute-Egypte. Toutefois, il a toujours eu quelque relation avec la Basse-Egypte. On montrait dans le Delta même l'endroit, où, d'après la tradition, avait eu lieu le conflit entre Horus et Seth. Seth portait le titre de « Seigneur de la Basse-Egypte » non seulement à une basse époque, mais aussi à une période très ancienne. Dans le Delta oriental, on adorait Seth sous le nom de Baal, près de Péluse, peut-être à l'ancien emplacement d'Avaris.

À l'époque préhistorique, Seth avait toute la Haute-Egypte comme sa zone d'influence. Mais avant même la période dynastique, il en avait été chassé par les Shemsou-Hor, mais non pas complètement vaincu. A tel point que, pendant la deuxième dynastie, un adorateur

²¹ Petrie, *Naqada*, LXVI, 10, etc.

²² T. P. 1269, 1904 b.

²³ Gauthier-Jéquier, *Fouilles de Licht*, figures 33-37; Erman, *Denkmal Memphis. Theol.*, Cc.

²⁴ *British Museum*, Stele No. 79.

²⁵ Seth, dans Borchardt, *Grabdenkmal des Saburê*, II, 74.

de Seth devint roi et, déjà même pendant la première dynastie, une des reines s'appelait « celle qui voit Horus et Seth ».²⁶

Le cinquième roi de la deuxième dynastie, Perabsen, se déclara adorateur de Seth, remplaçant Horus sur la façade-symbole du palais par l'animal de Seth. Perabsen proclama donc Seth « Seigneur de la Haute-Egypte ».²⁷ Le sixième roi Khasekhemoui qui fut, comme son prédécesseur, enterré à Abydos,²⁸ plaça ensemble sur cette façade symbolique, l'animal de Seth et le faucon d'Horus. Il semble donc qu'un compromis ait été atteint et que l'on ait, pour des raisons politiques, associé les deux dieux, afin de manifester l'alliance des deux groupes religieux. Nous avons d'ailleurs une scène du temps de Khasekhemoui, qui représente la déesse-vautour de Nekheb réunissant pour le roi, les plantes symboliques du Nord et du Sud de l'Egypte pour montrer que la sécession était maintenant terminée. Après Khasekhemoui, Horus est de nouveau suprême, et Seth ne retrouve sa gloire passée qu'au temps des Hyksos, et de nouveau, à l'époque de Ramses II.

Le sanctuaire originel de Seth était Noubt dans la Haute-Egypte. Nous avons déjà vu que Bouto dans la Basse-Egypte était le sanctuaire primitif d'Horus. Après les conquêtes politiques d'Horus dans le Sud qui firent de lui le dieu de la Haute-Egypte aussi bien que de la Basse-Egypte, il en résulta entre les titres des deux divinités une confusion tellement profonde que les égyptologues d'aujourd'hui sont très en peine de décider avec certitude quels sont les titres réciproques d'Horus et de Seth. Selon certains d'entre eux, Horus et Seth étaient à l'origine des dieux de la Haute-Egypte.²⁹ Cette opinion est celle que l'on trouve dès la période du Moyen Empire où nous trouvons par exemple cette formule « Horus et Seth les deux grands (dieux) qui sont dans le pays du Sud t'ont purifié ».³⁰ Mais, en général, comme nous l'avons dit, ces deux dieux sont séparés et Horus est dieu du Nord, et Seth du Midi de l'Egypte. Toutefois, ce partage n'était pas universellement accepté. A l'époque de Mentouhotep III on dit que l'Egypte du Sud est à Horus et

²⁶ Petrie, *Royal Tombs*, II, pl. XXVII, 96, 128, 129.


²⁷ T. P. 204.

²⁸ Petrie, *Royal Tombs*, II, pp. 11-12.

²⁹ Blackman, *Some Middle Kingdom Religious Texts*, Z. Äg., XLVII, 1910, 126 ss.; Davies-Gardiner, *Tomb of Amenemhet*, pl. 46, p. 107.

³⁰ Blackman, *op. cit.*, p. 126.

l'Égypte du Nord à Seth.³¹ Sesostris I change cela. Dans la scène du couronnement du temple de Deir-el-Bahari, Horus représente le Nord et Seth le Sud.³² Un texte récent, conservé sur un monument de Shabaka, un Pharaon de la vingt-cinquième dynastie, nous dit que c'est Geb qui a donné la Haute-Égypte à Seth et la Basse-Égypte à Horus.³³ Mais cette tradition remonte aux Textes des Pyramides (T. P. 480).

Les formules *nb.wy* et *ntr.wy* s'appliquaient au début à Horus comme dieu de la Haute- et de la Basse-Égypte. Cela est prouvé par le fait que ce sont deux faucons côte à côte (ou deux piliers -*ntr*) qui représentent les « deux seigneurs » ou les « deux dieux ». Plus tard quand Seth devint puissant dans la Haute-Égypte, et peut-être même déjà auparavant quand les Shemsou-Hor, après l'avoir vaincu, désirèrent l'alliance de son peuple, *nb.wy* représente Horus et Seth. On trouve alors les deux symboles ensemble . Plus tard on trouve le dieu bicéphale Horus-Seth.

Il n'y a aucune raison de douter que le dieu Horus et le dieu Seth étaient amis avant l'arrivée d'Osiris dans le Delta. L'alliance d'Horus et d'Osiris amena une inimitié réciproque. Il est probable qu'Horus et Seth redevinrent amis temporairement, après l'union du Nord et du Sud, sous la première dynastie, et de nouveau, après la seconde dynastie, quand Re commença à devenir vraiment trop puissant. Néanmoins le plus ancien exemple d'un symbole de l'union des deux pays (*sm3-t3 wy*) se trouve au temps de Mentouhotep III de la onzième dynastie.³⁴ Plus tard on trouve fréquemment Horus et Seth associés ou collaborant. Quelquefois Horus et Seth ensemble portent la double couronne. Le sarcophage de Seti I de la dix-neuvième dynastie nous montre Horus et Seth comme frères. Ailleurs, on leur donne cette appellation.³⁵ Au couronnement de Seti I, les deux dieux sont représentés purifiant ensemble le roi.³⁶ A la fête

³¹ Cf. *Papyrus Sallier*, 4, IX, 7.

³² Naville, *Deir-el-Bahari*, III, pl. 64.

³³ Erman, *Denkmal memphit. Theol.*, A a, A b, 10 b, 11 b, 12 a, 12 b. Von Bissing croit que la confusion entre les deux pays, Nord et Sud, remonte à une date très ancienne. (*Re-Heiligtum*, p. 9, Rem. 69.) De plus Horus représente quelquefois l'Ouest et Seth l'Est. (Borchardt, *Grabdenkmal des Sahurê*, II, pl. 5.) Dans les Textes des Pyramides, l'Est est attribué à Horus, T. P. 152 ss.

³⁴ *Annales du Service*, XVII, 1917, p. 227 et pl. 1.

³⁵ Gardiner, *Egyptian Hieratic Texts*, I, Leipzig, 1911, p. 8*, note 2.

³⁶ L. D. III, 124 d; Capart, *Rec. de Mon.*, I, p. 39.

de Séd, on trouve les deux dieux ensemble ; on les regarde comme les deux protecteurs nord-égyptiens de la royauté. Plus tard encore on trouve deux faucons ensemble (Horus et Seth) sur un même étendard.³⁷ Dans le temple de Ptah à la frontière de la Haute- et de la Basse-Egypte, et à Memphis même, on trouve Horus et Seth regardés comme des amis.³⁸ Horus et Seth ou Horus-Seth devinrent la formule de la divinité du roi. Cette association amicale d'Horus et de Seth alla plus loin. Lorsqu'on décrit les villes d'Horus comme étant dans les cieux, celles de Seth sont déclarées être sur la terre ou dans la région au-dessous de la surface terrestre. Mais quelquefois on partage entre les deux dieux le ciel étoilé lui-même.³⁹ D'une manière générale, quand l'influence étrangère est puissante, Seth est honoré davantage ; quand l'influence indigène est incontestée, Horus a l'hégémonie.

Au début, Seth n'avait rien de commun avec Osiris. Après l'alliance conclue par Horus avec ce dernier, Seth lui aussi entra en relations avec Osiris. Toutefois l'inimitié entre Osiris et Seth doit être fort ancienne et bien établie puisque les Textes des Pyramides font souvent allusion au meurtre d'Osiris par Seth.⁴⁰ On y parle aussi de la vengeance d'Horus sur Seth⁴¹ et du verdict des dieux à Héliopolis.⁴²

Dans le système de théologie élaboré par les prêtres d'Héliopolis, Seth et Osiris sont frères, et de même qu'Isis et Nephthys, sont les enfants de Geb et de Nout.⁴³

Ces prêtres d'Héliopolis firent de Seth un dieu atmosphérique et lui donnèrent un rôle dans la lutte de Re avec le serpent Apophis. Comme dieu étranger il était déjà le dieu de la pluie et des orages et symbolisait le conflit entre le désert et les terres cultivées. C'était le début de la décadence de Seth qui en fit un principe mauvais et un ennemi des dieux. Dans les textes récents, Seth est l'ennemi des dieux et nommé tel dans les écrits magiques et les talismans.

Ainsi l'histoire de Seth nous conduit à la période préhistorique en Egypte, où il est le dieu indigène des créateurs de la première

³⁷ Brugsch, *Dict. géogr.*, 1374.

³⁸ Erman, *Denkmal memphit. Theol.*, Cg.

³⁹ Chassinat-Palanque, *Fouilles d'Assiout*, pp. 38, 56.

⁴⁰ T. P. 972, 1033, 1500, etc.

⁴¹ T. P. 649 b.

⁴² T. P. 957.

⁴³ Cf. T. P. 1655.

civilisation de la Haute-Egypte. Sous sa domination, on organise et on prospère. Il y eut dans la partie Nord de la Haute-Egypte une seconde civilisation qui jusqu'à un certain point en vint à reconnaître elle aussi les droits divins de Seth. Dans le Delta, le dieu guerrier Horus s'était établi. Le peuple d'Horus et les Libyens adoreurs de Seth étaient voisins et amis. L'invasion d'Osiris venant de l'Est changea tout cela. Il s'allia à Horus et en fit son fils. Il y eut aussitôt inimitié entre Seth et le nouveau venu. Horus prit le parti de son père. Les Shemsou-Hor attaquèrent les adoreurs de Seth, les battirent et les chassèrent vers la frontière ou dans les déserts. Le peuple du Pilier, venu aussi de l'Est, s'établit à Héliopolis et s'allia aux Shemsou-Hor qui avaient conquis la Haute-Egypte. Les alliés conquièrent le Delta et unifièrent les deux pays. Ce peuple du Pilier était civilisé et instruit. Ses théologiens rédigèrent les légendes du passé sous la forme de mythes, faisant de Seth le vilain de l'histoire. Ce dieu fut considéré de plus en plus comme un étranger, un ennemi, le meurtrier de son frère, l'adversaire du dieu-soleil Re, le dieu des orages, jusqu'au moment du déclin du Nouveau Royaume, où on l'abhorre et où on enlève son nom des monuments. Quel contraste maintenant, Horus le fils idéal, et son « frère » Seth, un meurtrier, Baal, Typhon!


IV


OSIRIS AVANT L'EPOQUE DES TEXTES DES PYRAMIDES

La légende d'Osiris, de sa vie, de sa mort, de sa résurrection et de la vengeance d'Horus est bien connue. On ne l'a pas encore trouvée dans un texte égyptien, mais elle nous a été conservée par Plutarque dans son livre fameux, *De Iside et Osiride*.¹ Aucun dieu égyptien n'a été aussi populaire qu'Osiris. Depuis la préhistoire jusqu'à la disparition de la religion égyptienne Osiris a été adoré en Egypte. S'il est vrai que son culte fut moins important depuis la sixième jusqu'à la dixième dynastie, il eut un renouveau d'activité pendant la onzième et la douzième. Le culte d'Osiris devint particulièrement important pendant la dix-neuvième, la vingt-deuxième et la vingt-sixième dynasties.

¹ Texte grec et traduction latine dans l'édition Didot des *Scripta Moralia*. Traduction anglaise de Squire, *Plutarch's Treatise of Isis and Osiris*, Cambridge, 1744.









Au début de la période historique, la doctrine osirienne est complètement formée, bien qu'elle n'ait pas encore absorbé les autres dieux de l'au-delà. Notre source littéraire la plus ancienne se trouve dans les Textes des Pyramides, mais nous avons toute raison de supposer que la religion osirienne, qui changea si peu après eux et jusqu'à l'époque ptolémaïque, avait fort peut changé auparavant. Les Textes des Pyramides et Plutarque se complètent mutuellement. Par exemple les Textes des Pyramides ne nous disent rien du coffre dans lequel Osiris fut placé après sa mort. Tout ce que les Textes des Pyramides nous disent c'est qu'Osiris fut mis à mort² et un document tout aussi ancien nous dit même qu'il avait été noyé.³ Les Textes des Pyramides sont remplis d'allusions à Osiris. Nous trouvons des allusions à ce dieu pendant la quatrième dynastie. Une plaquette de bois de la première dynastie, que se trouve actuellement au British Museum, représente le roi dansant devant un dieu qui se tient au sommet d'une série de marches. Ce dieu ressemble beaucoup à Osiris qui d'ailleurs est appelé dans un Texte du Nouveau Royaume « le dieu au sommet des marches ». Tout ceci confirme notre assertion que le culte d'Osiris s'était développé plusieurs siècles avant la première dynastie, et nous explique comment pendant la cinquième dynastie, c'est-à-dire, l'âge des Textes des Pyramides, ce culte a profondément influencé la religion égyptienne toute entière.

A une date aussi ancienne que l'origine du nom du nome de Bousiris — quelque soit cette date — Osiris était le « Seigneur de *Dd.t* », , l'Anzti de l'ancien nome oriental. Dans les Textes des Pyramides, Osiris est le grand dieu de l'au-delà et des morts. Quelle transformation depuis le temps où il était un roi guerrier venu de l'Orient et envahissant le Delta!

L'orthographe commune du nom d'Osiris est , que l'on transcrit *w's'tr*. On trouve ce nom en copte sous les formes **OYCIPE** et **OYCIPI**, en araméen il est écrit אִסִּיר et אִסִּר, et en grec Οσιρις. On serait tenté de le comparer avec la racine sémitique qui se trouve en hébreu sous la forme אָשַׁר « aller droit », « déclarer heureux » et אִשָּׁר « bonheur », surtout lorsqu'on compare avec le

² T. P. 1256, 972.

³ Stèle 797, lignes 19 et 62, maintenant au British Museum. Cf. Breasted, *Development of Religion and Thought*, p. 25.

nom toutefois plus récent  *wn-nfr* « l'être bon », « faire apparaître ce qui est bon ». A une époque plus basse, on écrit quelquefois  à la place de . Pour cette raison Brugsch⁴ avait cru que le dieu Osiris avait été solaire à l'origine. Cette hypothèse n'explique pas toutefois la forme la plus ancienne du nom. A vrai dire, les Egyptiens n'en savaient pas plus long que nous sur le sujet de l'étymologie du nom d'Osiris. Diodore, qui est souvent bien informé, nous dit qu'il signifie « celui qui a beaucoup d'yeux ». Plus récemment, Jablonski en trouve l'explication dans le copte  et  « faire beaucoup », et Sharpe dans le copte  et  « crier beaucoup ». Littéralement la signification la plus ancienne de  est *iry*, « faire, créer, préparer », et *is.t* ou *s.t* « siège, trône ». Il pouvait bien y avoir ici une allusion à Osiris comme ayant été originellement un roi, celui qui a pris, ou fait un trône, ce qui est très compatible avec ce que nous connaissons de l'histoire primitive d'Osiris.⁵

Comme nous l'avons dit plus haut, Osiris était le successeur d'un dieu plus ancien encore, Anzti de l'Est, l'*ity* ou prince, « le chef du nome oriental ». Le plus ancien symbole d'Osiris était le *Dd*, un cyprès coupé ou émondé. Son premier sanctuaire dans le Delta était *pr w'sir nb Dd* (Bousiris). Osiris avait été un roi, que l'on considérait comme le protecteur et le berger de son peuple. Cette tradition nous est même rapportée par Plutarque et Diodore.⁶

C'est à Bousiris qu'Osiris fit alliance avec Horus et qu'Horus devint son fils. Dans la ville de *pr hbt* que l'on appelait aussi *ntr*, la divine,⁷ que les Grecs nommèrent Iseion et dont le nom moderne de Behbeit rappelle encore l'ancienne sainteté, il régnait alors une reine, nommée Isis, avec qui le roi Osiris conclut une alliance politique et un mariage. C'est elle que l'on déclara être la mère d'Horus. Pour une raison que nous ignorons il y eut conflit entre Osiris et Seth le Libyen. Seth réussit à mettre à mort Osiris qui d'ailleurs ressuscita et fut alors adoré comme dieu, régnant dans le ciel comme seigneur de justice.

Le mythe de la mort de la résurrection d'Osiris a eu une répercussion extraordinaire dans l'histoire religieuse de l'Egypte et

⁴ *Religion und Mythologie*, p. 81.

⁵ Voir aussi Erman, *Zum Namen des Osiris*, Z. Äg., XLVI, 1910, p. 92-95.

⁶ Plutarque, *op. cit.*, § 13; Diodore, I, 15. ⁷ T. P. 2188, 1268.

même de l'humanité. Au début de la période dynastique, la mort du roi fut comparée à celle d'Osiris le roi idéal. On en conclut que, de même qu'Osiris est ressuscité et règne dans le ciel,⁸ de même le roi ressuscite et monte au ciel. A l'époque de la cinquième dynastie, et probablement auparavant quoique les sources nous manquent, le roi défunt est appelé Osiris. Après la sixième dynastie ce privilège s'étend ; tous les chefs défunts sont appelés Osiris. Après la dix-huitième dynastie, le commun des mortels est appelé Osiris. Tous les hommes peuvent alors ressusciter et monter au ciel.

Mais entre-temps la suprématie de Re est devenue de plus en plus évidente⁹ et les prêtres d'Héliopolis ont déjà annexé Osiris à l'époque de la cinquième dynastie et lui ont trouvé une place bien déterminée dans leur panthéon systématisé pour la plus grande gloire de Re. Osiris ainsi assimilé dût modifier jusqu'à un certain point la théologie héliopolitaine, mais il fut certainement transformé en partie par elle. Re étant le dieu du ciel, Osiris devint le dieu des morts et de leur demeure souterraine.¹⁰ Cette transformation était facile. Osiris était déjà le roi idéal. On lui délégua l'office judiciaire du dieu-soleil. Il fut le juge des morts, un juste juge, le créateur même de la justice, et le monarque du royaume des défunts. Dans le système héliopolitain, Re était le dieu suprême des vivants et il ne pouvait y en avoir un autre. Osiris devint le roi des morts et leur dieu.

Ce caractère d'Osiris étant généralement admis, il fut identifié avec d'autres dieux locaux de la demeure des morts. Ainsi il y avait eu, à Abydos, un ancien dieu Anher qui avait dû être autrefois un roi du pays. Un dieu nommé Khenti-Amentiou lui succéda. Lorsque les Shemsou-Hor conquirent la Haute-Egypte et y introduisirent leur dieu Horus et son cycle mythologique, Osiris prit la place de Khenti-Amentiou¹¹ parce qu'on savait bien qu'Osiris était le « premier des Occidentaux », c'est-à-dire le premier qui ait ressuscité après la mort. Entre-temps, Anubis le dieu-jackal, aussi un dieu des morts, avait été assimilé à Khenti-Amentiou. Osiris dût aussi l'absorber. A Abydos pendant la douzième dynastie, Osiris

⁸ T. P. Ut. 337.

⁹ La religion solaire était au début opposée à la religion osirienne (T. P. 350, 145, 146).

¹⁰ Cf. T. P. 8 d.

¹¹ Un dieu ancien de l'au-delà céleste, T. P. Ut. 441.

est définitivement accepté comme Khenti-Amentiou, et quant à Anubis, il est son agent et le gardien des cimetières. Sokar, dieu de la demeure souterraine des morts à Memphis, fut aussi assimilé à Osiris à l'époque où les Shemsou-Hor s'étendirent vers la Haute-Egypte, peut-être même avant qu'Osiris ait reçu sa place déterminée dans la théologie spéculative d'Héliopolis.¹²

Les Egyptiens ajoutaient foi à une tradition qui rapportait qu'Osiris avait apporté en Egypte une civilisation supérieure, qu'il avait fait passer ses habitants de la sauvagerie à une culture développée, qu'il leur avait donné des lois et leur avait enseigné à adorer les dieux. Cela doit être exagéré, nous n'en doutons point, mais il n'en reste pas moins vraisemblable que le peuple d'Osiris apporta une civilisation supérieure à celle des indigènes du Delta oriental. Cela ne veut pas dire qu'Osiris et la civilisation ait été les bienvenus. Il reste même dans les Textes des Pyramides des traces d'une hostilité ancienne envers Osiris, considéré comme une puissante hostile à l'homme.¹³ Toutefois, d'une manière générale, Osiris est un dieu bon, qui amène la fertilité. Il est *wn nfr*, l'être bon.

L'étendard du peuple d'Osiris à l'époque préhistorique représente leur divinité comme dieu-arbre ou dieu-pilier. La tradition préserva cet attribut d'Osiris et l'élabora. Comme dieu-arbre et civilisateur, il devint facilement le dieu de la fertilité. Il gouverna les inondations du Nil, la croissance des plantes vivières, il donna les récoltes abondantes, il protégea la culture de la vigne, les vendanges et la vinification. Il devint la puissance qui fait germer et croître les céréales et même toute la végétation. Le Nil étant la source de fertilité, il fut assimilé à Osiris.¹⁴ Par extension, on lui assimila même les eaux de l'océan.¹⁵ En principe c'est avec l'eau, source de fertilité, élément vivifiant, qu'on avait assimilé Osiris. Il fut

¹² Un Texte des Pyramides qui se trouve parmi les plus récents (T.P. 620) donne Sokar comme nom d'Osiris. Nous trouvons le même point de vue dans des textes récents. Cf. Naville, *Totenbuch*, Ch. 141-143, 65 ; Louvre D 29 ; Mariette, *Dendérah*, 4, 75 ; Pichl, *Inscr. Hieroglyph.*, 153, k ; Rochemontaix, *Edfou*, I, p. 165.

¹³ T.P. Ut. 534.

¹⁴ T.P. 589, 2111, 507-8, 388, 1551-4, 848, 868.

¹⁵ Cf. Breasted, *Development of Religion and Thought*, pp. 19 ss. ; Frank-Kamenetzki, *Über die Wasser- und Baumnatur des Osiris*, Archiv f. Religionswiss., Bd. 24, 1927, pp. 234-243.

également associé au sol lui-même.¹⁶ Il personnifia même les vicissitudes annuelles de la nature. En fait, tous ce qui dans la nature est entaché de change fut rattaché à la sphère d'influence, sinon au royaume, d'Osiris. De par son association avec Re et son annexion par les théologiens héliopolitains, Osiris ne perdit pas toutefois en entier son caractère supra-terrestre. Il conserva quelques attributs cosmiques. Dans le système d'Héliopolis il est même assimilé à Orion.¹⁷ On ne permit point toutefois à ces attributs cosmiques de prendre une importance fondamentale¹⁸ et on prit bien garde de ne pas oublier de mentionner le nom de Re. On dit qu'Osiris était *wšr-rʿ*, « la puissance du soleil ». On lui prêta les attributs de Re,¹⁹ et dans le Livre des Morts, on en vint à l'assimiler entièrement à Re.²⁰

Osiris étant dieu de la végétation, fut aisément assimilé à la lune, à une époque plus récente.²¹ Cet aspect lunaire d'Osiris est mis en avant dans les développements mythologiques récents. Osiris règne vingt-huit ans ; son corps est déchiré en quatorze morceaux ; à la nouvelle lune du commencement du printemps on célébrait « l'entrée d'Osiris dans la lune ». Dans le rituel de « l'enterrement d'Osiris » on se servait d'un coffre en forme de croissant. Une fois par an, à la pleine lune, on sacrifiait des porcs à cet astre et à Osiris.²² En fait, on donnait à Osiris une épithète lunaire. Il portait entre autres le nom de *wšr iḥ*, Osiris-lune.

A l'époque préhistorique, Osiris conquiert un roi-taureau dans le Delta occidental. Quand Osiris et Horus devinrent alliés, les fidèles du Taureau devinrent adorateurs d'Osiris. On trouve un écho de cette conquête spirituelle d'Osiris dans le Livre des Morts, où Osiris est appelé le « Taureau d'Imentet ». Il est certain que la religion osirienne et celle du Taureau n'avaient, au début, rien de commun. Mais il y eut unification et le Taureau fut déclaré être une incarnation d'Osiris. A une époque plus basse, Osiris fut identifié au Taureau de Memphis (Apis), d'Héliopolis (Mnevis) et d'Hermonthis (Bakis).

¹⁶ Cf. Z. *Ag.*, XXXVIII, 1900, pp. 30 ss.

¹⁷ T. P. 186, 820, 959, 1524 ss.

¹⁸ Pourtant les écrivains grecs font d'Osiris un dieu solaire, par exemple Diodore, I, II, 1; Macrobe, *Saturnalia*, I, 21, 11. On trouve encore le même point de vue chez Lepsius.


¹⁹ T. P. Ut. 306, 474, 480, 572.

²⁰ Chapitre 181.

²¹ Plutarque, *op. cit.*, 41.

²² Mariette, *Abydos*, II, pl. 54, 55, l. 4-7.


Les Egyptiens disaient qu'Apis était le fils d'Osiris. A la mort du taureau sacré, son âme montait au ciel et s'unissait à Osiris devenant Osiris-Apis ou Sérapis. On connaît l'importance du culte de Sérapis pendant la période ptolémaïque. Toutefois dès la dix-huitième dynastie, les prêtres de Memphis avaient déjà assimilé Apis à Osiris.

On fit de même d'autres dieux tels que le Bélier de Mendes dans le Delta. Il arriva donc qu'Osiris eut un très grand nombre de titres et de formes. Pendant la cinquième dynastie, il est « Le Seigneur de Bousiris », « Le Seigneur d'Abydos », « Le Seigneur d'Assiout », etc. Il prend la forme du vieux dieu Anzti ; on le dépeint comme une momie, avec une barbe, la couronne blanche et le *menat* ; on le représente comme Seigneur de Khout, comme Khenti-Amentiou, comme le *Dd*, comme une momie assise avec le sceptre et le fléau et la couronne *atef* ; sous une forme de Khnoum-Re, avec une tête de bélier ; comme le symbole  ; comme un corps prenant la forme du *dwt*, etc. Toutefois certains de ces formes sont récentes.

En tant qu'héritier d'Anzti, Osiris demeurait à Bousiris dans le Delta, où il avait fait alliance avec Horus, et avait été mis à mort par Seth. La légende que Plutarque nous a conservée s'est développée aussi à Bousiris, ainsi que la théologie spéculative qui fit d'Osiris le dieu de l'au-delà. Une légende récente basée sur l'apparence similaire du cyprès émondé (le *dd*) et de l'épine dorsale nous dit aussi que l'épine dorsale d'Osiris fut enterrée à Bousiris.

Au temps de la quatrième dynastie, Osiris était fermement établi à Abydos (Thinis) dans le Sud. Là, il avait été précédé par Anubis, Khenti-Amentiou et Anher. A Abydos, on apporta le vieux reliquaire d'Anzti et le sanctuaire osirien rivala celui de Bousiris et même le surpassa en importance. On dit que là était l'entrée de la demeure souterraine des trépassés. La légende prétendit qu'Osiris était enterré à Abydos, et plus tard, chacun voulut être enseveli près de la tombe du dieu de l'au-delà.²³ C'est à Abydos même les attributs d'Osiris comme dieu de l'au-delà développèrent le plus.

²³ Cf. Amélineau, *Le tombeau d'Osiris*, Paris, 1899; Schaefer, *Das Osirisgrab von Abydos und der Baum pkr*, Z. Äg., XLI, 1904, pp. 107-110; Naville, *Le grand réservoir d'Abydos et la tombe d'Osiris*, Z. Äg., LII, 1914, pp. 50-55; Maspero, *Le lit d'Osiris à Abydos*, Bibl. Egypte, XXIX, pp. 89-100. Hérodote rapporte que la tombe d'Osiris est à Saïs dans le Delta.

On pense que c'est seulement la tête d'Osiris qui avait été enterrée à Abydos dans la forme primitive de la légende, car l'étendard du nome est , c'est-à-dire le panier (ou le coffre) contenant la tête d'Osiris, surmonté par la double plume d'Anzti, avec un serpent passant à travers le panier. Une tradition syncrétiste nous dit que l'épine dorsale d'Osiris était enterrée à Bousiris, sa tête à Abydos, son cœur à Athribis, son cou à Létopolis, etc.²⁴ On disait aussi à Abydos que c'est là que l'Osiris démembré fut reconstruit et revivifié.

Le premier nome de la Basse-Egypte est celui de Memphis, que l'on appelait le Mur Blanc. Hérodote rapporte que Memphis avait été fondé par Menes.²⁵ Toutefois, cela a pu fort bien avoir été sur l'emplacement d'un village plus ancien. Le nom même de Memphis remonte seulement à Pepi I, qui édifia un nouveau quartier du « Mur Blanc » et l'appela *mn-nfr*, le Bon Port. Les Grecs en ont fait Memphis.

A Memphis, il y avait eu un dieu des morts nommé Sokar. Osiris de Bousiris l'absorba et établit aussi son enseigne le *dd* à Memphis même. Le dieu Ptah avait un sanctuaire *extra muros*. Osiris attira aussi Ptah dans sa sphère d'influence, et Ptah fut adoré également sous le symbole d'un *dd*. Quand au symbole de Sokar c'était un faucon, peut-être à la suite d'une influence antérieure d'Horus. Après l'arrivée d'Osiris, Sokar devint un faucon mort. Sokar-Osiris est représenté avec une tête de faucon, et plus tard, Osiris lui-même devient un dieu-faucon.²⁶

Naturellement, il y avait beaucoup d'autres lieux consacrés à Osiris en Egypte. Dans tous les centres religieux importants du pays, Osiris eut son sanctuaire,²⁷ et il est fort probable qu'il y eut plus tard un petit temple d'Osiris attaché à tous les temples d'Egypte. Le règne de Justinien (527-565) vit la fin officielle du culte d'Osiris. Mais l'influence de la théologie et de la mythologie osirienne n'en persista pas moins jusqu'à un certain point sous d'autres formes, tant il est vrai que la religion osirienne avait pris des racines excessivement profondes.

²⁴ Budge, *Gods*, II, p. 127.

²⁵ II, 99 ; III, 91.

²⁶ Mariette, *Dendérah*, IV, 66.

²⁷ La liste en est donnée par Budge, *Gods*, II, 139.

La religion osirienne mit en lumière les joies de l'autre monde, et aussi ses terreurs pour ceux qui n'atteignent pas la demeure céleste. C'était une religion de résurrection. Osiris fut le premier être qui ait passé de la mort à la vie. L'histoire de sa résurrection était bien connue au temps des Textes des Pyramides. Un chapitre tout entier y est dédié.²⁸ Cette résurrection fut l'œuvre de Thot, « le Seigneur aux paroles divines », d'Isis qui répéta les formules puissantes que Thot lui souffla, et d'Horus qui accomplit le rituel symbolique approprié. D'autres traditions disent que c'est Re qui accomplit la résurrection d'Osiris.²⁹ Mais il y a là évidemment invasion héliopolitaine.

Cette doctrine de la résurrection servit de fondation à une doctrine de survie ou d'immortalité. Cette idée pourrait être plus ancienne que la religion osirienne, mais elle ne prit vraiment une forme distincte qu'en tant qu'elle fit partie de cette religion. On trouve des offrandes pour les morts dans les tombes prédynastiques de l'Égypte, mais c'est là un phénomène que l'on rencontre dans d'autres cultures préhistoriques, dont les mythologies nous sont complètement inconnues. Ce n'est qu'en Égypte que l'on trouve une croyance à l'au-delà excessivement développée, influençant tout un art, toute une science, toute une architecture, toute une littérature, toute la religion, toute la vie d'un grand peuple.

Nous venons de parler de science. C'est en effet par suite de cette croyance que la technique de la momification se développa à un point qui ne cesse encore de nous étonner.

Le concept d'Osiris comme dieu de fertilité est aussi dû à un développement de la doctrine d'Osiris ressuscité. Il est d'ailleurs probable qu'il y eut interaction entre la croyance religieuse et les observations que l'on avait faites, et les pensées qui s'imposaient alors et se font jour encore lorsqu'il y a un renouveau annuel de la nature.

C'est aussi sous l'influence de la religion osirienne qu'on développa une psychologie toute particulière et la notion d'une âme complexe qui devint stéréotypée à une époque ancienne.³⁰

²⁸ T. P. Ut. 670, §§ 1976-82, restaurés d'après Ut. 482 (version plus courte). Cf. Sethe, *Pyramidentexte*, II, iii-iv, nos 6, 10, 11.

²⁹ T. P. 721.

³⁰ Nous ne pouvons qu'indiquer ici la notion de *ka*, *ba*, *kbw*, etc. Il faut toutefois bien noter que dans les religions africaines, la nature de l'âme est souvent très complexe, sans qu'il y ait eu un développement semblable à celui du mythe osirien.

La religion osirienne a influencé la morale égyptienne, et surtout le concept de la vérité. Les adorateurs d'Osiris eurent de bonne heure l'idée que la vie à venir est conditionnée par la pratique de la vérité. Osiris a été proclamé par les dieux *mꜥ-hrw* « justifié », « déclaré véridique », « véridique en paroles ». De même, toute personne devait mériter ce titre, sinon par sa conduite, tout au moins par l'emploi de formules sacrées, avant d'avoir part au royaume osirien. Même part faite à l'emploi de formules rituelles, qui faisaient du défunt une âme véridique, l'enseignement osirien contenait une force moralisante. On sut partout qu'après la mort vient le jugement par Osiris et les quarante-deux dieux ses assesseurs. Osiris était juge en tant que dieu de la vérité, de la justice, de la loi. S'il n'était pas au début, ce qui est probable, un dieu moral, il le devint certainement et l'évolution de ses attributs a donné à la morale égyptienne un reflet particulier et une beauté réelle.

Longtemps avant la période des Textes des Pyramides, la religion osirienne eut une influence capitale sur l'évolution d'une autre croyance égyptienne. Dans la préhistoire, les Egyptiens pratiquaient le meurtre rituel du roi, coutume dont l'ethnographie religieuse nous a montré l'importance. Il n'y avait rien que de raisonnable dans cette coutume. Le roi était responsable en effet de tout ce qui arrivait, et de plus, il était nécessaire qu'il fut fort et robuste afin de vaincre les ennemis de tout genre de son groupe social. Or la religion osirienne était faite d'un rituel et de croyances dont l'objet était un roi mort et ressuscité. Quoi de plus naturel que de croire, surtout si l'on y est intéressé d'une manière vitale, que l'on peut accomplir avec le roi une cérémonie semblable à celle de la vivification d'Osiris. Le roi peut être tué, en apparence et rituellement, et renaître rituellement avec une vigueur renouvelée. Pendant cette cérémonie, le roi portait le costume et les insignes d'Osiris et était supposé être Osiris lui-même. On appelait cette fête le *ḥb-śd*, la fête du *śd*. Le mot *śd* veut dire « queue », et le vêtement porté par le roi pendant cette fête a bien une queue ; mais le mot *śd* veut aussi dire vêtement et en particulier le vêtement d'Osiris que le roi revêtait pendant la cérémonie pour indiquer qu'on l'identifiait à lui.

Le *ḥb-śd* est aussi ancien que la civilisation égyptienne. Il est représenté sur une palette du temps de Narmer qui se trouve maintenant au Caire et sur la masse d'armes de Menes où le roi

prend la couronne de Neit de Saïs.³¹ Plus tard, il semble que ce rite ait été célébré après les trente premières années de règne du roi. C'est ainsi que Ramses II répéta le *ḥb-śd* tous les trois ans, après le premier. Toutefois cette période de trente ans n'était pas la seule que l'on ait observée.

D'autres rites furent développés autour du nom et de l'histoire légendaire d'Osiris. C'est ainsi qu'il y avait une cérémonie qui consistait à enfermer dans un arbre et à brûler ensuite une image d'Osiris.³² Les mystères d'Osiris à Abydos sont décrits dans un texte de la douzième dynastie, mais ils remontent certainement à la période prédynastique.³³ La grande fête d'Osiris pendant le mois de Chorak,³⁴ qui était une représentation dramatique du mythe d'Osiris, est reproduite sur les murs du Temple de Dendérah. Le rituel de ces cérémonies devint, avec le temps, de plus en plus élaboré mais il est certain que, sous une forme probablement plus simple, elles remontent à une époque de beaucoup antérieure à celle des Textes des Pyramides. Il est vrai que nous avons très peu de données sur la religion égyptienne avant cette époque, mais il est certain qu'à la cinquième dynastie l'Égypte a atteint un tel niveau culturel qu'il faut chercher l'origine des éléments de sa civilisation des siècles auparavant.

La religion osirienne diffère en certain points essentiels de la religion de Re, qui adopte l'aspect politique de la religion d'Horus. Le mythe du dieu qu'elle honorait y occupait une place essentielle. L'élément politique tendait à disparaître. Toutefois nous voyons de mieux en mieux que les religions des quatre grands dieux, Horus, Seth, Osiris, et Re, sont toutes anciennes; elles ne se sont pas développées indépendamment l'une de l'autre mais il va sans dire que leur caractère particulier est resté différent; cela est surtout vrai de la religion osirienne.

³¹ G. Moller, *Das Ḥb-śd des Osiris*, Z. Äg., XXXIX, 1901, 71-74; Newberry, *Egypt as a Field for Anthropological Research*, pp. 447 ss.

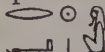

³² T. P. 1285-7; Firmicus Maternus, *De errore profanorum religionum*, 27.

³³ Schaefer, *Die Mysterien des Osiris in Abydos*, Leipzig, 1904; E. R. E., IX, 75 a; Moret, *Le Rituel du culte divin journalier en Égypte*, Paris, 1902.

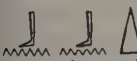






³⁴ Elle semble être le même que celle que Plutarque décrit comme ayant lieu dans le mois d'Athyr.



V

RE AVANT L'EPOQUE DES TEXTES DES PYRAMIDES

Le dieu Re est à bien des points de vue le plus intéressant des dieux égyptiens et il devint le plus puissant. Le nom du dieu est purement égyptien. Les tentatives que l'on a faites pour lui trouver une étymologie sémitique n'ont pas réussi. Toutefois le nom de Re est si court qu'il est difficile de se prononcer à coup sûr sur sa formation. En hiéroglyphe on l'écrit . Ce mot est le même que celui du soleil . Il semble donc que Re ait été le soleil personnifié. Ce nom est reproduit en hébreu sous la forme רע, dont la vocalisation actuelle ne semble pas représenter la forme égyptienne ordinaire. Les Babyloniens et Assyriens lisaient son nom *rîa* et *riya*, les Grecs PH, les coptes l'ont conservé sous les formes PH, PG.

Dans l'Egypte ancienne, toute divinité avait son emblème, lequel était parfois déifié et adoré. Parfois l'emblème représentait un dieu qui lui-même personnifiait une force ou un phénomène de la nature. Cela se faisait surtout chez les peuples civilisés et en particulier chez les Méditerranéens de l'Orient et les Sémites. Re avait comme emblème un obélisque, ou le sommet d'un obélisque appelé le *bnbn*,

  , qui en était peut-être la partie essentielle. Nous ne pourrions dire avec certitude quelle était la relation du *bnbn* et du soleil. Tout ce que nous savons c'est que le peuple de Re, comme celui d'Osiris, adorait un pilier, tout au moins le vénérât. Ces adorateurs de Re étant venus de l'Orient en Egypte, s'y établirent en un endroit qu'ils nommèrent *iwntw*  , l'endroit du pilier. Le nom de cette localité devenue sacrée par suite du culte du pilier nous est connu sous les formes suivantes  en copte,  en hébreu, *āna* en babylonien. Les Grecs, qui se souciaient assez peu des noms indigènes, nommèrent simplement cet endroit Héliopolis. La tribu qui s'établit à Héliopolis s'appelait les Iountiou. Leur nom se trouve plusieurs fois dans les textes hiéroglyphiques anciens.

Quand ces adorateurs de Re arrivèrent à Héliopolis, ils y trouvèrent une tribu primitive, qui adorait un dieu nommé Atoum ou plutôt *itm*  , qui au dire de ses fidèles, existait seul au commencement du monde et avait créé l'humanité. Comme les fidèles

de Re croyaient la même chose de leur dieu, il leur fut facile de s'allier aux fidèles d'Atoum et d'assimiler Atoum à Re. Il en résulta un dieu Re-Atoum.¹

Les adorateurs de Re, quelque soit leur pays d'origine, étaient au point de vue intellectuel relativement fort développés. Dès l'époque des Shemsou-Hor, Héliopolis était le centre intellectuel de la vallée du Nil. Il s'y est formé tout un groupe de théologiens et d'astronomes, dont nous avons déjà noté les importantes spéculations.

La base théologique des Textes des Pyramides est, après tout, une religion solaire, puisque ces textes ont été élaborés et compilés à Héliopolis et à Memphis. Toutefois, cette religion solaire n'était qu'un développement secondaire de la religion égyptienne, qui était réellement édifiée sur un fondement que nous appellerons totémiste, à défaut d'un terme meilleur. Nous avons même le droit de supposer que le dieu Atoum lui-même, avait eu une origine totémiste, si tant est que nous puissions employer cette appellation. Quoiqu'il en soit de l'origine d'Atoum et d'autres dieux indigènes, le fait que les adorateurs de Re, de par leur supériorité intellectuelle, purent imposer leur théologie aux Egyptiens, ne doit pas être interprété comme prouvant que les aspects primitifs de la religion égyptienne durent entièrement disparaître. Les choses ne se passèrent jamais ainsi dans l'Egypte d'autrefois, pas plus qu'ailleurs, sinon moins qu'ailleurs. Le fait même qu'au moins les neuf-dixièmes de la mythologie de l'Egypte est cosmique, en en général solaire, ne doit pas nous induire à croire que cette mythologie officielle fut le seule qui persista en Egypte. Les formes les plus hautes de la religion ont, il nous semble, été trop souvent traitées par les spécialistes en histoire de religions, comme si elles étaient les seules qui aient eu de l'importance. En réalité, les formes religieuses les plus tenaces ne sont pas celles dont la littérature religieuse est la plus importante et la plus remarquable. Souvent elles se passent tout à fait de littérature. Nous devons donc reconnaître que les Textes des Pyramides et autres produits théologiques nous donnent ce qui est, après tout, une forme aristocratique de la religion de l'Egypte. C'est la seule que nous puissions connaître à cette époque, c'est peut-être, après tout la plus intéressante, mais elle n'était pas la seule qui existait.

¹ T. P. 145, 152, 160.

Ordinairement, la religion héliopolitaine enseignait que Re était le fils du dieu de la terre Geb et de la déesse du ciel Nout.² Mais d'autres mythes attribuent à Re d'autres parents. Les enfants de Re étaient Shou et Tefnout.³ Plus tard d'autres mythes lui attribuèrent une famille plus nombreuse. Ainsi, d'après le célèbre mythe d'Horus publié par Naville,⁴ Horus Behdet était fils de Re. On disait aussi que Ma'at était « fille de Re ».

Il se produisit d'autres combinaisons, en partie basées sur le symbolisme, en partie sur la théologie plus ou moins consciente qui s'exprimait par le symbolisme. On avait, depuis longtemps, symbolisé le soleil sous la forme d'un faucon volant. D'autres part, Horus était communément représenté sous la forme d'un faucon. Il en résulta qu'Horus et Re ayant toujours été un dieu solaire, il y eut un dieu Re-Horus ou plus fréquemment Re-Harakhte.⁵ Re devint aussi Harsomtous (*hr sm' t3.wy*), « Horus qui unifie les Deux Pays ». Re devient aussi Khepra (*hpr* ou *hpry*),⁶ aussi Shou qui était un dieu de l'air, et de la lumière. Depuis le Moyen-Royaume, Re est devenu fameux comme Amon-Re, le dieu de Thèbes. On l'assimila aussi à Min, un ancien dieu de Koptos. Il en résulta un dieu Min-Re et même Min-Amon-Re. Cette évolution conquérante de Re le fit assimiler à Sobk, le dieu-crocodile d'Ombos, avec Khnoum, le dieu à tête de béliet d'Esne et d'Eléphantine, avec Sokar le faucon-dieu des morts à Memphis, et avec Mont, le faucon guerrier d'Hérmonthis.

On essaya de réconcilier ces noms différents de Re en supposant qu'ils désignaient le dieu-soleil à différentes périodes de sa course journalière de l'Est à l'Ouest. C'est ainsi que l'on dit que Khepra était Re naissant le matin. Re traversant les cieux sur sa barque était le dieu Re, portant le disque solaire sur sa tête du faucon ou de béliet. Atoum était le dieu Re, un homme âgé, le soleil lorsque le soir survient. Cette distinction artificielle est restée vraiment académique. Et d'ailleurs, elle est relativement récente.

Nous avons déjà vu que Re et Osiris avaient eu leur habitat primitif en Egypte dans le Nord. Tous les deux avaient comme symbole une espèce de pilier, le *bnbn* pour l'un, le *dd* pour l'autre.

² Sethe, *Sage vom Sonnenauge* (Untersuch. z. Gesch. d. Alt. Äg., V, 3, Leipzig, 1912), p. 6, note 5.

³ T. P. 1248, 1652. ⁴ *Mythe d'Horus*, pl. 13, 1.

⁵ Cf. T. P. 855, 348, 1049.

⁶ Budge, *Facsim. of Eg. Hieratic Pap.*, London, 1910, 26-31.

Osiris était dieu des morts, mais aussi d'un au-delà céleste. Les prêtres d'Héliopolis ne pouvaient guère accepter ce point de vue. Il n'y avait de place au ciel que pour Re dans leur théologie. Dans les Textes des Pyramides, leur point de vue a triomphé. Re est suprême dans le ciel, et le roi défunt monte vers Re. Nous trouvons la même idée dans les textes funéraires écrits sur les sarcophages du Moyen-Empire,⁷ et dans le Livre des Morts (ch. 17). Mais la religion osirienne ne laissa pas reléguer son dieu sans protester dans un au-delà souterrain. On se rend compte d'une opposition aux prétensions osiriennes dans les Textes des Pyramides,⁸ et plus tard, on dû reconnaître qu'Osiris était le dieu des morts par excellence.

L'importance politico-religieuse du culte de Re à Héliopolis est en grande partie due à la politique diplomatique des chefs de son peuple. Ce sont eux qui se rangèrent du côté des Shemsou-Hor du Sud, lorsque ces derniers entreprirent de soumettre leurs frères les Shemsou-Hor du Delta. Re eut donc sa part dans l'unification de l'Égypte et ses fidèles agirent en sorte que, dès la seconde dynastie, l'union qui avait été, naturellement au début, au profit d'Horus, le dieu des Shemsou-Hor tourna plus tard, au profit de Re. C'est ainsi que Nebre, le second roi de la deuxième dynastie, met le nom du dieu-soleil dans son propre nom. Plus tard, un autre roi de la même dynastie, Neferkere, a aussi un nom théophore qui honore le dieu d'Héliopolis. Cela est vrai aussi de Khafre et Menkaoure, de la quatrième dynastie. Après ce dernier, le titre « fils de Re » (*sj r'*) fait partie de la titulature royale. Quant à la cinquième dynastie, elle est entièrement dévouée au culte de Re, et son établissement marque le triomphe des prêtres d'Héliopolis. Dès lors, on déclare que le roi est vraiment fils de Re et d'une mère humaine. Cette fiction dynastique nous est préservée tout au long sous forme de mythe dans le fameux papyrus Westcar, édité par Erman en 1890, qui nous vient du temps des Hyksos. D'après ce mythe, le roi Khoufou, de la quatrième dynastie, apprit d'un magicien qu'une prêtresse de Re avait conçu trois fils, dont le père était le dieu-soleil lui-même. Ces trois fils devaient être les trois premiers rois de la cinquième dynastie, à savoir Ouserkaf, Sahoure et Kakaou. C'est ainsi que les rois devinrent les fils de Re⁹ et la religion du dieu-

⁷ P. Lacau, *Textes religieux*, R. T., XXXI, 1909, p. 10, n° 52.

⁸ T. P. 145-146.

⁹ Meyer, *Histoire de l'Antiquité*, Tome II, Paris, 1913, § 250.

soleil d'Héliopolis le culte officiel suprême. Le roi avait été jusqu'ici Horus incarné; il est maintenant l'incarnation de Re. Les rois d'Egypte édifièrent des temples au dieu-soleil et des sanctuaires ayant un obélisque au centre.¹⁰ Le roi défunt devint Re, sans toutefois cesser d'être Osiris, ainsi que l'avaient voulu l'ancienne coutume et l'ancienne foi.

Le culte de Re se répandit partout en Egypte. Nous ne pourrions énumérer ici tous ses sanctuaires. Nous nous bornerons au plus importants, et tout spécialement à ceux qui existaient à l'époque que nous étudions. Nous avons déjà parlé d'Héliopolis. Les autres temples de Re en Basse-Egypte n'ont pas été découverts jusqu'ici.

En Haute-Egypte Memphis, l'habitat de Ptah et de Sekhmet et du vieux dieu Sokar devint, avec Héliopolis, la demeure officielle royale préférée après la deuxième dynastie. Au fur et à mesure que Re grandit en influence, Memphis devint un centre religieux de Re de plus en plus important. Afin de montrer leur zèle pour Re, les rois de la cinquième dynastie construisirent dans cette ville les premiers temples de ce dieu qui nous soient connus. Leur architecture était grandiose. C'étaient des édifices de dimensions remarquables, à ciel ouvert, et d'une beauté magnifique dans sa simplicité. Il y avait dans la cour centrale, une mastaba surmontée par un haut obélisque de pierre blanche, symbole de Re, devant lequel était placée une table d'offrandes. Les noms de six de ces temples, et des six rois qui les ont construits, ont été conservés sur des inscriptions et sur la pierre de Palerme.¹¹ Dans chacun de ces temples, les largesses royales entretenaient un clergé de Re, et payaient pour des sacrifices. Ces temples avaient aussi des domaines importants. Le roi, lui-même, ou un prêtre son délégué, y célébrait le service divin chaque jour. Les bas-reliefs du temple de Nouserre nous montrent le roi, en qualité de grand-prêtre, posant la pierre de fondation du temple et célébrant le *h̄b-îd*, l'ancienne fête de la religion osirienne sur laquelle Re préside maintenant.¹²

A Abydos même, Re eut son habitat de bonne heure, puisque dans le Temple de Seti I, une des sept chapelles est dédiée à Re-Harakhte. La déesse-soleil Hathor, déclarée fille de Re, et prenant le nom de *r'et* était adorée à Dendérah, et représentait la puissance du dieu-soleil d'Héliopolis. A Koptos, l'on adorait Min-Re, à Thèbes, Amon-

¹⁰ Moret, *Mystères égyptiens*, Paris, 1922, pp. 302 ss.

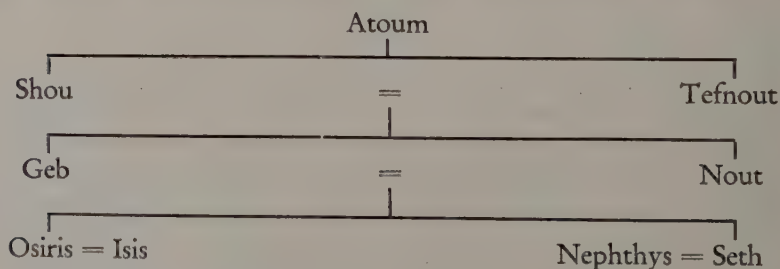
¹¹ Sethe, *Die Heiligtümer des Re*, Z. Äg., XXVII, 1889, pp. 111-117.

¹² Borchardt, *Re-Heiligtum des Newoserre*, *passim*.

Re, à Edfou, Re-Harakhte, à Ombos, Sobk-Re, à Eléphantine, Khnoum-Re. En Nubie, où Re pénétra plus tard on l'adorait sous diverses formes, car il s'y combina avec d'autres divinités locales.

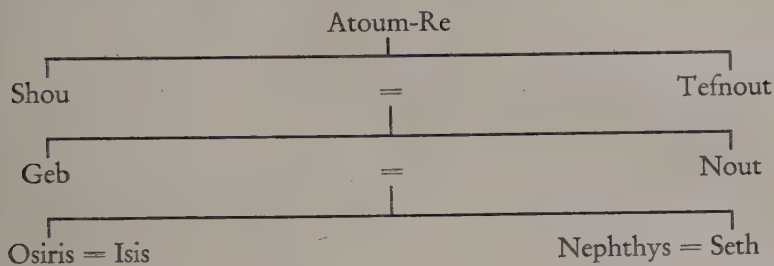
Dans l'état actuel de nos connaissances, nous ne pouvons nommer que six dieux locaux d'Égypte qui, durant la période de l'Ancien Royaume, furent assimilés à Re. Mais plus tard, tous les cultes locaux d'Égypte prirent des attributs solaires, et leurs mythologies furent transformées de façon à y introduire Re. Le culte du dieu-soleil, étant l'élément essentiel de la religion royale, ces essais d'assimilation étaient de bonne politique. Toutefois, les masses restèrent indifférentes au dieu Re, un peu comme à l'époque chrétienne elles ne favorisèrent guère le rite melkite et sa théologie. Osiris fut, d'une manière générale, beaucoup plus populaire que Re, et les cultes locaux persistèrent, sans que le peuple se préoccupa beaucoup des spéculations unitaires des théologiens. On n'a pas assez tenu compte de ce peu de profondeur relative de la religion solaire dans l'histoire de la réforme d'Ikhnaton. Nous ne sommes pas de ceux qui sont très enthousiastes à l'égard de ce réformateur dont on a exagéré l'envergure.¹³ Nous pensons que son succès passager, qu'il ne faut peut-être pas d'ailleurs s'exagérer, est dû non seulement à la puissance de la royauté pharaonique, mais aussi à une certaine indifférence des masses envers ce qui n'était pour elles qu'une différence de vocabulaire théologique dans une religion d'Etat que l'on sentait être un peu en dehors des traditions locales. Si on avait touché à Osiris, autre eut été le résultat. Même un Thoutmose n'eut pas réussi.

Avant l'arrivée de Re, les théologiens d'Héliopolis avaient déjà commencé leurs spéculations groupant les dieux importants dans une enneade dont Atoum était le chef. Elle était ainsi formée :



¹³ Cf. S. A. B. Mercer, *J. S. O. R.*, X, 1926, 1, pp. 14-33.

La venue de Re et son assimilation avec Atoum ne nécessitèrent qu'un changement minime de cette ennéade.¹⁴



Cette ennéade elle-même était basée sur une triade plus ancienne Atoum-Shou-Tefnout, dont les deux derniers membres étaient un couple divin de Léontopolis.¹⁵

Assimiler Osiris était une tâche beaucoup plus difficile que d'assimiler Atoum à Re. On essaya de la faire à Héliopolis, non sans qu'il en résultât une grande confusion qu'il n'est pas toujours facile de tirer au clair aujourd'hui. En pratique, il y eut mélange assez intime du concept osirien de l'au-delà avec le concept similaire dans la religion de Re. Nous pouvons distinguer une partie de ces concepts, provenant de l'une ou de l'autre doctrine dans les Textes des Pyramides, mais il en existe d'autres, où les deux religions sont tellement mélangées, que nous sommes bien en peine de les distinguer au point de vue de leur origine.

Dans les Textes des Pyramides, où la religion solaire, étant la religion d'Etat, est plus importante qu'elle ne l'eut été pour le commun des mortels, les rois adorateurs de Re ont la certitude de la vie dans le domaine céleste du dieu-soleil. Le roi devient un être parfait, déifié, qui est encore un roi, mais infiniment plus majestueux ; il prend sa place dans la barque de Re et vogue au-dessus de l'univers. Il est assimilé avec Re, et il gouverne le monde avec lui. Il ne faut toutefois pas oublier que le dieu Osiris avait été un dieu céleste, longtemps avant cette apothéose solaire, préparée avec tant de soins par les Textes des Pyramides. Saura-t-on jamais quels éléments de cette apothéose font partie de croyances osiriennes démarquées par les théologiens d'Héliopolis au profit de Re ? Saura-t-on également combien de ces croyances osiriennes solaires per-

¹⁴ T. P. 1655.

¹⁵ T. P. 1618, 1652, 1871.

sistèrent en pratique, malgré les efforts des prêtres de Re? Tout ce que nous pouvons faire aujourd'hui est de poser une question et d'attendre.

Nous avons fait allusion plus haut aux nombreux mythes de Re, qui sont toutefois, en général, plus récents que les Textes des Pyramides.¹⁶ Un de ces mythes, celui de l'œil du soleil, est très ancien, bien qu'il ne soit connu que sous une forme récente.¹⁷ Il nous montre Re comme dieu de l'univers, dont les deux yeux sont le soleil et la lune. Il doit certainement remonter à ces mêmes théologiens d'Héliopolis.

Des textes plus récents¹⁸ écrits sur des sarcophages, donnent à Re des attributs moraux. Il fallait bien s'y attendre chez un dieu, dont la nature tendait si fortement à l'universalité. Toutefois le grand progrès fait par les Egyptiens en matière de morale spéculative est dû, non à la religion de Re, mais à celle d'Osiris. Ce dernier est appelé seigneur de justice, beaucoup plus souvent que Re, et à bien meilleure raison.

Parmi les étendards préhistoriques, on trouve un disque solaire au sommet d'une perche. Nous ignorons le nom de cet étendard, mais son existence montre que le soleil était vénéré longtemps avant la période dynastique. Les adorateurs de Re furent toutefois les derniers des envahisseurs préhistoriques de l'Égypte.

En résumé, on peut dire qu'il est établi maintenant que Re et ses adorateurs sont des étrangers, qu'Héliopolis fut leur premier habitat important et qu'ils y assimilèrent une population adorant Atoum, qu'ils étaient civilisés, et aussi, forts et intelligents, qu'ils dominaient à Héliopolis pendant la deuxième dynastie, et faisaient sentir leur influence dans l'Égypte unifiée, qu'au temps de la cinquième dynastie, Re a supplanté Horus comme dieu dynastique, et fait concurrence à Osiris, surtout chez les classes dirigeantes, que dans les Textes des Pyramides de la cinquième et sixième dynasties, un compromis entre les deux grandes religions de Re et d'Osiris est essayé par les théologiens d'Héliopolis.

¹⁶ Cf. Budge, *Gods*, I, 359 ss.

¹⁷ Erman, *Hymnen an das Diadem der Pharaonen*, Berlin, 1911; Junker, *Der Auszug der Hathor-Tefnut aus Nubien*, Berlin, 1911; Sethe, *Zur altägyptischen Sage vom Sonnenauge, das in der Fremde war*, Leipzig, 1912; Grapow, *Das 17. Kapitel des Ägypt. Totenbuchs*, Berlin, 1912, 30-35.

¹⁸ P. Lacau, *Textes religieux*, R. T., XXX, 1908, pp. 185 ss., et en particulier p. 189.

VI

LES ORIGINES DE LA RELIGION ÉGYPTIENNE

De tout temps, les habitants de l'Égypte ont eu une religion. Leurs clans et leurs villages à l'âge de la pierre avaient leurs étendards que nous pouvons souvent rattacher à des dieux déterminés. Il est inutile de faire des spéculations sur l'origine de ces étendards et souvent même sur leur caractère, puisque nous manquons de données suffisantes. Nous pensons que ces étendards devinrent des dieux, quoiqu'à l'époque historique, ils aient continué d'exister séparément pendant quelque temps. Le faucon devint le dieu Horus, le porc (ou l'animal que nous croyons être un porc) devint le dieu Seth, le cyprès émondé devint Osiris et l'obélisque devint Re. Ces étendards étaient-ils indigènes ou importés? Telle est la question que nous voulons étudier maintenant.

Sur ce point, les égyptologues ne sont pas d'accord. Les uns — et ce sont les plus nombreux — croient que trois, au moins, de ces étendards sont étrangers. Les autres — et ce ne sont pas les moindres — insistent que la religion égyptienne est essentiellement indigène, bien qu'elle ait été à plusieurs reprises fortement modifiée par des influences étrangères. Parmi ces égyptologues, nous trouvons Moret, du Musée Guimet, dont l'autorité en matière de religion égyptienne n'est surpassée par personne. Il croit que la civilisation égyptienne, dont la religion fait intégralement partie, est purement indigène. Il s'appuie sur le fait que cette civilisation surpasse celles des autres pays — quoiqu'il y ait là matière à discussion, et que le « fait » en question ne soit pas aussi évident qu'on le prétend. Il est constant que la qualité des outils et des armes d'Égypte à l'époque néolithique surpasse celle des autres pays. M. Hall, du British Museum, est d'accord sur ce point, d'une manière générale, avec M. Moret. Il pense que tout ce qui est vraiment égyptien dans la civilisation du Nil, et d'une manière plus spéciale la religion et l'écriture, proviennent de la Haute-Égypte préhistorique. Il ne trouve aucun élément exotique dans les hiéroglyphes de la première dynastie. M. Elliot Smith refuse absolument de croire à des immigrations importantes dans l'ancienne Égypte.

On hésite à présenter une opinion différente de celles d'égyptologues si bien connus. D'autant plus que leur point de vue simplifie beaucoup le problème de l'évolution de la religion égyptienne. Nous

pensons toutefois que d'une part, les données sur lesquelles Moret et Hall ont basé leurs conclusions sont suffisamment expliquées par notre hypothèse d'un long développement de trois de ces religions étrangères sur la terre d'Égypte. Il nous semble, d'autre part, que certaines autres données que nous allons présenter, rendent nécessaire l'hypothèse d'une origine étrangère pour ces trois religions.

Nous tenons tout d'abord à appeler l'attention sur un fait qui rend l'étude du sujet assez difficile, nous voulons dire la similarité ethnique des Égyptiens et des peuples voisins. Nous avons vu, au début de notre étude, qu'à l'exception d'un élément arménoïde dont l'importance n'a pas été jusqu'ici suffisamment étudiée par les anthropologistes, les habitants de la vallée du Nil et leurs voisins appartiennent à la même race méditerranéenne. En dépit des éléments tendant à différencier les sous-races, il y a dû exister aussi un élément tendant à une certaine uniformité. Toutefois, les cultures de l'Afrique du Nord, qui comprend la Libye, celles de l'Égypte et de la Nubie, d'Arabie, de Mésopotamie, de Palestine, de Phénicie, d'Asie Mineure, des rivages septentrionaux de la Méditerranée y compris les « îles », sont suffisamment différenciées pour que la similarité ethnique ne nous trouble pas à l'excès.

De tous temps, le plupart de ceux qui ont étudié l'Égypte ancienne ont été frappés par une certaine similarité qui existe entre les Égyptiens et les Sémites. La langue égyptienne est bien une langue sémitique au point de vue grammatical, ou plutôt, elle représente le développement d'une langue, dont elle et le système linguistique sémitique sont également dérivés. Il est vrai qu'elle est plutôt africaine pour ce qui concerne le vocabulaire, quoiqu'il existe un très grand nombre de mots qui correspondent au vocabulaire sémitique. Nous avons déjà parlé des invasions sémitiques par la voie du Delta, ou par le détroit de Bab-el-Mandeb, ou par Koseir. Sethe a donné de bons arguments démontrant qu'il a dû exister un royaume habité par des nomades asiatiques, avec une capitale à El-Kantarrah, dans l'isthme de Suez.¹ Newberry est d'accord avec lui.² Dès la préhistoire on trouve en Haute-Égypte des ovidés, brebis, et chèvres, à l'état domestique. Il y a là un résultat d'une influence civilisatrice asiatique, puisqu'on ne trouve pas en Afrique

¹ Sethe, *Die ägyptischen Ausdrücke für rechts und links*, pp. 197 ss.

² Newberry, *Egypt as a Field for anthropological Research*, pp. 443 ss.

les ancêtres de ces ovidés.³ De l'Asie occidentale venait aussi le cuivre que l'on employait dans la Haute-Egypte. Au point de vue de l'art de la pierre polie, l'Egypte a même pu emprunter à l'Arabie dont la culture néolithique, au moins dans la région avoisinant la Mer Rouge, ressemble beaucoup à celle de l'Egypte.⁴ On trouve dans les tombes préhistoriques de la Haute-Egypte et de la Nubie un grand nombre de coquillages marins qui ne pouvaient guère venir que de la Mer Rouge et montrent que l'on y allait fréquemment. Diodore, qui avait accès à des sources d'information orales qui nous manquent, dit qu'Osiris avait été élevé dans l'Arabie Heureuse, où il avait découvert la fabrication du vin. Cette idée est au moins plausible.

Entre l'Egypte et la Syrie, il y eut dès le début des relations très fréquentes. La poterie aux anses ondulées que l'on trouve dans les tombes préhistoriques du commencement de la seconde civilisation égyptienne ressemble à la poterie que l'on a trouvée, au niveau le plus bas, dans les fouilles faites dans le Sud de la Palestine. A partir de la première dynastie, nous trouvons la preuve certaine de rapports fréquents entre l'Egypte et la Syrie du Nord. La poterie trouvée par Petrie dans les tombes royales de la première dynastie à Abydos, et une certaine catégorie de vases en pierre d'Hiéra-konpolis, qui ont, en général, la forme d'oiseaux, ont également leur origine dans la culture syrienne septentrionale.⁵ De plus, Newberry a montré⁶ que les poteaux *ntr*, avec un fanion triangulaire, que l'on trouve sur l'étiquette de Menes sont d'origine syrienne. D'autre part on a trouvé en Syrie, des objets venus d'Egypte, dès le début de l'Ancien Royaume, et depuis, les rapports ont été continuels entre la Syrie et l'Egypte.⁷ Notons encore ici la mythe d'Isis et d'Osiris préservé par Plutarque et qui rattache ces deux divinités à Byblos en Syrie.⁸ L'homme de l'âge de pierre voyageait beaucoup, et nous

³ Newberry, *op. cit.*, pp. 449-450.

⁴ Frankfort, *Mesopotamia, Syria, and Egypt, and their earliest Interrelations*, pp. 93 ss. Tout en reconnaissant la grande valeur des observations faites par M. Frankfort, nous ne pouvons nous empêcher de regretter le ton de controverse qu'il adopte dans ces pages à l'égard d'un savant aussi bien informé que M. Potier en matière de céramique comparée.

⁵ Frankfort, *op. cit.*, pp. 104 ss. ⁶ *Op. cit.*, p. 452.

⁷ Montet, *Les Egyptiens à Byblos*, Fond. Piot., I, XXV, Paris, 1921-1922, pp. 237-272.

⁸ Il est vrai que l'on a pu maintenir qu'il s'agit dans le mythe non pas du Byblos de Syrie mais des marais de papyrus qu'on trouvait alors en Egypte et que l'on nommait *idbw* « papyrus », qui est le même mot que le grec Βύβλος.

ne nous étonnons pas de voir que l'Arabie, la Palestine et la Syrie ressemblaient fort au point de vue cultural à l'Égypte et à l'Afrique du Nord.

On a souvent émis l'idée qu'il y avait des relations fréquentes entre l'Égypte et les pays de l'Euphrate, en particulier la Babylonie. Le fameux manche de couteau de Jebel el-'Arak, si bien décrit par Bénédite, nous montre un héros vêtu d'un vêtement qui semble bien être babylonien, avec un bonnet et une barbe bien fournie. Il y a là preuve évidente d'influence de la civilisation de Mésopotamie. Les palettes d'ardoise, avec le motif symétrique de lions à cou de serpents, la structure des murs de briques formant recès, le galet de porte trouvé à Hiérakonpolis, les masses d'armes, les supports pour vases, les scorpions d'Hiérakonpolis et d'ailleurs, les sceaux cylindriques des périodes prédynastiques et dynastiques, la rosette dans la titulature d'un roi Thinite ressemblant à l'étoile babylonienne à huit pointes, tout cela tend à démontrer des relations très fréquentes entre la Babylonie et l'Égypte. D'autre part, on a trouvé à Ur un pictographe sumérien qui représente un sanctuaire sur traîneau tout à fait dans le style des bas-reliefs égyptiens.⁹ De plus, l'arrangement des tombes de Naqada est le même que celui des tombes de Tello et d'Ur.¹⁰ De Morgan pense que c'est de la Mésopotamie, et non pas du Sinaï, que les Égyptiens recevaient leur cuivre.¹¹ On a montré une relation entre les mythes de Babylonie et d'Égypte,¹² et on a émis l'hypothèse que le nom d'un dieu égyptien *k3s* (Kis) est d'origine babylonienne.¹³ On a même été un peu plus loin. On a dit que la source de cette influence babylonienne en Égypte pourrait même être élamite. Petrie pense que certains desseins sur des couteaux de silex sont de caractère élamite.¹⁴ Il n'est pas le seul à tenir une opinion de ce genre.

Du côté du Nord, les Égyptiens étaient en rapport avec la civilisation minoenne, avant même la période dynastique. Après la

⁹ Hall et Woolley, *Al 'Ubaid, Ur Excavations*, Vol. I, Oxford, 1927, p. 135, note 5. Mr. Woolley lui-même compare fort à propos ce pictographe à une forme égyptienne analogue donnée par P. Montet, *Scènes de la vie privée*, fig. 48.

¹⁰ de Morgan, *Les premiers temps de l'Égypte*, Fond. Piot. Monum. et Mémoires, Paris, 1921-1922, p. 325.

¹¹ de Morgan, *Prehistoric Man*, p. 276.

¹² S. Smith, *The relation of Marduk, Ashur and Osiris*, J. E. A., VIII, 1922, pp. 41-44.

¹³ *Acad. des Inscr. Compt. Rend.*, 1919, pp. 408 ss. Cf. Frankfort, *op. cit.*, p. 120.

¹⁴ Cf. *Cambridge Ancient History*, Tome I, Cambridge, 1923, 255.

première dynastie, ces relations sont continues.¹⁵ A témoin les vases d'obsidienne gris pâle et transparents des tombes de Naqada qui proviennent des îles de la Méditerranée (à moins toutefois qu'on les fasse venir d'Arabie). Mentionnons encore les petits vases de pierre de la plaine de Messara, semblables aux vases de pierre des six premières dynasties. Les tables d'offrandes minoennes ressemblent aux tables d'offrande égyptiennes des débuts de la période dynastique.¹⁶ La poterie tachetée primitive d'Egypte et de Chypre, les vases à bec, et surtout à double bec d'Egypte et de Crète,¹⁷ les figurines humaines des deux pays se ressemblent également. La technique de la poterie rouge de Chypre est la même que celle de l'Egypte prédynastique quoique les formes soient différentes.¹⁸ Il y a des sceaux minoens en pierre, ou en ivoire, qui sont pareils à des sceaux égyptiens des six premières dynasties, et des palettes de pierre et de marbre, aux époques anciennes en Crète, qui sont aussi semblables aux palettes des premières dynasties.

On sait maintenant que les Crétois naviguaient beaucoup à l'époque des premières dynasties, ou même avant, et le fait que les marins de la Crète allaient en Egypte est démontré par l'emploi prédynastique de l'obsidienne et de l'émeri en Egypte.¹⁹ Le Delta occidental était la région où les Crétois venaient faire leur commerce et c'est là précisément que nous trouvons des traits culturels et des coutumes qui rappellent beaucoup la religion crétoise.²⁰ En Egypte, l'âge du cuivre a immédiatement précédé ce que les Egyptiens regardaient comme le point de départ de leur existence nationale.²¹ Mais l'âge du cuivre a commencé plus tôt en Asie qu'en Egypte, et pourrait fort bien s'être étendu de l'Asie à la Crète et à l'Egypte. En tout cas, les résultats des fouilles archéologiques ont démontré

¹⁵ A. Evans, *Palace of Minos*, Londres, 1921, p. 66.

¹⁶ Evans, *op. cit.*, p. 75.

¹⁷ Petrie, *Royal Tombs*, II, p. 27. Sir Flinders Petrie suppose que ce double bec était rendu nécessaire par le fait que Seth et Horus étant à ce moment égaux et adorés à la fois, les libations pouvaient ainsi être offertes simultanément aux deux divinités.

¹⁸ *Cambridge Ancient History*, I, p. 10.

¹⁹ Frankfort, *op. cit.*, p. 115.

²⁰ Newberry, *The Petty Kingdom of the Harpoon and Egypt's earliest Mediterranean Port*, *Annals of Arch. and Anthr.*, I, pp. 17 ss.; Newberry, *Two Cults of the Old Kingdom*, Ib, pp. 24 ss.; *Cambridge Ancient History*, I, pp. 174 ss., 256, 591.

²¹ Le cuivre a été pourtant connu en Haute-Egypte avant la première civilisation.

que l'emploi du cuivre de Chypre sur une grande échelle ne commence qu'à l'époque des premières dynasties.²²

Néanmoins, si les Crétois vinrent de bonne heure en Egypte, la conquête du Delta par Menes pourrait fort bien avoir causé l'émigration d'une partie de ses habitants à Crète. On trouve, dans la plaine de Messara, des tombes qui furent construites par des descendants d'émigrés africains qui avaient pu venir à cette époque.²³ Nous avons, dans notre première étude, émis l'opinion que la première civilisation de la Haute-Egypte était indigène. On a bien des raisons de croire que la seconde civilisation était d'importation étrangère, et qu'elle provenait d'Arabie probablement, et non pas de la Nubie.²⁴ Les nouveau-venus, qui introduirent cette culture nouvelle dans la Haute-Egypte, semblent être bien venus par Koseir et le Ouadi Hammamat. Ceux qui pénétrèrent dans le Delta le firent par la voie de l'isthme de Suez. Les deux sections de ce peuple nouveau qui était, nous en sommes convaincus, le peuple d'Horus s'établirent dans la Haute-Egypte et dans le Delta. Ceux qui avaient débarqué à Koseir débouchèrent dans la vallée du Nil à Koptos, qui devint le « nome des deux faucons ». La raison en est fort simple. Les envahisseurs adoraient le dieu-faucon Horus. Ils trouvèrent à Koptos des adorateurs de Min. On a découvert à Koptos des fragments importants de trois statues colossales de ce dieu. Les coquilles de *Pteroceras* et les poissons-scie gravés sur elles nous montrent que les sculpteurs qui ont fabriqué ces statues venaient de la Mer Rouge. Sur la troisième statue, on trouve des symboles en relief, une autruche, un éléphant, une hyène et un jeune taureau. Sur la seconde, en plus des coquilles et du poisson-scie, on trouve aussi en relief deux poteaux surmontés par des emblèmes de Min et des plumes symboliques elles aussi.²⁵ Or, nous savons que Min était un dieu-faucon et que, dès le Moyen-Empire, on le regardait comme étant le même qu'Horus fils d'Osiris. Cette assimilation d'Horus et de Min aurait bien pu commencer à l'époque pré-historique, où le peuple d'Horus passa d'Arabie en Egypte. Le nom des « routes d'Horus » sur la frontière orientale de l'Egypte sur

²² Petrie, *Ancient Egypt*, 1915, p. 12.

²³ Frankfort, *Asia, Europe and the Aegean, and their earliest Interrelations*, Londres, 1927, pp. 95 ss.

²⁴ Frankfort, *Mesopotamia, Syria, and Egypt*, p. 102.

²⁵ Petrie, *Koptos*, pp. 7-8.

la branche pélusiaque du Nil, qui était le point de départ habituel des armées égyptiennes, pourrait bien être dû à un souvenir persistant de la route prise par l'autre partie du peuple d'Horus, qui envahit le Delta par l'isthme de Suez.²⁶

Et pourtant, comme on appelait Horus le Seigneur de la Nubie, on a supposé qu'il était venu de ce pays, avec ses adorateurs.²⁷ Budge prétend qu'on peut voir en Nubie des restes du culte du Faucon.²⁸ De plus, les légendes d'Edfou représentent Horus comme venant de la Nubie.²⁹ Nous croyons que toute cela s'expliquerait si les adorateurs d'Horus en route pour Koptos étaient entrés en relation avec des Nubiens. De là, les légendes, de là, aussi, les traits nubiens de la seconde civilisation.

Les nombreuses allusions faites dans les inscriptions hiéroglyphiques anciennes au pays de Pount, ont amené plusieurs savants à y chercher l'habitat primitif du peuple du Faucon. Cela paraissait d'autant plus indiqué que les habitants de Pount semblent avoir le même teint et les mêmes traits que les Egyptiens primitifs, la seule différence paraissant être une barbe un peu retroussée. Mais il faut bien remarquer que cette barbe retroussée pourrait bien être le prototype de la barbe des dieux égyptiens et du Pharaon. En fait, Pount était nommé « la terre des dieux ». La tradition faisait venir de Pount Hathor et les grands dieux³⁰ et nous savons que Hathor et Horus étaient en relations fort étroites. Une tradition disait même que Hathor était la femelle du Faucon qui était venue de Pount avec Horus.³¹ Onouris, qui fut aussi assimilé à Horus venait de Nubie ou de Pount.³²

²⁶ Cf. Erman, *Die Horuswege*, Z. Äg., XLIII, pp. 72 ss.; *mit einer Bemerkung von Sethe*, *ibid.*

²⁷ Naville, *La population primitive de l'Egypte*, R. T., XXXIII, 1911, pp. 193 à 212.

²⁸ *Gods*, I, p. 17. Il y a toutefois là une question de date.

²⁹ *Cambridge Ancient History*, I, pp. 261 ss.

³⁰ Sethe, *Zur altäg. Sage v. Sonnenauge*, *passim*.

³¹ Junker, *Der Auszug der Hathor-Tefnut aus Nubien*, Berlin, 1911, *passim*, et surtout pp. 12-15.

³² Junker, *Die Onurislegende*, *passim*. Il faudra peut-être faire quelque part à une tradition qui l'on trouve encore chez les Gallas. Ceux-ci prétendent que leurs ancêtres conquièrent une fois l'Egypte. M. Huntingford interprète cette légende comme une preuve de la théorie que fait des habitants de Pount les ancêtres communs des Gallas et des Egyptiens. G. W. B. Huntingford, *On the Connection between Egypt and the Masai-Nandi Group of East Africa*, *Ancient Egypt*, 1926, pp. 10-11.

Ceux qui insistent sur l'origine africaine d'Horus se basent aussi sur une inscription du Hadramaout que Glaser a fait connaître et où le nom d'Horus est censé se trouver sous la forme חור.³³ Qu'il y ait ou non en l'occurrence, un argument suffisant, il n'en demeure pas moins que les données que nous avons s'expliquent plus facilement par l'hypothèse d'une origine arabe du peuple du Faucon, combinée avec l'hypothèse que ces envahisseurs entrèrent en relations étroites avec des Nubiens et des habitants de Pount. Si le peuple d'Horus venait d'Arabie, on comprend bien pourquoi il y a tant de traces d'influence sémitique dans l'Égypte pré-dynastique.

Quant aux créateurs de la première civilisation de la Haute-Égypte, nous avons déjà vu qu'ils étaient purement indigènes. Ils étaient dolichocéphales, avec la figure petite, les traits délicats, le nez petit et fin, les cheveux blonds, les yeux bleus, la peau blanche. Ils étaient de la même famille que les Libyens blancs, et il est fort possible que leurs ancêtres méditerranéens, en route vers la Haute-Égypte, s'étaient en partie arrêtés sur la frontière septentrionale de l'Égypte et y avaient fondé le groupe ethnique des Libyens, lequel manquait toutefois d'unité. On a même dit que les créateurs de la première civilisation étaient vraiment des Libyens.³⁴ Leur centre le plus important dans la Basse-Égypte était à Ombos (Noubt), dont le dieu était Seth. On pourrait donc appeler le peuple de la première civilisation des adorateurs de Seth. Grâce à la faiblesse relative du peuple d'Horus dans la partie septentrionale de la Haute-Égypte, le peuple de Seth réussit à conquérir la Haute-Égypte presque entière et pourrait en être resté le maître pendant plusieurs siècles. C'est pour cette raison, que Seth reçut le titre de « Seigneur de la Haute-Égypte ». En fait, Seth resta le maître de cette région jusqu'à ce que l'alliance d'Osiris et d'Horus dans le Delta, et l'invasion du Sud par les Shemsou-Ḥor eurent pour résultat immédiat son banissement sur les frontières, dans les déserts et les oasis.

A Saïs, dans le Delta occidental, on honorait Neith, une déesse libyenne. Dans les Textes des Pyramides, on trouve son nom associé à celui de Seth, comme si elle était sa parèdre.³⁵ Le fait qu'elle

³³ Glaser, *Punt und die süd-arabischen Reiche*, Berlin, 1899, p. 28.

³⁴ Petrie et Quibell, *Nagada and Ballas*, Londres, 1896, p. 63. Cf. Petrie, *Diospolis Parva*, Londres, 1901, p. 30.

³⁵ T. P. 1521.

régnait dans le Delta occidental nous montre qu'il était facile aux anciens Libyens et aux adorateurs d'Horus, de vivre côte à côte et de faire cause commune, et sans doute de se mélanger sans grandes difficultés. Tout porte à croire que le Delta devint l'habitat de plusieurs branches de la grande race méditerranéenne. Neith était Libyenne, il est vrai, mais on disait aussi qu'elle venait des îles de la Méditerranée,³⁶ peut-être, parce que parmi ses adorateurs, il y avait une forte proportion qui venait de ces îles. Cette variété d'adorateurs de Neith nous explique aussi comment les adorateurs de Seth, demeurant sur les confins de l'Egypte, se mêlèrent ou, en tout cas, eurent des relations cordiales avec les diverses populations qui vinrent s'établir en Egypte. C'est ainsi, qu'à un certain point de vue, on a le droit de considérer Seth comme le plus ancien des dieux de l'Egypte. C'est seulement parce que les adorateurs d'Horus, et non ceux de Seth, établirent les dynasties égyptiennes, que l'on peut dire que le dieu Horus, bien qu'étranger lui aussi, est vraiment le plus ancien grand dieu de l'Egypte. De toute manière, on doit admettre qu'avant l'union des deux pays, Seth était « Seigneur de la Haute-Egypte » et Horus « Seigneur de la Basse-Egypte ».

Il est certain qu'Osiris était d'origine étrangère. Petrie maintient qu'il était Libyen,³⁷ mais la plupart des égyptologues pensent qu'Osiris venait de l'Est ou du Nord-Est. Nous avons déjà vu que Diodore avait appris qu'il venait de l'Arabie Heureuse.

Si l'on devait suivre Plutarque, on ferait d'Osiris un dieu syrien, quoiqu'il semble bien que la Syrie n'a peut-être guère été qu'un corridor pour la civilisation plutôt qu'un foyer.³⁸ Il n'en demeure pas moins probable qu'Osiris était vraiment un dieu sémite, bien

³⁶ Newberry, *To what Race did the Founders of Sais belong?* P. S. B. A., XXVIII, 1906, pp. 68 ss.

³⁷ Petrie, *Royal Tombs*, I, p. 36. Dans le même sens, cf. Bates, *The Name of Osiris*, J. E. A., II, 1915, p. 208, où on défend l'hypothèse que *wîr* est le berbère WSR « vieillir », ce qui pourrait s'appliquer à Osiris comme dieu de la végétation. Cette explication nous paraît douteuse. Ce qui dans un dieu de la végétation est intéressant c'est, non pas qu'il vieillit, mais qu'il rajeunit, qu'il renaît.

³⁸ Il n'est pas inutile de dire ici que personne ne suit maintenant, en Amérique, la théorie pan-amourrienne qui ne survécut pas à la mort de son auteur M. A. Clay. Malgré les magnifiques commencements faits sous la direction du Gouvernement Français en Syrie, nous connaissons trop peu l'archéologie de ce pays, pour qu'on puisse encore se faire une idée de son influence dans le Proche-Orient. L'ardent plaidoyer de Clay avait le grand tort d'être

que les tribus qui l'amènèrent en Egypte n'aient pas nécessairement appartenu en entier à la race sémitique — si tant est que l'on puisse employer ce terme. Elles semblent avoir été formées en majorité de Méditerranéens. Les relations d'Osiris avec la culture du blé et la fabrication du vin nous portent à faire de lui un Sémite. Quant au symbole même d'Anzti et de son successeur Osiris, c'était le *dd*, un cyprès émondé, c'est-à-dire un arbre que l'on trouvait en Syrie et non pas en Egypte.³⁹ Il est fort possible que ce soient les adorateurs d'Osiris qui aient découvert l'écriture égyptienne. En ce cas, par un juste retour des choses d'ici-bas, cette écriture revint en Syrie, où Osiris avait fait au moins un stage assez long, y fut transformée et simplifiée et devint l'alphabet phénicien, à une date qui évidemment est de beaucoup postérieure à celle que nous étudions, mais est néanmoins plus ancienne qu'on ne le croyait, il y a quelques années. En tout cas, la tradition égyptienne maintenait fermement que la civilisation était venue avec Osiris, et pour que cette croyance se soit maintenue, malgré l'ascendant d'Horus et de Re, il faut bien qu'elle ait renfermé un élément d'incontestable vérité.

On est tenté de croire qu'Osiris était, non pas syrien, mais mésopotamien. On a comparé son nom à celui d'Ashshour, le dieu de l'Assyrie, et montré que les noms d'Osiris, en hiéroglyphe, et de Mardouk, dans l'ancien cunéiforme, sont écrits de la même manière.⁴⁰ Mais cela prouve trop, ou trop peu. D'ailleurs, il y avait en Syrie un dieu Asher, dont le nom a persisté dans une des tribus d'Israël. Enfin la question des origines des Assyriens, le problème de leurs relations ethniques avec les proto-Indo-Européens, sont vraiment trop loin d'être résolus maintenant, pour que l'on presse trop fort l'analogie philologique. Il est même fort possible que le dieu Ashshour ne soit pas sémitique, mais mitannien. Tout ce que l'on peut dire, c'est que l'hypothèse d'une origine ou d'une parenté assyrienne d'Osiris

basé sur des étymologies et des interprétations linguistiques. On sait que de telles démonstrations manquent souvent de valeur permanente. Toutefois nous n'en gardons pas moins envers Clay, dont l'œuvre a été, par ailleurs, de très grande valeur, d'avoir attiré et maintenu l'attention des orientalistes sur un pays qu'on avait trop négligé et qui nous réserve des surprises.

³⁹ Newberry, *Egypt as a Field for anthropological Research*, pp. 450 ss.

⁴⁰ Cf. S. Smith, *The Relation of Marduk, Ashur and Osiris*, J. E. A., VIII, 1922,

p. 44. Mardouk  ressemble beaucoup à  Osiris.

aiderait fort à expliquer les traces si importantes d'influence mésopotamienne en Egypte dont nous avons parlé plus haut.

Nous croyons donc qu'il est préférable de s'en tenir à la théorie, que nous avons déjà exposée, qui voit dans le peuple d'Osiris une tribu faisant partie de la race méditerranéenne ethniquement, par conséquent apparentée aux Libyens et aux Nubiens,⁴¹ mais au point de vue culturel, appartenant au monde sémitique et à l'Arabie. Cette hypothèse n'exclut pas l'opinion de Diodore qui rattache Osiris à l'Arabie méridionale, ce grand point d'interrogation de l'histoire ancienne et ce vague point d'appui du fameux « triangle de civilisation ».

Cette tribu venant de Syrie s'établit naturellement dans le Delta oriental. Osiris succéda à Anzti, un dieu sémite plus ancien, et fut tout particulièrement adoré à Bousiris, la « Maison d'Osiris ». Cette tribu était semi-nomade. Elle n'avait pas oublié, dans son nomadisme assez court en Syrie, la culture du blé et de la vigne. Elle enseigna cette agriculture aux autres Sémites du Delta. Le peuple d'Horus plus viril peut-être, mais moins civilisé, moins raffiné, s'allia aux nouveau-venus dont l'appoint n'était pas à mépriser au point de vue de la guerre. Osiris était bon : Horus, le fils qu'il trouva en Egypte était fort. Horus fit la guerre et triompha au point de vue politique, mais Osiris l'ami des vivants et des morts, le Seigneur de vérité et de justice, le civilisateur qui donnait au peuple sa nourriture, Osiris devint tout naturellement un dieu de première grandeur.

Quant à Re, ses origines et son histoire sont fort différentes. Ses adorateurs vinrent dans le Delta oriental, mais surtout dans le Delta occidental, peut-être parce qu'ils venaient par la voie de la Méditerranée.

Ce peuple de Re était apparemment de race mélangée, brachycéphale ou sous-brachycéphale, en partie sémitique, en partie arménoïde ou alpin.⁴² Le symbole de ce dieu était un obélisque, c'est-à-dire un symbole nettement solaire. Hermann Schneider a essayé de montrer que la religion des Européens à l'époque néolithique

⁴¹ Ce qui expliquerait suffisamment les données sur lesquelles Petrie a édifié son hypothèse d'un Osiris libyen.

⁴² La théologie du Livre des Morts attend encore l'égyptologue qui la stratifiera et en montrera l'évolution progressive. L'origine alpine d'une partie importante du peuple de Re pourrant bien expliquer les éléments caucasiens que Petrie a relevés dans le Livre des Morts.

était le culte du soleil.⁴³ Son symbole était deux disques représentant les deux moitiés de l'année. Il a montré que ce symbole était définitivement développé dans l'Europe du Nord vers l'an 2000 et qu'on peut le trouver même beaucoup plus tôt. Ce symbole se trouve dans l'ancienne Babylonie et dans l'Égypte préhistorique. Schneider en conclut que les Sumériens et les proto-Égyptiens arrivèrent du Nord dans le quatrième millénaire. Nous ne prétendons pas défendre les conclusions de Schneider, nous sommes mêmes certains qu'il va beaucoup trop loin dans ses conclusions. Nous voulons seulement faire état de sa théorie, au moins pour appeler l'attention sur le fait que le culte du soleil n'a rien d'essentiellement sémitique, et sur ce fait non moins important que le peuple de Re était en partie arménoïde ou alpin et peut fort bien être venu du Nord.

A Abousir el-Meleḵ, à Gerze et à Harage, près du Fayoum, on a trouvé des tombes aux murs de briques, contenant des cadavres enterrés, la tête au Nord et la figure tournée vers l'Est. On avait pensé d'abord qu'une telle position démontrait que l'on adorait le soleil. Maintenant on est d'accord pour attribuer ces tombes à l'époque de la seconde civilisation préhistorique et à un peuple venu d'Arabie et établi dans la partie septentrionale de la Haute-Égypte. C'était probablement un groupe d'adorateurs d'Horus, et puisque Horus était un dieu solaire, ou un dieu du ciel, la position de ces cadavres s'explique aisément. Toutefois, il est possible qu'il y ait eu, parmi eux, des adorateurs du soleil venus de Syrie, des îles de la Méditerranée, ou même des côtes de l'Europe, et ayant envahi l'Égypte par le Nord ou le Nord-Est.

Quoiqu'il en soit, les fidèles du pilier ou adorateurs du soleil, qui venaient du Nord et du Nord-Est, se fixèrent dans la région qui se trouve au sommet du Delta, où ils fondèrent une ville importante, la ville de l'obélisque que les Grecs nommèrent plus tard Héliopolis. Là, ils adorèrent le soleil sous le nom de *r*^c, Re, et développèrent autour de ce culte, une civilisation, une philosophie et une théologie spéculative fort complètes.

Les études anthropologiques, et en particulier craniologiques, ont démontré que, pendant les premières dynasties, le type physique des Égyptiens devint fort différent de celui de l'époque prédynas-

⁴³ H. Schneider, *Die jungsteinzeitliche Sonnenreligion im ältesten Babylonien und Ägypten*, Leipzig, 1923.

tique. On a d'excellentes raisons de croire que l'arrivée, à l'époque prédynastique, d'un peuple en grande partie arménoïde ou alpin, a eu beaucoup à faire avec cette transformation ethnique. Ces débuts de la période dynastique nous montrent l'effet d'un mélange et d'une diversité des races beaucoup plus accusés qu'à la période prédynastique. Le type méridional, avec la tête petite et les traits délicats, représente les adorateurs de Seth. Le type du Nord, avec la tête large et le nez crochu, représente l'élément sémito-libyen arrivé avant l'époque de Narmer, les adorateurs d'Horus alliés à d'autres tribus sémitiques dans l'Est, au peuple d'Osiris et aussi aux Libyens de l'Ouest. Un troisième type racial, brachycéphale, avec la figure ronde, le nez court et fort, dont les statues de Memphis donnent une idée excellente, représente le type normal des adorateurs de Re, qui sont le résultat d'un mélange ethnique de Sémites et d'arménoïdes ou alpins.

Ce troisième type, qui ressemblait beaucoup aux anciens Crétois, était arrivé avant Menes. Il était décidément étranger, mais il a eu une influence profonde sur le physique des Egyptiens. Il n'avait rien d'africain. On pense que ce peuple de Re était adepte à l'usage de cuivre et d'autres métaux, et peut-être les importa en Egypte. Il était certainement relativement civilisé; ce qui nous permet de comprendre pourquoi, dès la quatrième et la cinquième dynastie, ce peuple de Re donne à l'Egypte son aristocratie. Dans ses fouilles des Tombes Royales de la première dynastie, Petrie a trouvé, sur un morceau d'ivoire, le portrait gravé d'un Sémite arménoïde, à cheveux longs, et lèvre rasée,⁴⁴ qui semble bien devoir être un de ces adorateurs de Re. Il est facile de se rendre compte que la capacité crânienne de ces adorateurs de Re surpasse de beaucoup celle des autres habitants de l'Egypte, ce qui aide à comprendre qu'ils aient été des civilisateurs. Il n'est pas sans intérêt de remarquer, qu'à peu près à la même époque, nous trouvons un élément ethnique analogue dans la partie méridionale de la plaine de l'Euphrate, car les crânes trouvés à Al-'Oubaid⁴⁵ sont probablement à dater au commencement du quatrième millénaire avant notre ère.

Depuis longtemps, on a remarqué les similarités ethniques, artistiques et religieuses entre la Crète et l'Egypte ancienne. Ces simi-

⁴⁴ Petrie, *Royal Tombs*, I, p. XVII, p. 30.

⁴⁵ Hall et Woolley, *Al 'Ubad, Ur Excavations*, Vol. I, Oxford, 1927.

larités s'étendent maintenant à d'autres parties du monde méditerranéen, et même à l'Espagne.⁴⁶

Ce peuple de Re, établi à Héliopolis et dans la région qui l'entoure, prit fait et cause pour les Shemsou-Hor du Sud, lorsqu'il y eut conflit entre le Nord et le Sud, et que Menes unifia les deux pays. Mais grâce à leur supériorité de culture, les adorateurs de Re devinrent eux-mêmes les maîtres de l'Égypte. Ils donnèrent à l'art, à la littérature, à la science du gouvernement, à la théologie un développement remarquable à l'époque des premières dynasties, plus même encore que les adorateurs d'Osiris ne l'avaient fait auparavant.

Bien qu'ils soient probablement originaires de l'Europe, ils avaient séjourné assez longtemps à Crète ou à Chypre. Leur notion que le soleil sort des eaux le matin, et s'y enfonce le soir, ne fait pas nécessairement partie d'une religion solaire. Toutefois, elle se comprend fort bien dans une religion, qui s'est développée ou formée dans une île. On peut en dire de même de l'idée que le soleil voyage dans une barque. Ces idées maritimes que l'on trouve dans le culte de Re, et qui sont presque étranges en Égypte, s'expliquent par l'hypothèse que nous venons d'exposer.

Nous croyons donc avoir démontré que les habitants de l'Égypte représentaient quatre races et quatre religions, adorateurs de Seth, adorateurs d'Horus, venus d'Arabie par Kosseir et Suez, adorateurs d'Osiris, venus de Syrie, adorateurs de Re, venus des îles de la Méditerranée. Le culte de ces quatre dieux, le développement de leurs mythologies, les rivalités de leurs clergés ont eu sur l'histoire de l'Égypte une influence excessivement grande. Nous espérons que notre étude des origines de la religion égyptienne, difficile comme celle de toutes les origines, pourra servir à comprendre un peu mieux ce développement, et par ce-là même, le rôle si remarquable de la culture égyptienne dans l'antiquité. Nous avons dû souvent admettre notre ignorance de bien des détails, chronologiques et autres. Il n'en demeure pas moins vrai, qu'en dépit de ce manque de certitude en matière d'histoire, notre étude touche à des idées religieuses dont on ne saurait exagérer l'importance et dont le développement est généralement certain.

⁴⁶ Frankfort, *Mesopotamia, Syria, and Egypt, and their earliest Interrelations*, pp. 115 ss.; Scharff, *Grundzüge der ägyptischen Vorgeschichte*, p. 23; von Bissing, *Die Reliefs vom Sonnenheiligtum des Rathures*, Munich, 1914, *passim*; Newberry, *To what Race did the Founders of Sais belong?* P. S. B. A., XXVIII, 1906, pp. 68 ss.; Newberry, *Two Cults of the Old Kingdom*, *Annals of Arch. and Anthr.*, I, pp. 24-29.

LEXICOGRAPHICAL NOTES ON AKKADIAN RELIGIOUS TEXTS

By JOHN A. MAYNARD, New York City

Malálu, to mix

In KAR. 44, Rev. 3, Zimmern translated *ṭuppu šammê taq(šum)-ši-ri u ma-la-li*, Tafeln mit Pflanzen zusammenstellen(?) und ... ZA. 30, p. 210-211. The word *malali* left untranslated is to be compared with *malala*, dough (Thureau-Dangin, *Rituel Accadiens*, p. 63, l. 45). The verb probably means to mix, and would be akin to *balalu*, to mix. We prefer to read *šumširi* which gives a plausible sense and is morphologically sound.

Nagbu, deep

In CT. 16, 15, Col. V, 30, R. C. Thompson read *nagbu abzu-ta imin-na-meš* which the Semitic translator rendered *ina na-gab* (var. *nag-bi*) *ap-si-i si-bit-ti šu-nu*. Thompson translated "in the ocean deep they are seven." This meaning and rendering were adopted by Delitzsch, *Sum. Gl.* 197. They are open to question. We would read *til abzu-ta* and translate as follows: "in the whole ocean they are seven." The meaning "deep" for *nagbu* is unproved, and the meaning "spring" which is well known would hardly be suitable here. It is true that we find *mê nagbi* meaning certainly "nether waters," but we never find *nagab mê*.

EZEN, uzun

The first part of Col. VI is wanting in CT. 11, 5, but by comparison of Col. VI with 41512, 6, on the same page we must evidently read *se-e* as in the preceding line. The missing sign of the middle column 4-6 which is named *izunnu* is probably *ezen*. We must read *ʾil-zi-ʾin?* in 41512, 2a and in the preceding line *ʾsil-ir* for the same sign *EZEN*. Turning now to K. 14049

(CT. 11, 6) we notice in 6 a, -in-nu which is probably a variant of e-zu-un-nu. The shaded signs in 5 a give sa-lam-ma-ku-kur-ra-i-du which is to be read kur (Br. 9048). The name of the preceding sign ends en -ri-du and the three preceding ones in -ra-šu. They are probably IB read da-ra, ib-bi, u-ra-šu. The important reading thus recovered is *uzun* for *EZEN*.

Turdu, posthumous son

In CT. 16, 15, Col. V, 8, 9, R. C. Thompson read *BANDA* *nunzumeš*, *ta-šim-tu ul idû*. He translated, "they know no sense." We must read *ta-ur-tu* (v. *tum*) *ul idu*. They know no small one. Professor Luckenbill called my attention to (da)-ur-da, young son, in the Assyrian Code KAV. I, Col. IV, 3. I am inclined to derive it from the root *taradu* and to take it to mean a posthumous son, in whom the spirit of the departed husband had returned.

Nurmu, nut

In his translation of KAR. 2, 61, Ebeling (*Liebeszauber*, p. 13) translated it "fig." This is an improbable rendering since we find the mention of an *aban nurma* CT. 12, 48, 1 b, which is probably the pit of that fruit. Moreover we find in Harper 814, R. 16 the mention of a *zikpi ša* "nu-ur-me(?), if the text is correctly read. Fig-tree does not give valuable lumber and would scarcely be mentioned in the same breath, or almost, as cedar and cypress. (Harper 814, R. 9.) Moreover in Meissner, *Stud. z. Assy. Lexic.*, pp. 50, 215 ff., the *nurma*-tree is specifically distinguished from the fig-tree (*tittu*) in lines 256-257. Finally the *nurmu*-fruit has a shell (Meissner, *op. cit.* 36), which of course the fig has not. The pomegranate suggested by Meissner (p. 36) has no pits that deserve to be called *abnu*. We suggest therefore that the *nurmu* is some kind of nut.

The land of no death

Where was the wonderful land where men do not die (*uš-nu-uš-ki*)? The Sumerians called it *bube* and the Akkadian Semites called it *šu-lba?*¹ and *šin-di-lib*, and more fully *šin-di-lib-bu*. Was it a land connected with the Indus (Sind)? It was probably the land of *kukku*, honey, and all kinds of sweet things. (Cf. CT. 11, 36, S. 1300, Rev. 10 ff.)

REVIEWS

Die Kultur-Leistungen der Menschheit. Von Hermann Schneider. Bd. I: Die Völker des Altertums. Leipzig: Weber, 1927, pp. XI and 672. Mk. 30.00.

In this masterful study, Schneider has summarized and synthesised our present knowledge of the civilization of the ancient Orient. He begins with the very beginning and outlines what is known of the life of the Neanderthal, Aurignac, and neolithic men, furnishing a handy summary on page 23 and an interesting table of cultures after page 16.

Then each ancient people of the Orient comes in for a thorough and accurate treatment of their civilization: Egypt, Babylonia, Crete, the Jews, the Persians, the Greeks, the Romans, India and China.

In Egypt and Babylonia, Schneider finds a highly developed sun-cult in neolithic times, and in Nippur he thinks that a Horus-god, later called Ninurta, was worshipped. This latter may be considered very questionable. It is simply referred to as an example of points where decided difference of opinion may be expressed by a reader of the book. Nevertheless, the author has such a thorough grasp of the main features of ancient Oriental civilizations, that one must read his book for the larger view and more general estimate of the subject under consideration.

The work is a masterpiece, and should be translated into English. The two large tabular views of ancient civilization, facing pages 272 and 672, are in themselves worth the price of the book.

SAMUEL A. B. MERCER

Einführung in die semitischen Sprachen. Von G. Bergsträsser. München: Max Hueber, 1928. Mk. 13.80.

Dr. Bergsträsser tells us in his Vorwort that for some years he was accustomed to give to his students an Introduction to Semitic languages and literatures. This introduction consisted not only

of a history of the more important languages with their literatures, but also, in addition, a brief outline of each language with extensive samples of the literature of each.

This most excellent and original Introduction has now been made accessible to a wider circle of students. And Dr. Bergsträsser deserves our deepest thanks, for the book will be found of immense value to students and teachers alike. I expect to use it with some of my students.

The work is divided into six chapters: Chapter one is a discussion of the earliest forms of Semitic languages; chapter two deals with Akkadian or what is usually called cuneiform; chapter three with Hebrew; chapter four with Aramaic, including old and new Aramaic; chapter five with South Arabian and Ethiopic, including Amharic and Tigrē; and the last chapter deals with Arabic proper, including the Arabic of the Coran as well as Palestinian, Egyptian, Moroccan and Maltese Arabic.

SAMUEL A. B. MERCER

Babylonian Penitential Psalms. By S. Langdon. Oxford: Editions of Cuneiform Texts, Vol. VI. Paris: Geuthner, 1927, pp. 106, pls. 37. Frs. 180.00.

The purpose of this particular volume is to publish all the known psalms and prayers of the liturgical type employed in the Babylonian private rituals of penance and atonement, as distinct from public liturgical song services. In searching for fragments of prayers of a liturgical character in the British Museum, the author frequently copied texts of a different character such as rituals for expiation and prayers. These are also included in this book. There have also been included all the fragments of the *Epic of Creation* from the Weld Collection in the Ashmolean Museum, which Langdon excavated at Kish. These latter texts are of great importance, and the author did well to publish them at once.

Besides the fragments of the *Epic of Creation*, there are 43 texts published in this volume, and some of them are transliterated and translated. The first thus presented is a "Penitential Psalm to Enlil," translated with Langdon's usual scholarship and accuracy, and supplied with copious notes. It is an excellent text for a student of Sumerian to work on, and it has much material for the student of religion.

The vastness and accuracy of Langdon's knowledge of all phases of Sumerian and Akkadian philology may be illustrated by note 6 on page 21, where he discusses *baḡanu*, contrasting it with *bukānu*.

"A Semitic Prayer in Part-Song," pages 61-65, is worthy of careful study, philological as well as religious. On page 76, as Langdon points out in his foot-note, occurs the word *ul-la-ma*, the Assyrian cognate of the Hebrew עולם, eternity. This is its first occurrence, and deserves careful notation. Finally, tablets I, III, and V of the *Epic of Creation* are given on pages 88-101. At the end a useful index of names, words, and phrases is added. The 37 plates are autographed with Langdon's characteristic care.

SAMUEL A. B. MERCER

Early History of Assyria to 1000 B.C. By Sidney Smith. London: Chatto and Windus, 1928, pp. 418. £1.17.6.

The Mantle of King has fallen upon Sidney Smith—and it could not have fallen upon a more competent. Leonard King wrote the first two volumes in this series—books which are well known to all students of Sumerian and Babylonian history.

This third volume takes up the history of Assyria and its antecedents and follows it down to 1000 B.C. It is a massive volume of twenty chapters, seven chronological tables, two appendices, a fine index, twenty-four plates, and twenty-four illustrations in the text.

After an informing Preface, we are led through the prehistoric period in Assyria, and are shown the remains of early Sumerian civilization. The Sumerian traditions of the prehistoric and early historic periods are then reviewed, and Sumerian civilization is briefly but thoroughly sketched. We then see the Sumerians and Subaraeans in Assyria, and have recounted for us the dynasties of Agade and Gutium. The origin of the Assyrians comes in for thorough treatment, after which the affairs of the Third Dynasty of Ur are summarized. Cappadocian trade and the wars of the city states, together with the domination of Babylonia are passed in review, and so are the Hittites, the Kassites, the Hyksos, the Egyptian Empire, and the Kings of Mitanni until the liberation of Assyria. Then Assyria begins to grow and expand and conquers Babylon and becomes an element in the downfall of the Hittite.

Now comes the early Iron Age in Assyria and the Aramaean invasion, which brings us to 1000 B.C. The last chapter is a splendid portrayal of early Assyrian civilization.

It goes without saying that no student of the ancient Orient will agree with all of Smith's interpretations, nor will he approve of some omissions from his fine Bibliography—some serious ones—nevertheless, it can be said without fear of contradiction that the book before us is the very best on early Assyria in any language.

SAMUEL A. B. MERCER

Babylonian and Assyrian Sculpture in the British Museum. By H. R. Hall. Paris and Brussels: Les Éditions G. Van Oest, 1928, pp. 55, pls. 60. £3.3.0.

A selection of the more interesting examples of Babylonian and Assyrian Sculpture in the British Museum is illustrated in this volume. In it we have 150 superb examples printed in double-tone collotype, and described by Dr. Hall of the British Museum.

Some of the most famous objects of Babylonian and Assyrian sculpture are reproduced here—some famous Gudeas, a Bas-relief of Hammurabi, some well-known Kuddurri, the famous statue of Ishtar, Ashur-naṣir-pal II, the Lion-Colossus of Ashur-naṣir-pal, the Winged Human-Headed Lion of the same king, the famous Black Obelisk, the Stele of Shamsi-Adad VI, the Relief of Sargon, the War-reliefs of Sennacherib, the Reliefs of Ashurbanipal, the Lion-hunt of Ashurbanipal, are among some of the great pieces herein reproduced.

Dr. Hall's notes are brief but clear and helpful in examining the pictures. It is a pity that so many printer's errors were left in the text. Some of them are to be found on p. 19, ll. 8, 26; p. 22, l. 12. But they do not impair the value of this sumptuous edition.

SAMUEL A. B. MERCER

The Epic of Gilgamish. By R. Campbell Thompson. London: Luzac, 1928, pp. 60.

Dr. R. Campbell Thompson is preparing a new edition of the Gilgamish Texts in the British Museum, where he has found some new duplicates and joints. In this translation of the epic, done

in hexameters with remarkable ability to find the right word, Dr. Thompson gives us the first fruit of his study. It is an excellent translation, it is true to the original, it is rendered in excellent English. All the texts known so far have been incorporated; there has been no attempt to reconstruct missing parts of the text on a slender basis. One knows what these attempts amount to. The story reads well, and deserves to be a success.

JOHN A. MAYNARD

Sumerian Temple Records of the Late Ur Dynasty. By H. F. Lutz. Berkeley: University of California Press, 1928.

There are two parts to this book. In part one, we find tablets from Umma, Nippur, and Lagash; in the second part the tablets are mostly from Umma, with a few from Nippur. One hundred texts are autographed in part one, and 124 in the second part. Dr. Lutz has transliterated and translated 37 of these tablets. Of the rest he has given a brief summary of contents with dates. This is quite sufficient for such tablets, as they are not of prime importance, and there is a great similarity in their contents. But excellent name indices are given, which are most important.

The publication is a model of what the publication of such texts ought to be.

SAMUEL A. B. MERCER

Reallexikon der Assyriologie, herausgegeben von E. Ebeling und B. Meissner. Erster Band, erste Lieferung. Berlin and Leipzig: de Gruyter, 1928, pp. 80, pls. 14. Mk. 8.00.

The time for a dictionary of Assyriology has arrived. The first part of the work before us, which will have at least twenty more parts, shows that the task was entrusted into good hands. Indeed it will be an indispensable book. There are many good articles in this issue. We noted especially those on the goddess Aa (where we would have liked to see a comparison with Hawwah). In the case of Abatu, we are referred to a future article. We hope that it will at least call attention to the parallel form Abaddon. The bibliographies are a bit too short, as in the case of the article Achiqar (p. 16). But these are minor criticisms of a work otherwise excellent and coming at the right time.

JOHN A. MAYNARD

Die Astrologie; Entwicklung, Aufbau und Kritik. Von Arthur Krause. 319 pages, $6\frac{3}{4} \times 4\frac{1}{4}$ in., 50 illustrations. Leipzig: J. J. Weber, 1927.

In this scientific age we are inclined to have little patience with astrology, but the presence of books dealing with the subject on railway news stands and even on the shelves of reputable book-stores indicates that some persons still have faith in this ancient pseudo-science.

This book is a thorough-going treatise. After a 17-page introduction there follow 85 pages of history, outlining the development of astrology by the Chaldeans, Persians, Hindus, Chinese, Egyptians, Jews, Greeks, Romans, Arabians and by the Christian nations until Copernicus dealt a death-blow to its pretensions to be a science.

In the next section the construction of horoscopes is explained. Most writers on astrology seem to be purposely indefinite in their descriptions of houses, cups, aspects and the other things they use in their business; but the author of this book, with the assistance of numerous diagrams, gives a clear statement of all these matters. Indeed Dr. Krause appears to have a real knowledge of the geometry of the celestial sphere. Some of the mathematical expressions introduced will surely strike terror into the mind of the would-be astrologer.

The third section discusses the meaning of horoscopes. It includes the various rules which have been accumulated from ancient times and which are to be found in ordinary books on astrology. It indicates how the planets, for good or for bad, are related to the parts of the human body, to sickness, to professions, to precious stones, to colors, to animals, to plants—an extraordinary jumble of nonsense.

The concluding section contains a criticism of astrology. Prophecies by the (German) astrologers in 1915 as to the war are given. Each of the seven chief states in the conflict was associated with a planet—Mars with Germany, Venus with France, Mercury with England, &c., and the sun was to shine on Germany. But the prophecy was not fulfilled. Predictions for 1925 and 1927 were equally futile.

The book is well printed and bound and to any one who wishes information on the subject it is recommended.

C. A. CHANT

Beschreibung der ägyptischen Sammlung des Niederländischen Reichsmuseums der Altertümer in Leiden. Von A. E. J. Holwerda, P. A. A. Boeser, J. H. Holwerda und W. D. van Wijngaarden. Herausgegeben im Auftrage des Ministeriums des Innern. Bd. I–XIII. Haag: Martinus Nijhoff, 1908–26.

In the Preface to the whole series, the editors point out that, in the text to these great reproductions of the collection, only those points which are of most importance, and which can be clearly seen in the pictures are discussed.

As early as the seventeenth century the people of Holland were interested in Ancient Egypt. Otto Heurnius about 1621 had a small collection in the University of Leiden in the Kabinett der Anatomie und Raritäten. In 1821 a part of this collection went to the newly founded Reichsmuseum für Altertümer; the rest went in 1872. Meanwhile in 1826 three other collections found their way to the museum. The whole collection in the museum was greatly enlarged by Dr. Leemans just previous to 1891 and by Dr. Pleyte previous to 1903.

In volume one, which is a large Atlas-volume, among many interesting reproductions is that of the Opferkammer des Achet-Hetep-Her, as well as the statue of Anch-Tech, a priest. The famous stele of Antef-aker (*ʿntf-ʿkr*) is to be found in volume two. Volume III consists of objects from the Middle Kingdom, and Volumes IV–VI consist of monuments from the New Kingdom. Volume VII is devoted to Saitic, Greek, Roman, and Coptic monuments. Volumes VIII–XI contain four series of mummy-cases of the New Kingdom. Volume XII is made up of statuettes of various periods, and the last part, Volume XIII (1926), contains more monuments of the New Kingdom and of the Saitic period—mostly canopic jars.

This is one of the great collections of Egyptian antiquities; one which no great library or specialist in Egyptology can be without. We look forward with keen interest to future publications from the Reichsmuseum in Leiden.

SAMUEL A. B. MERCER

La Préhistoire Orientale. Tome II: *L'Égypte et l'Afrique du Nord.* Par J. de Morgan. Paris: Geuthner, 1926, pp. 439.

This remarkable volume is based largely on de Morgan's own excavations. It describes at length the stone age civilization of Egypt and the royal tombs of Negadah. It then takes up the question of metals in Egypt, showing the relative non-importance of the Sinaitic copper mines. Chapter VI deals with the Sumerian origin of Pharaonic culture. While some of the arguments given by the author are not altogether conclusive, others have been strengthened by the recent discoveries of Ur. This volume is well illustrated, and will remain of basic value for the study of the early culture of the Near East.

JOHN A. MAYNARD

Die Chronologie der Könige von Israel und Juda. Von Julius Lewy. Gießen: Alfred Töpelmann, 1927, pp. 32. Mk. 2.00.

Lewy rehabilitates the Biblical synchronisms by citing similar synchronisms in the contemporary Assyrian and Babylonian writings. He is thoroughly justified in using the synchronisms as of equal, though not of superior value to the lengths of reigns, but here too we must be sure of the text.

His use of Josephus is more dangerous. In Kings, Josephus does follow the Hebrew, not the Greek, and is therefore an independent witness, but added material is the result only of his own none too sound combinations.

Discussion of his detailed conclusions would demand another thirty-two pages. Some key dates at least may be mentioned. Solomon reigns 960-921, Ahab 866-847, Jeroboam II 784-748, Menahem 747-736. A series of regencies is assumed for Judah, Jehoshaphat as regent 865-863, Jehoram 848-842, Azariah 785-770, Jotham 758-742, Ahaz 742-734, and perhaps Hezekiah 728-726.

In the opinion of the reviewer, the study of the chronology must begin with the figures of the Greek, not the mixed system or rather lack of system found in the greater manuscripts, but that preserved in the Lucianic manuscripts. This must then be checked by the data from the Assyrian, Egyptian, and Tyrian king lists. Can Lewy's date for Rehoboam (921-905) be fitted to that of Shishak or of Ahab to that of Ethbaal?

Since Forrer, MVAG., XX, 3, 9 ff., the dates 853 for the battle of Qarqara and 841 for the submission of Jehu have become so canonical that Lewy accuses one scholar who holds to 854 and 842

as not being up to date. Much of Forrer's interpretation was correct, though he had been anticipated in my Sargon, and in JAOS., XXXIV, 344 ff. His reduction of the dates before 785 rests on a very dubious explanation of the difficulties in the Eponym Canon. Already in JAOS. I had given a simpler explanation, but this has been consistently ignored.

All in all, Lewy's study is a logical, closely knit system. Future students of this very knotty problem must pay it due attention.

A. T. OLMSTEAD

What Remains of the Old Testament. By H. Gunkel. Trans. by A. K. Dallas. New York: Macmillan, 1928, pp. 186. \$1.50.

Gunkel is one of the best known Old Testament scholars, who are at present living and active. He is learned, original and clear.

There are five chapters in the book, and the book's title is taken from that of the first chapter. And in the first chapter, Gunkel shows that our civilization rests upon two bases, the Bible and Greece, which are enduring. In "Fundamental Problems of Hebrew Literary History," the subject of the second chapter, the author shows that a genuine history of the literature of the Old Testament is yet to be written, but that it cannot be done until a thorough study of the types of Hebrew literature has been made.

In chapter four, Gunkel gives a plain example of the modern scientific method of Bible study from the point of view of literary history. He uses the close of the Book of Micah, and illustrates what he had been saying in chapter two.

The most suggestive part of the book in many ways is the last chapter—on Jacob. The reader should study it for himself—Jacob was a hero of folk-tales, who was only subsequently raised in Israel to the dignity of a national ancestor.

SAMUEL A. B. MERCER

Old Testament Essays. Edited by D. C. Simpson. London: Charles Griffin and Company, 1927, pp. 171. 10/6 net.

These are papers which were read before the Society of Old Testament Study at its eighteenth meeting, held at Oxford in September, 1927. There are sixteen papers, all of great interest. Wheeler Robinson, on "Prophetic Symbolism," is the first. Driver,

on "The Original Form of the Tetragrammaton," concludes that it was Yāh. Obbink, on "The Tree of Life in Eden," thinks that man did eat of the tree of life. Erdmans, on Deuteronomy, says that the reformation of Josiah *was* based on D. Other interesting essays are those of Oesterley on "Israel and its Religious Environment," J. M. P. Smith on "The Syntax of Genesis 1:3," and Gunkel on "The Poetry of the Psalms." The whole sixteen deserve careful reading.

SAMUEL A. B. MERCER

Erklärung des Hohen Liedes. Von G. Kuhn. Leipzig: Deichert, 1926, pp. 75. Mk. 3.00.

Pastor Kuhn has written an excellent study of the Song of Songs. He interprets it as an allegory of a spiritual marriage of the soul. Thus is the place of the book in Hokma literature justified. The author gives a few interesting text emendations. The difficult *asher* in the title is explained as *ashir*. The title would then be part of the poem. This is, we believe, a new suggestion. The emendation on p. 8 is less happy. The author does not mention Haupt and Ehrlich to whom he apparently owes not a little, perhaps through Bloch's article which he mentions with a scathing remark (p. 73), and then quotes *three* times on the next page while he apparently makes very little use of the work of Salkind which his remark seems to praise so much. The reviewer feels that he is justified in saying that Bloch's article in A. J. S. L. 38 is only a small part of his original dissertation. Owing to certain circumstances, the article was published *without* the introduction, where Bloch gave due credit to all his predecessors. Evidently Pastor Kuhn did not know this, but he would have been on the safer side if he had avoided his remark on the work of another scholar.

JOHN A. MAYNARD

Revaluing Scripture. By Frank Eakin. New York: Macmillan, 1928, pp. 249. \$2.25.

This is an aid to the understanding and profitable use of the Bible. In supplying such aids, scholars so far have made little use of the comparative method. The existence of other scriptures has been largely ignored. The author of the book has sought to

emphasize points of similarity and contrast between the Bible and the Brahmanic, the Zoroastrian, the Buddhist, the Confucian, and Mohammedan scriptures. This he has done with interest and success.

There are three parts to the book: Bibles in General; Other great Bibles compared with the Jewish-Christian Bible; and the Influence of Bibles. The discussion of these points is clear and suggestive.

SAMUEL A. B. MERCER

A History of the Jewish People. By M. L. Margolis and A. Marx. Philadelphia: The Jewish Publication Society, 1927, pp. 837. \$4.00.

The History of the Jewish people is a vital but difficult subject. The history written by Graetz represents the parenetic historical science of two or three generations ago. As for its English translation, it aimed at popularity. Graetz' Hebrew edition is of course excellent, but needs revision. Dubnow's *Geschichte* is good, but tends often towards a journalistic point of view. Margolis and Marx give us a real history of the Jewish people, packed full with information, sober, well-written, accompanied with excellent maps, useful bibliographies, full indices. There is no preaching in it. It is rather conservative. It is *the* history of Israel, a book to be read and digested with patience, otherwise it may be a little bewildering due to the abundance of the material.

JOHN A. MAYNARD

The Birth of Judaism. By John A. Maynard. London: Luzac, 1928, pp. 144. 8/-.

This is a study of the Hebrew religion during the Exile. Dr. Maynard has had an excellent preparation for such a piece of work as this. He has a complete knowledge of the literature of the period, the texts of which he has critically studied; he has an excellent knowledge of the Babylonian and Persian background of the Exile; he knows the genius of the Jewish people as very few other Gentiles do; and he has a sympathetic and understanding heart for religious problems. And withal he has originality and the knack of putting things in an arresting way. We therefore

took up this book with anticipations of pleasure and profit, and we have not been disappointed.

Incidentally, we may point out that Dr. Maynard places the Book of Deuteronomy in the period of the Exile; and insists upon the sequence JEPD instead of JEDP. This latter problem will be treated by him in a future volume.

The real subject of this book is the birth of Judaism.

According to the author's systematic custom, he devotes his first chapter to Sources, clearly indicating those parts of the Old Testament which he believes were written during the Exile. Then in a series of closely reasoned studies, he shows what the power of the Government was in religious matters, the relationship between the Exiles and Babylonia, and the idea of God as it was held at that time. In the third chapter, he studies Ezekiel, with balanced criticism and keen insight, and shows that Deutero-Isaiah lived and wrote in Palestine. This point of view is quite original.

The chapter on Messianism deserves particular attention, for various reasons, and not the least among them is the fact that, as Dr. Maynard points out, the idea of the divine among primitive peoples applied to everything wonderful or terrible.

There are too many good things in the book to be enumerated in a review. The reader interested in religious ideas in the Old Testament and especially in Judaism which played so important a part in the background of early Christianity should read every word of this important book.

SAMUEL A. B. MERCER

Massoreten des Westens. Von P. Kahle. Stuttgart: Kohlhammer, 1927, pp. 194.

Professor Kahle bases his investigation of pre-Masoretic Hebrew pronunciation on the study of old Piyutim for the ninth of Ab, which treat of the twenty-four classes of priests and give, in connection with each one of them, a long Keroba. A number of these Kerobas hitherto unknown are given by Dr. Kahle in photographic reproduction. These liturgical pieces are probably a little later than the Mahzor Yannai and therefore may be dated in the eighth century. Their great value, apart from liturgical interest, is in their Palestina punctuation. Dr. Kahle compares this punctuation with the Samaritan pronunciation and the punctuation

of the oldest Hebrew manuscripts, especially those of the Leningrad collection. He investigates the problem of Ben Asher. Kahle comes to the conclusion that Moses Ben Asher wrote in 895 the Cairo codex of the Prophets. Aaron, his son, wrote the Aleppo codex of the Bible. These codices do not always agree with our Masoretic Text because of the continued development of Masora. Hebrew printing is then shown by Dr. Kahle to be connected with the Samaritan system. The earliest system (the Palestinian) developed into the Babylonian and the Tiberian. The Masoretic system must not be taken at its face value. It should be thought out again so that the underlying pronunciation of Hebrew can be rediscovered, as well as pre-Masoretic grammar, with the help no doubt of Wutz' theory. Then the author describes some Leningrad manuscripts, revalues the Firkowitsch collections, declares that the Cambridge codex is early (856 A.D.), and warns us of the lateness of the manuscripts on which rest our ordinary Hebrew texts. It is quite evident that Dr. Kahle's contribution to the problem is of the greatest value.

JOHN A. MAYNARD

Tutorial Preparation for Mishno and Gemoro. By James H. Lowe. London: Hebrew Compendium Publishing Co., Camomile Street Chambers, London, E.C. 3, 1926, pp. 66.

Mr. Lowe deserves great praise for this specimen of a Talmudic manual. This volume covers only the first paragraph of the first Perek of Berakoth, as it would be explained by Mishna with Rashi, Tosafoth and rabbinical commentaries and an excellent Talmudic teacher. The work is excellently done with a glossary and an index of abbreviations. It is impossible to study Talmud properly without a teacher, but when no suitable teacher is available a would-be Talmudist can find no better help in his study than Mr. Lowe's manual. Even the student who does not desire to delve thoroughly into Talmudic dialectics will find that a careful study of this manual will be of the greatest value and interest, and possibly quite a revelation.

JOHN A. MAYNARD

Das Hethiter-Reich. Von Albrecht Götze. *Der alte Orient*, Bd. 27, Heft 2. Leipzig: Hinrichs, 1928, pp. 46. Mk. 1.80.

This is a brief but authoritative history of the Empire of the Hittites, so far as we know it at present. After two introductory chapters, a chapter is devoted to the older Hittite Empire, and another is devoted to the later Empire, after the period between the two. The later Hittite Empire is the period of which most is at present known—it is the period of Murshilish, Tutchalia, and others. The last chapter contains an account of the civilization of the Hittites.

SAMUEL A. B. MERCER

Africa, Journal of the International Institute of African Languages and Cultures. Edited by D. Westermann. Vol. I, Nos. 1 and 2. Oxford University Press, Humphrey Milford, subscription 21s. a year.

The International Institute of African Languages and Cultures aims at a scientific and practical centralization of cultural studies on Africa. The new magazine it has published bids fair to become a necessary tool for ethnologists. It is published in English, French and German. The first number has important articles on African Negro Music, the question of school textbooks for Africa, Primitive Law in Eastern Africa, the Mandingo folks theatre, an excellent review of recent literature on Bantu tribes. Maurice Delafosse was strongly interested in this enterprise. He seems to have a worthy successor in Henri Labouret. The undertaking is in such able hands as those of Sir F. D. Lugard, Mr. H. Vischer and Professor Westermann. This in itself is sufficient to guarantee that it will be conducted excellently.

The second number of this periodical maintains the high standard set by the first one. We find in it articles in textbooks for African schools, by G. Hardy, a study of the culture of the Kingdom of Kongo by Torday, a paper by Schapera on the recent economic changes in Southern African native life, an article by Westermann on the gods, and a study of practical spelling for African languages by Meinhof and D. Jones. Professor Labouret contributes a bibliography of recent West African ethnology. West Africa occupies a large place in this number, a fact which does not displease us by any means.

JOHN A. MAYNARD

La Cité Pontique de Dionysopolis. Par O. Tafrali. Paris: Geuthner, 1927, pp. 80, pls. 16.

Professor Tafrali proves that this city is now occupied by the small port of Baltchic in the Southern part of the Dobruja. It was a Greek colony surrounded by Thracians and Scythians. The author tells its history to the fifteenth century. He describes the political organization of the Greek colony and its religions influenced by Egypt and the late Osirian worship. Professor Tafrali found remnants of the wall of the Acropolis and was able to trace its plan. He gives a list of antiquities found there and the Greek and Latin texts of Inscriptions found at Baltchic and Cavarna. This monograph is a worthy contribution to our knowledge of Greek colonies on the Euxine and gives some interesting information on Dionysios worship. There is a good index.

JOHN A. MAYNARD

Les civilisations anciennes de l'Asie mineure. Par F. Sartiaux. Paris: Rieder, 1928, pp. 83, pls. 60.

This volume magnificently illustrated describes the ancient Asianic civilisation, Hittite, Achean, Phrygian and Lydian, then the formation of Greek culture, Persian influence, and the development of Hellenism. There is a short bibliography. The weak point of the books is its dabbling here and there in allusions to early Christianity. The author uses words that show that behind his simple language lies a great wealth of erudition. Perhaps a reference to the Hittite excavations of the Oriental Institute of the University of Chicago might have been added. Much remains to be done in Anatolia as the author reminds us. But we know enough now to see that the history of Greece is changing as much as that of the Near East.

JOHN A. MAYNARD

The Life and Times of 'Ali ibn 'Isa "The Good Vizier." By Harold Bowen. Cambridge University Press, 1928, pp. 438. 25s. net.

The period between 892 and 946 A.D. which marks the disorganization of the Abbasid Caliphate is one of the neglected important fields of history. Mr. Bowen has made of this period a thorough

study. The honorable and venerable 'Ali ibn 'Isa undertook several times and reluctantly though dutifully the difficult task of Vizier. The maze of intrigues, the vicissitudes of rulers and princes, the frenzied finances of a superb and luxurious Empire, all this is told in a clear and interesting manner. Mr. Bowen knows his sources well. One wishes that the Abbasid historiographers had been less dry and annalistic, and that they had told us more about the masses, and about economics, and less about wars and court tragedies and intrigues. Mr. Bowen has succeeded in extracting from these sources a good deal of history without losing himself in a maze of details. He presents the interesting hypothesis that 'Ali ibn 'Isa was secretly drawn to Al Hallaj.

JOHN A. MAYNARD

Confluence of Opposites. By Charpat Rai Jain. Hardoi, India, 1921, pp. 418.

The Right Solution. By Charpat Rai Jain. Allahabad: Indian Press, 1927, pp. 20.

The first volume consists of nine lectures on Comparative religion from the point of view of an educated and broad-minded Jaina. It would be easy to pick flaws in the information supplied by the author on the religions with which he is not immediately familiar. His confidence in sources such as Robertson's *Pagan Christs* (p. 326) is open to criticism. The value of his book lies in its clear statement of Jain thought. There he is on safer ground.

The pamphlet written by the same author is of lesser value. It is based on the theory that Bible, Qur'an, Vedas and Avesta are written in a cryptic language which the author names "pictokrit." The author has good intentions.

JOHN A. MAYNARD

Grammaire du grec biblique suivie d'un choix de papyrus. Par F. M. Abel. Paris: Gabalda, 1927, pp. 455.

This is a new volume of the excellent series "Études bibliques" mostly edited by professors in the École Biblique of Jerusalem. It is the outcome of fifteen years of graduate teaching in that school. The author takes up the grammar of the Koine in a systematic and practical way, with many examples drawn from the Greek papyri. The work is sane, accurate, well balanced. The author takes up

phonetics, morphology, and syntax (including style). The treatments of the verb is especially full. We wish more use had been made of the Greek material in Talmud and Midrash and possibly of Greek influence on Syriac. The appendix contains a choice of Greek papyri. There are two complete indices. No biblical scholar can afford to ignore this work.

JOHN A. MAYNARD

Omar Khayyam, savant et philosophe. Par Pierre Salet. Paris: Maisonneuve, 1927, pp. 167.

Mr. Salet is an astronomer, and one who is versed in oriental philosophy. He was therefore well prepared for a study of Omar the astronomer, philosopher and poet. His book deserves the highest praise. The method is excellent. The author takes it as a basic principle that it is almost impossible for us to decide whether a quatrain attributed to Omar by tradition is authentic or not. Most certainly quatrains should not be rejected on internal criteria, as for instance belief in God. The probable truth on that point is probably between Nicolas and Anet. Mr. Salet makes a good comparison here between Verlaine and Omar. He divides up the study of the quatrains in nine chapters, reminding us that there are nine heavens in Persian cosmology. Thus he takes up successively The Poet and God; Love and its Symbolism; Religion and Religions; the Pen and the Table of Fate; Pessimism; the Cup of Creation; the heavenly Wheel; the Wine of the eternal Cupbearer; Sufi Pantheism. There is an appendix on Omar's reform of the Calendar and another on his contribution to Algebra. The author's knowledge of Hindu philosophy is well used by him in his study of Sufi Pantheism. The whole book is well written, clear, and convincing.

JOHN A. MAYNARD

Karthago. Von Victor Ehrenberg. Leipzig: Hinrichs, 1927, pp. 48, pls. 15. Mk. 2.50.

This is one of the booklets of the collection *Morgenland* which treats of the History of Culture of the Near East (including, as it should, the Greek world). The author gives a survey of the history of Carthage, duly noting its hellenization, and giving a sound appreciation of the survival of Punic culture after the Roman victory.

The author avoids dryness and the use of platitudes. He deals with general ideas rather than with historical events. He gives a short working bibliography in the preface, but no index, not even a table of contents. The illustrations are well chosen and representative.

JOHN A. MAYNARD

As Suyuti's Who's Who in the Fifteenth Century. Nazm ul-i'qyan fi A'yân-il-A'yân. Edited by P. K. Hitti. New York: Syrian American Press, 1927, pp. 210.

This work of Suyuti is not mentioned in *Histories of Arabic Literature*. Professor Hitti edits it on the basis of the only two known manuscripts, one in Cairo, one in Leyden. The book includes two hundred biographies of famous men in the Moslem world of the fifteenth century, arranged alphabetically. The editor gives in notes the variants from the Leyden manuscript. He has made some grammatical corrections when necessary and added a short preface in English and a longer one in Arabic. This work will be of great value to the historian, who can easily, if he is an Arabist, read the table of contents, and look on what the ever interesting and well informed Suyuti says about certain of these worthies who do not deserve oblivion.

JOHN A. MAYNARD

Die äthiopische Übersetzung des Propheten Daniel. Von Oscar Löfgren. Paris: Geuthner, 1927, pp. 163, pls. 4.

On the basis of twelve fully used and two partially used manuscripts, from Berlin, Cambridge, Frankfurt am Main, London, Oxford, Paris, and Vienna, Löfgren has constructed a critical text of the Book of Daniel. The performance of this task has been sadly needed for many years. It is now done, and done well. There are still ten books of the Old Testament in Ethiopic to be similarly treated and Mr. Löfgren is already working on some of them. The author of this review is preparing a similar text for Ecclesiastes and Jeremiah.

The text of Daniel itself occupies 85 pages, with copious textual notes at the foot of the page. Then a technical commentary extends to page 157, after which a register of Ethiopic words is given. The introduction occupies about 40 pages, and makes interesting and instructive reading. There is a list of Ethiopic manuscripts in

Europe which contain Daniel, and full and detailed description of the ones used. It is a pity that this fine work was not available when Montgomery was working on the ICC Daniel, he would have found many an interesting philological point. We look forward keenly to other similar books promised by Löfgren. Meanwhile we now have a standard Ethiopic text of Daniel.

SAMUEL A. B. MERCER

The Church of Abyssinia. By H. M. Hyatt. London: Luzac, 1928, pp. 302. 6s. 6d.

The history and the organization of the Abyssinian Church is most important and most interesting. And yet there was not until the appearance of this volume a book giving a sufficiently accurate and complete description of it. Dr. Hyatt is thoroughly familiar with the literature on the subject, and has not only knowledge of the Abyssinian Church but also genuine sympathy for its problems. The various chapters of this book deal with the history and constitution of the Church, Monasticism, the Canons, the liturgy, theology, Church Buildings, Ecclesiastical ornaments, the Calendar, the various Church services, the worship of saints and demonology as survival. In appendices, we find chronological lists of the Emperors and Abunas, and the Confession of Claudius. The book is well illustrated. It is also well written. It is a welcome addition to the Oriental Research Series.

JOHN A. MAYNARD

Atlas zur altägyptischen Kulturgeschichte. Von Walter Wreszinski. II. Teil, Lieferungen 11-12. Each Mk. 33.00.

The Battle of Kadesh is still further illustrated in these two new parts of Wreszinski's indispensable *Atlas*. There are also other reliefs representing the reign of Rameses II. Attention should be called to the new list of additions and corrections with Lieferung 11. This is a welcome assistance in the use of the *Atlas*.

Early Muslim Architecture: Umayyads, Early Abbāsids and Tūlūnids. By K. A. C. Creswell, with a contribution on The Mosaics of the Dome of the Rock, and of the Great Mosque at Damascus by Marguerite van Berchem. New York: Oxford University Press, 1928.

Subscriptions are invited for this monumental work, which the Oxford University Press hopes to issue shortly, provided that a sufficient number of subscribers is forthcoming. The text will extend to about 320 pages (280,000 words), and there will be 140 collotype plates (which will be printed separately), as well as numerous other line and half-tone illustrations.

The price to subscribers will be Eighty-five dollars. On publication the price will be raised to One hundred dollars. The edition will be limited to 500 copies.

The influence of the Heathenism of the Canaanites upon the Hebrews. By T. G. Pinches.

This brilliant article from the *Victoria Institute Transactions* is characteristic of the keen insight and conservative interpretation of Dr. Pinches. The influence of Ishtar and Moloch on the Hebrews is especially emphasised, and an interesting Babylonian tablet in text, transcription and transliteration is presented.

Introduction au Catalogue des Intailles et Empreintes Égyptiennes des Musées royaux du Cinquantenaire à Bruxelles. Par L. Speleers. Wetteren: Jules De Meester et Fils, 1927.

Kyrios als Gottesname im Judentum und seine Stelle in der Religionsgeschichte. Von W. W. Graf Baudissin. Herausgegeben von Otto Eissfeldt. 10. Lieferung. Gießen: Töpelmann, 1928, pp. 531–710. Mk. 8.00.

The continuation of this fine work.

Zur neuesten Pentateuch-Literatur. Von Harold M. Wiener. Sonderabdruck aus „Monatsschrift für Geschichte und Wissenschaft des Judentums“, 72. Jahrgang, 1928, pp. 116–143.

A valuable survey.

Kyrios als Gottesname im Judentum und seine Stelle in der Religionsgeschichte. Von W. W. Graf Baudissin. Herausgegeben von Otto Eissfeldt. Lieferungen 7–9. Gießen: Töpelmann, 1928.

The discussion of the origin of the name Kyrios in the Septuagint is continued in Lieferung 7 where the formation of *ādonāj* is ex-

plained; and Lieferung 8 carries forward and finishes the discussion of the same subject. Lieferung 9 begins the third and last part of the whole work. Herein the idea of God as Lord among Semites is discussed, and extends to the point where "God and Nature" are studied.

Hebrew and Semitic Particles. By Israel Eitan. Reprinted from AJSL. XLIV, April, 1928—a comparative study in Semitic philology, to be continued.

Zur Deuteronomiumsfrage. By H. M. Wiener. Pp. 25.

This is a reprint from the M. G. W. J., and a translation of the author's English article on Deut. 26. At a time when the question of Deuteronomy is again opened, in spite of the statements of conservative academic scholars, this article is of value.

The story of ancient Egypt. By D. A. Mackenzie. London: Blackie, 1927, pp. 80. 1s. 3d.

An outline of the history of Egypt from its origins to the Roman period well illustrated, well written. It should interest any boy or any man who still feels like a boy.

Armenien einst und jetzt. Von Lehmann-Haupt. Vol. II. First half. Berlin: Behr, 1926, pp. 483.

In this volume Professor Lehmann-Haupt tells, with his usual thoroughness, of his journey through Turkish Eastern Armenia and Northern Assyria. There are 132 illustrations, most of them new, and two plates. The work is a perfect mine of information geographical, historical, ethnological. It will be most useful for the rewriting of Assyrian history. Here and there Dr. Lehmann-Haupt feels bound to speak at some length on subjects on which he has made a distinctive contribution to our knowledge of Oriental History. Ancient Armenia is now coming into its own, her importance begins to be truly appreciated. Her history, so closely connected with Assyria, is still imperfectly known. We hope that some day Professor Lehmann-Haupt will write it with his solid scholarship.

JOHN A. MAYNARD

Ginsburg's Massoretic Bible. By Joshua Bloch. Reprinted from the Bulletin of the New York Public Library of September 1928, pp. 7.

The learned librarian of the Jewish Room in the New York Public Library gives an excellent account of the activities of the Massorites, to whom C. D. Ginsburg was so similar in his way of working. He shows the great importance of the four volume edition of the Hebrew Bible published by the British and Foreign Bible Society based on the work of Ginsburg. This essay is naturally quite accurate, except in the biographical note on page 5 where Dr. Bloch seems to accept Ginsburg's own theory that he was instrumental in exposing forgeries of Schapira. As a matter of fact, Ginsburg had been entirely convinced of the authenticity of Schapira's Deuteronomy and would not at first accept Clermont Ganneau's proof of the forgery (cf. our article in A. T. R. III, 236-238).

JOHN A. MAYNARD

Revue des Études islamiques, 1927. Cahiers 3 et 4. Paris: Geuthner, pp. 307-618.

We find in these two numbers a study of Moslem literature in Chinese, by A. Vissière, an article by J. Castagne on the progress of a Latin alphabet among the Turko-Tatars of Soviet Russia, translations of the local chronicles of Walata and Nema in the French Soudan, by P. Marty, an article on the Bektachis of Rumelia and Albania by Choublier, one on the caste of the Kayasthas or organized scribes of India, a series of letal documents on the administration of El Azhar and a number of translations of Persian newspaper articles. The quality of the review is excellent. There seems to be in it a lack of interest in Islam as a religion, and a strong emphasis on the political.

JOHN A. MAYNARD

Our wonderful Universe. By C. A. Chant. Toronto: The Ryerson Press, 1928, pp. 191.

This is indeed not only an easy but also a fascinating introduction to the study of the heavens. Professor Chant has written, in the form of a "talk," with 139 illustrations, perhaps the best book ever written on astronomy for the general reader. Written by a great

astronomer, the book is scientifically accurate in all its details as well as being within the reach of the knowledge of the layman.

The book consists of three main parts: Part I contains an account of the development of our fundamental ideas regarding the general structure of the universe; and Parts II and III deal with the different heavenly bodies.

To readers of this *Journal* Dr. Chant's book will be most interesting in that he has been pleased to introduce some interesting pictures and ideas from the Ancient Orient, especially from Egypt.

The book is unique, splendidly written, richly illustrated, and equipped with a fine Appendix of interesting astronomical facts and a useful Index. It deserves a very wide circulation.

JOHN A. MAYNARD

Instructions d'Enquête linguistique, with two dependent volumes containing questionnaires. Issued by the Institut d'Ethnologie de l'Université de Paris, 1928, pp. 125.

The Institut d'Ethnologie is making a determined effort to acquire, before it is too late, some record of the obscurer and hitherto uncharted languages of our time. This series of three volumes has been specially prepared for use by missionaries, colonial officials, explorers, and the like. The book of instructions gives very complete details as to how a linguistic enquiry should be conducted with native informers, as well as an efficient scheme of phonetic transcription based on that of the International Association of Phonetics. It contains exhaustive directions for the leisured scientific investigator, and more summary directions for the enquirer whose time is short. It is more particularly for the latter that the two excellent questionnaires have been drawn up. Of these, the first is the more vital: the second contains supplementary lists of words and phrases in less common use.

M. Marcel Cohen, the professor of Amharic at the École Nationale des Langues orientales and well-known to orientalists for his illuminating study on the expression of time in modern oriental languages, is responsible for the "Instructions." His task was difficult, because he had to simplify the cumbersome and chaotic mechanism of scientific linguistics into a tool which the inexpert could use with ease and profit. He had the advantage of following

that extraordinarily brilliant French school of linguists which includes men like Bally, Vendryès, Meillet, Brunot and Gilliéron, and it is by studying their methods that M. Cohen has been able to evolve such a precise and effective weapon of enquiry. It is not the first of its kind, but it is the best. The care and thoroughness with which it has been drawn up deserve a rich harvest of useful information.

Every conceivable provision has been made to smooth the path of the enquirer. Little exercise of intelligence is demanded of him, only a keen ear and an unshakeable conscience. He is provided with pencils (unhappily very bad ones), carbon paper for making duplicate lists, and even fully-addressed wrappers in which to send the completed sheets to the Institut d'Ethnologie. Nothing foreseeable has been left unforeseen. Yet the enquiry will not be lightly undertaken, for an unknown language is almost as hard to grasp as running water. Still, the venture deserves to succeed, and in wishing it success we commend it to the attention of all those who have leisure and opportunity to help. Copies of the "Instructions" and the questionnaires, which are in French, can be had free on application to the Institut d'Ethnologie, 191, rue Saint-Jacques, Paris, 5^e.

F. T. H. FLETCHER